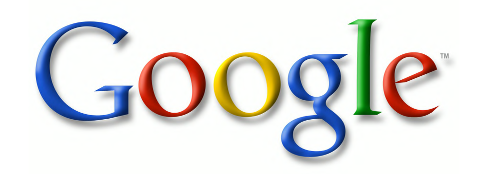
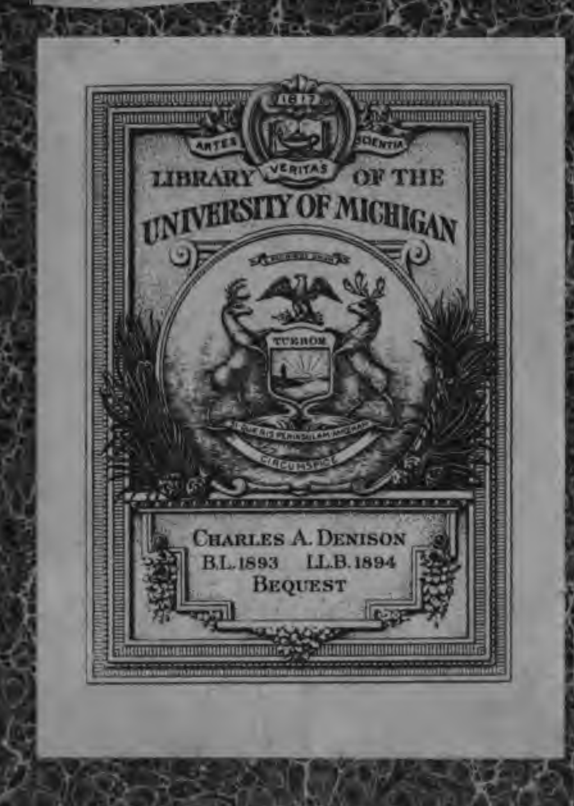
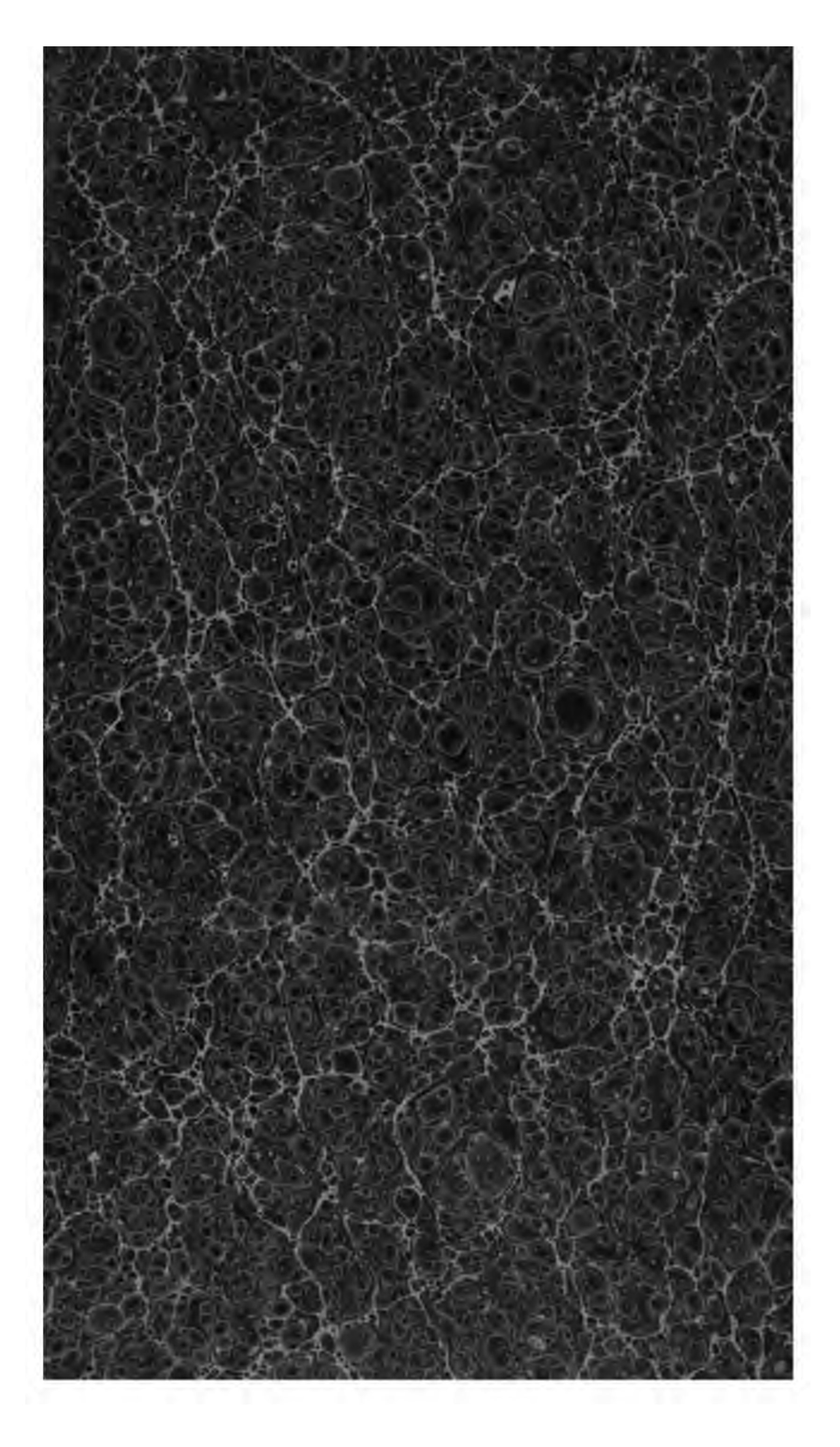



A 823,650

3194 **CAMPESTRE** (Mme de). Mémoires. *Paris*, 1827, 2 vols in-8, cart. brad. de l'ép., pièces rouges, non rog., *très bel ex.* (211) 100 fr.

Née à Monaco de M. de Milio, gouverneur de cette ville et de Mlle de Beauchamp (sœur de l'historien de la Vendée) Mme de Campestre, après des aventures sans nombre sous la Révolution et l'Empire, arriva de 1815 à 1825 à rassembler dans ses salons l'élite de la Société.





MÉMOIRES

DE

MADAME DE CAMPESTRE.

TOME I.

PARIS, IMPRIMERIE DE GAULTIER-LAGUIONIE.

MÉMOIRES

DE

MADAME DE CAMPESTRE.

TOME PREMIER.



PARIS,

CHEZ L'ÉDITEUR, M. ANTENOR DE CAMPESTRE,
EX-LIEUTENANT D'INFANTERIE,
RUE MONTMARTRE, N. 5,

ET CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1827.

MÉMOIRES

DE

MADAME DE CAMPESTRE.

Je laisse à ceux qui voudront s'en donner la peine le soin de coudre une préface au récit fidèle que je vais tracer de mes infortunes. Elles ont eu trop d'éclat pour que je puisse garder le silence. Je me dois à moi-même, au rang honorable où je suis née, d'en tracer le triste tableau.

Dans l'histoire d'une femme qui a vu la cour et le grand monde, la description des avantages extérieurs pourrait peut-être tenir une place intéressante; mais j'ai à m'occuper de bien d'autres soins. A quoi servirait d'ailleurs le panégyrique d'une chose, hélas, si passagère! Je ne suis ni assez jeune pour m'en prévaloir, ni assez âgée pour en esquisser le souvenir avec quelque complaisance. Ce n'est pas de ma personne, mais de ma vie que j'ai à parler. C'est dans la captivité

que j'écris, loin de ce monde que j'ai vu, où j'ai été accueillie avec empressement et dont je me trouve aujourd'hui abandonnée.

Je dirai avec une égale franchise et mes torts et ceux des autres, et, dût s'en offenser mon amour-propre, j'acquitterai tout ce que je dois à la vérité et à ma conscience. Née avec une sensibilité extrême, une imagination ardente, je suis un composé bizarre de douceur et de violence, de tristesse et de gaîté, et dans des temps moins pénibles, cette gaîté allait quelquefois jusqu'à la folie. Jours de bonheur, qu'êtes-vous devenus! On dirait que la nature s'est plu à me composer d'éléments opposés et contradictoires. On vante ma bonté; plus juste envers moi-même, je dois avouer qu'elle n'est, le plus souvent, que l'effet d'une faiblesse paresseuse. Mais ces disparates, quelque singulières qu'elles puissent paraître, m'ont souvent préservée des plus noirs chagrins, du plus sombre désespoir; car dans les tristes circonstances où je me suis trouvée, comment n'aurais-je pas succombé à leurs déchirantes atteintes?

Sans doute j'ai eu des torts; une imprévoyance habituelle, le penchant qui me porte à bien penser, au premier coup-d'œil, des personnes qui se présentent à moi, à les parer des qualités que je

leur désire, m'ont rendue souvent dupe de ma trop facile imagination.

Je parlais d'elles avec emphase, je les louais outre mesure; puis, revenue de mes illusions, obligée de convenir de mon erreur, je passais ensuite avec la rapidité de l'éclair d'une extrémité à l'autre; je brisais ce que j'avais adoré. L'éloignement, le dégoût que je manifestais pour ceux que j'avais d'abord jugés avec tant d'avantage, m'ont fait des ennemis irréconciliables. Mais si j'ai manqué d'expérience, je me dois cette justice que je n'ai jamais manqué d'obligeance et de générosité. Comment se fait-il donc que dans l'abîme de l'infortune, je sois demeurée sans un ami consolateur? Est-ce ma faute, est-ce celle des personnes que j'ai connues? je ne veux point m'appesantir sur ce triste sujet. Mais je devais ces détails à ceux qui voudront bien me lire, afin qu'ils puissent mieux me juger.

Hélas! pourquoi suis-je réduite à chercher des lecteurs, à entretenir de moi le public? Ma triste destinée m'a fait naître dans l'abondance et les honneurs; était-ce pour me livrer ensuite au sort déplorable qui m'accable? O chère montagne où je suis née, pourquoi t'avoir quittée, pourquoi n'avoir pas su jouir en paix de l'ombre de tes bois, de tes odoriférants berceaux d'orangers!

Je ne serais pas réduite aujourd'hui à raconter des événements pénibles, à répandre sur ces feuilles, confidentes de mes peines, les larmes amères de la douleur. Tranquille dans l'intérieur de ma maison, l'ame toute occupée de mon fils bien aimé, j'aurais continué à lui prodiguer mes soins maternels, à observer la scène du monde, sans y prendre de rôle; personne n'aurait pensé à parler de moi, j'aurais encore moins songé à parler des autres.

Mais non! il fallait qu'un mauvais démon m'arrachât de ces retraites paisibles, que je me livrasse aux déceptions des villes, que je vinsse me jetter dans cette vaste Babylone pour y offrir une nouvelle victime à l'intrigue, au mensonge, à la duplicité! Transplantée tout-à-coup dans un monde nouveau, sans avoir rien étudié, éblouie par tous les prestiges qui m'entouraient, j'ai cédé au torrent qui m'a entraînée; voilà toute mon histoire. Erreur fatale! oh! combien je l'ai chèrement expiée! étais-je née pour l'abjection!

Mon père était officier-général au service de France; homme d'un rare mérite et doué des plus nobles qualités, il s'était distingué dans les campagnes de Flandre et d'Italie, et quoiqu'il eût commencé sa carrière militaire en qualité de simple volontaire, il était devenu colonel pro-

priétaire du régiment royal italien qu'il avait formé lui-même; enfin, couvert de blessures, il eut pour récompense de ses services, sous le règne de Louis XV, le commandement de la ville de Monaco où étaient situés les biens de sa famille. Il était alors marié, et avait épousé en premières noces mademoiselle de T..... dont il eut cinq enfants, quatre filles et un garçon.

Monaco, n'en déplaise aux spirituelles plaisanteries de M. Dupaty, est une principauté composée de trois petites villes situées sous le plus beau ciel du monde. Ce pays est ravissant, ses vastes forêts d'oliviers dont la cime se balance mollement sur les flots de la Méditerranée, ses belles campagnes en font un séjour délicieux; la ville elle-même, par ses jolis jardins, n'est qu'un bouquet d'orangers. La quantité d'étrangers qui viennent la visiter y répand le mouvement et la vie. Les habitants, hospitaliers et généreux, les traitent comme des amis dont ils auraient été séparés depuis long-temps.

Ils ont eu autrefois la gloire de s'affranchir du joug des Espagnols par des prodiges de constance et de bravoure; la France a lieu de se féliciter de les avoir pris sous sa protection, car quels que soient les changements que ce petit pays ait éprouvés, je ne crains pas de dire, pour

moi et mes compatriotes, que tous leurs cœurs sont restés et resteront toujours français.

Nommé commandant de la principauté, mon père s'attacha à se faire aimer du peuple, en lui procurant de l'occupation. Il aimait les travaux de la campagne, et n'oubliait rien pour les encourager. Il fit bâtir deux hôpitaux qui sont encore la propriété de notre famille, et construire un magnifique hôtel qu'on nomme *le Gouvernement.* On le voyait souvent quitter l'épée pour la bêche et le rateau. Ses bienfaits l'avaient fait surnommer le père des malheureux.

Le prince, dont il était le conseil et l'ami, venait chaque année visiter sa principauté, et y ramenait les plaisirs et les jeux. Les femmes, presque toutes jolies, en faisaient le charme le plus doux, et les officiers français, par leur courtoisie, contribuaient, de leur côté, à y répandre une aimable et brillante galanterie; le chagrin et l'ennui y étaient inconnus.

Mon père, ayant eu la douleur de perdre sa première femme, modèle de grace et de vertus, se livra plus que jamais à son goût pour les champs. On le vit faire creuser des montagnes pour en faire jaillir des sources d'eau vive, qui venaient se répandre dans ses jardins, et raffraî-

chir les fleurs et les arbrisseaux dont il les avait embellis.

Telles furent long-temps ses plus douces occupations, lorsqu'une passion plus ardente, mais peut-être trop tardive, vint en interrompre le cours. Parmi les officiers de la garnison, il en était deux que mon père affectionnait davantage: l'aide-major qui avait épousé une de ses filles, et le major, époux d'une femme dont la grace et les vertus égalaient la beauté; elle lui avait donné six enfants, cinq filles et un seul garçon, qui s'est fait depuis connaître en France par son goût pour les lettres et de nombreux ouvrages, mais surtout par son excellente histoire des guerres de la Vendée.

Toutes ses filles étaient jolies, et toutes habiles musiciennes; car le bon major était un mélomane intrépide, joignant à une foule d'excellentes qualités une gaîté inaltérable. Les étrangers et les voyageurs trouvaient dans sa maison la plus aimable société et l'accueil le plus gracieux. Il aimait surtout les savants, les gens de lettres, et les hommes distingués par leur naissance et leur éducation. Un jeune voyageur, M. de P..., depuis membre de l'Institut, qui avait contracté un tendre attachement pour l'une de ses filles, en demanda la main, et il était sur le point de l'obte-

nir, lorsqu'il fut atteint d'une horrible maladie dont la vaccine n'avait pas encore indiqué le préservatif. Elle le rendit aveugle, et le mariage fut rompu; je m'arrête sur cette particularité, parce qu'elle influa sur mon sort, comme on le verra bientôt.

Si je n'ai point encore prononcé le nom du major, c'est qu'en indiquant l'auteur de l'*Histoire des guerres de la Vendée*, on a facilement deviné qu'il s'agit ici de M. de Beauchamp, et que ses filles étaient sœurs de l'historien. Il n'avait aucune fortune, et n'avait jamais pensé à s'en faire une. Ses instruments de musique, la bonne chère et le plaisir, telle était la sphère dans laquelle il avait enfermé toutes ses prévisions et ses soins. Cependant, que faire de cinq filles? Sa femme, moins bonne musicienne, mais plus sage, lui rappelait souvent la nécessité de leur assurer un établissement. Sur ses représentations, il en prit une, et l'amena à Paris. Elle était petite et brune, mais fraîche, jolie et piquante. Elle devait plaire; elle plut. Mon père donna des concerts; le prince de Monaco l'initia dans la bonne compagnie; il y conduisit cette jeune personne; on en parla dans le grand monde, à la cour, et la reine voulut la voir; elle en fut satisfaite, et pour l'avoir souvent auprès d'elle, créa exprès une place de lectrice. Dès ce

moment, mademoiselle Rosalie de Beauchamp devint à la mode; nulle fête n'était recherchée, si elle n'y figurait. M. le comte de N......, celui qui mit à cheval les trois princes, petits-fils de Louis XV, devint très-amoureux de l'aimable Rosalie, demanda sa main, et l'obtint facilement. Je n'ai pas connu assez M. de N..... pour en parler. J'ignore s'il était beau, bien fait, spirituel; mais si ses enfants, Achille de N...... et Clémentine de B.... lui ressemblent, je prendrais une assez médiocre idée de sa personne et de son esprit.

M. de Beauchamp, après avoir ainsi pourvu sa fille aînée, revint à Monaco retrouver ses violons, ses violoncelles et surtout son clavecin, pour lequel il avait une prédilection particulière. Entouré de ses instruments, il était vraiment heureux, et continuait de recevoir les personnes les plus distinguées de la ville. Ce fut alors que le gouverneur, bel homme, supérieur à qui que ce fût par son esprit, sa bonté et ses nobles qualités, riche, puissant, devint, malgré son âge avancé, éperdument amoureux d'Adélaïde de Beauchamp, seconde fille du major. C'était peut-être une extrême faiblesse, mais c'est la seule qu'on puisse reprocher à sa longue et vertueuse existence. Adélaïde, à peine âgée de quinze ans,

était belle comme les amours. Épouserait-elle sans regrets un vieillard dont le temps et les fatigues de la guerre avaient blanchi la chevelure? Les enfants du premier lit, plus âgés qu'elle, lui donneraient-ils sans peine le titre de belle-mère? N'était-il pas à craindre qu'ils ne lui reprochassent souvent un mariage mal assorti? Tant de considérations n'arrêtèrent ni le vertueux commandant, ni le major. Le mariage auquel je dois ma naissance fut contracté sous ces tristes auspices, et l'on m'a raconté que le régiment, alors en garnison à Monaco, se conduisit dans cette cérémonie comme s'il eût assisté à une pompe funèbre, plutôt qu'aux fêtes de l'hymen. Il n'y eut en effet point de fêtes, ce qui n'empêcha pas que le bonheur régnât entre les deux époux pendant plusieurs années; trois enfants furent le fruit de leur hymen; une fille qui vécut peu, un garçon et moi. J'eus le bonheur d'être allaitée par une excellente nourrice, ce qui a sans doute contribué à me donner l'heureuse constitution dont je jouis. Quel motif, peu de mois après, porta mon père à se séparer de sa jeune épouse? je l'ignore, mais il exigea qu'elle se retirât dans un couvent, en Italie. Elle y resta fort peu de temps, et se rendit à Paris auprès de sa sœur Rosalie, qu'elle fut obligée de quitter bientôt après.

La révolution commençait à déployer ses fureurs; ma mère se réfugia aux Cévennes, dans la famille de Valmalette. Les imprudences qu'elle avait commises à Paris la forcèrent de faire le voyage dans le plus strict incognito, sous un habit d'homme et le nom du chevalier Dorey. Le désordre qui régnait alors dans toute la France ne permit pas à mon père de faire, pour mon éducation, ce qu'il aurait fait dans un autre temps. Il avait marié sa fille aînée avec l'aide-major de la place, ce fut la seule de ses filles du premier lit qui fut mère. Elle avait trois garçons avec lesquels je fus élevée. Mon père avait pour moi une prédilection particulière que partageait une autre fille (Camille) qu'il avait mariée au marquis de C.... Je polissonnais donc avec ces trois jeunes neveux et mon frère, sans que personne y trouvât à redire. Le fusil, le sabre, l'exercice, je connaissais mieux ces premiers jeux que mon alphabet. Il n'était sorte de malice dans laquelle je ne fusse experte; j'escaladais les murs, je volais les fruits du jardin, tandis que mes petits camarades et mon frère faisaient sentinelle.

Une pareille éducation ne convenait guère à mon sexe, et si j'en parle ici, c'est qu'elle a pu avoir sa part dans mes destinées. Une de mes sœurs du premier lit, la bonne Alexandrine, eut

pitié de moi, et me prit avec elle pour m'accoutumer au travail, en me faisant habiller mes poupées, et tricoter des bas. On me donna un maître, et grace à ses leçons, j'appris tant bien que mal à lire et écrire. Mes dispositions naturelles faisaient le reste; j'avais beaucoup de gentillesse, et un cœur excellent. Si mon éducation était peu propre à former mon esprit, elle me donna au moins une santé inaltérable, et cette constitution robuste à laquelle j'ai dû d'avoir résisté aux tribulations sans nombre que j'ai essuyées depuis. On me mit quelque temps au couvent; je n'y profitai guère plus qu'à la maison paternelle, mais je m'y liai de l'amitié la plus vive avec une jeune pensionnaire nommée Louise Bréa. Nous nous chérissions comme deux sœurs. Mon père se faisait un plaisir de la recevoir, et lisait avec le plus vif intérêt notre correspondance mutuelle lorsqu'elle était chez elle à Mantoue. Jamais je n'ai aimé personne plus sincèrement; mais depuis qu'elle a épousé M. le comte de P..... qui commande une partie de la garde royale, mes souvenirs et mes lettres n'ont rien fait sur son cœur; tout s'est effacé; son ame ou sa mémoire s'est desséchée.

Que j'aime à me retracer ces temps heureux de mon enfance! C'est l'époque la plus fortunée de

ma vie. J'étais dans l'abondance, exempte de tout souci, gâtée, caressée, rien ne manquait à mon bonheur; au milieu des orages de la révolution notre petit coin de terre jouissait de toute la sérénité de son beau ciel. Tout-à-coup, le régiment de Vexin se mutine et veut massacrer ses officiers; M. de Damas, aujourd'hui menin de Mgr le Dauphin, commandait ce régiment. Son secrétaire et lui furent sur le point de périr; mon père leur sauva la vie par sa fermeté et son courage; ils doivent s'en souvenir. Plusieurs officiers s'étaient réfugiés à l'hôtel du Gouvernement, d'autres avaient trouvé le moyen de sortir de la ville pendant la nuit, et d'échapper à la rage du soldat. Ces furieux s'en aperçoivent, courent chez mon père, massacrent la sentinelle, enfoncent les portes de son appartement, et le sabre à la main, se précipitent dans sa chambre à coucher en poussant des cris affreux, et demandent impérieusement les clés de la ville. Il y allait des jours de mon père; mais ce vieillard vénérable, tranquille dans son lit, les fatales clés à la main, et gardant une contenance ferme et assurée : « Messieurs, dit-il avec dignité, le roi me les « a confiées, c'est au roi seul que je veux les « rendre; tout autre que lui ne me les arrachera « qu'avec la vie. » Voyant l'impression produite,



par ces premières paroles, mon père leur demanda s'ils auraient le courage d'assassiner un vieillard sans défense, d'égorger froidement leur chef, leur ami, leur père? Les voyant ébranlés, il s'adresse aux plus mutins, leur ordonne de se rendre aux arrêts, et enjoint au corps du régiment de rentrer paisiblement dans ses casernes.

A peine avait-il cessé de parler, que ses ordres furent exécutés aux cris redoublés de *vive notre général;* tel était le respect qu'on lui portait. Le lendemain, tout était rentré dans le devoir. Mon père nomma des officiers qu'il choisit parmi les sous-officiers du régiment, et s'acquit, par cette conduite, une nouvelle considération. Le régiment de Vexin fut remplacé par celui de Provence, dont le colonel était M. de Monchoisy, le même qui depuis a commandé à Lyon. Il protégeait vivement un jeune sous-officier qui se faisait remarquer par son esprit, ses talents, une figure agréable et un nom distingué; il l'introduisit dans la société, il y fut remarqué, et fit connaissance avec une de mes cousines qui lui donna son cœur. Elle s'enflamma pour lui d'un amour si tendre, qu'elle résolut de l'épouser malgré tous les obstacles qu'elle pouvait prévoir à une semblable union. On la fit voyager pour la distraire, mais son

amour voyagea avec elle, et quelque chose que l'on pût faire, sa passion devint si ardente qu'elle la conduisit au tombeau. Cependant, la révolution favorisa le jeune homme qui devint maréchal de camp. J'ai eu beaucoup à me plaindre de lui. Son cœur est fermé à tout sentiment généreux: dur envers ses enfants auxquels il refuse souvent les choses les plus nécessaires, il l'est encore davantage pour les malheureux. C'est nn homme d'une vilenie sordide, et qui n'a d'autre qualité que d'être honnête homme et de n'avoir jamais employé l'intrigue à son avancement.

L'esprit du régiment de Provence ne valait guère mieux que celui du régiment de Vexin. Mon père ayant donné un repas de corps, quelques soldats vinrent chanter jusque sous les croisées du salon, l'air *ça ira*. Le colonel, furieux, se précipite sur les chanteurs, les saisit au collet et les traîne lui-même en prison. Mon père le blâma, et prévit ce qui devait arriver; un instant après, le régiment entier était en mouvement; les prisonniers furent enlevés, et l'hôtel du commandement enveloppé de toutes parts: on demandait la tête du colonel, celle de mon père et des officiers.

Le vénérable commandant se présente, leur

parle long-temps sans pouvoir calmer leur fureur; enfin un sergent, dont la voix dominait sur celle de ses camarades, présente un projet de capitulation : le corps entier se rendra le lendemain sur la place d'armes, le corps des sous-officiers s'y rendra de son côté, et là on se livrera un combat à mort. Mon père accepte les conditions, il promet de se trouver lui-même au rendez-vous; mais jusque-là, dit-il, tout doit rentrer dans l'ordre; les mutins le promettent et se retirent. Dans la soirée les officiers quittent la ville et mon père se trouve seul : il ne fut point effrayé; il se rend le lendemain matin sur le terrain avec sa famille, et s'adressant à ces hommes que la fureur avait égarés : « Je viens, leur dit-il, acquitter ma parole; « la lâcheté de ceux qui ont fui ne saurait me « dégager de mes promesses, je m'offre seul « à vos coups; je me trouverai trop heureux si « je puis, au prix de mon sang, rétablir la paix « parmi vous et dans la ville. » Ces paroles et cet acte de loyauté chevaleresque font sur la troupe une si grande impression que tout rentre dans l'ordre. Mais l'esprit de révolution gagnait de toutes parts, mon père ne tarda pas à en éprouver les effets. On lui reprochait d'avoir un fils au service du roi de Sardaigne; il le fit revenir, et,

pour assurer sa tranquillité, prit le parti de se démettre de son commandement et de se retirer à Nice. Il laissa son fils aîné et sa famille à Monaco et se retira emportant l'estime et la reconnaissance des habitants de cette ville; les municipalités ayant été créées, ils voulurent l'avoir pour maire, le nommèrent par acclamation, et se rendirent aussitôt à Nice pour l'amener dans le sein de leur ville. Ils le portèrent à bras l'espace de quatre lieues; on tira le canon à son arrivée; la joie était universelle. On passa trois jours en fêtes, et mon père aurait fini ses jours en repos dans cette ville, s'il eût été possible de trouver la paix au sein de la plus orageuse révolution. Sa probité, la noblesse de ses sentiments devinrent des crimes dans un temps où il fallait tout sacrifier aux aveugles fureurs qui agitaient la multitude. Il fut averti que des misérables avaient le projet d'attenter à ses jours; il donna sa démission et revint à Nice. Il vit Bonaparte et Masséna qui surent apprécier son mérite et lui donnèrent des preuves de leur estime. Ce dernier avait une jolie maîtresse nommée Herminie. Elle le suivait en uniforme militaire et combattait quelquefois à ses côtés avec une valeur héroïque; mais elle aimait les richesses et traînait à sa suite une quantité considérable de caisses remplies d'or, de vais-

selle précieuse, de diamants, de bijoux, d'étoffes riches, et de magnifiques dentelles. L'armée murmurait, elle manquait de tout. Masséna reçut une lettre sévère et menaçante; il consulta mon père qui l'engagea à fondre ses trésors pour les distribuer aux soldats. Je ne me souviens pas s'il eut le temps d'accomplir cette généreuse résolution, car, à cette époque, il fut appelé à Paris pour rendre compte de sa conduite.

Malgré la circonspection de notre conduite et l'amitié générale qu'on nous portait, la révolution nous atteignit à Nice comme à Monaco. Nous fûmes mis en arrestation dans cette dernière place, et mon père éprouva le même sort à Nice; on le ramena de brigade en brigade à son ancien domicile. Il parcourut en prisonnier la même route qu'il avait naguère parcourue en triomphe. On le réunit à nous dans l'hôtel du gouvernement, où nous fûmes en arrestation. C'était lui qui nous consolait : « Quel mal voulez-vous, nous disait-il, « qu'on me fasse? Je n'en ai jamais fait à per« sonne; si je dois mourir, je mourrai au milieu « de vous. »

En effet, sa santé était altérée, il était souffrant, et prévoyait déjà le moment où il devait nous quitter pour toujours; il tomba malade, les secours de l'art furent inutiles; près du mo-

ment fatal il songea à moi. J'étais vive et gentille, ma figure et ma gaîté lui plaisaient. Il sentait qu'en me laissant au milieu de ses enfants du premier lit, je courrais risque d'être abandonnée; il voulait faire quelque chose pour moi. La veille de sa mort, il eut, à ce sujet, un entretien avec madame de Beauchamp, ma grand-mère. « Mes en« fants du premier lit, lui dit-il, seront mieux « pourvus que les autres; le sort de ma seule pe« tite fille me tourmente et m'inquiète. Mes enfants « n'ont jamais aimé sa mère, je crains que leur « haine ne rejaillisse sur elle. Prenez cette cassette; « elle contient de l'or; cette ressource contribuera « à lui donner une éducation que j'ai malheu« reusement négligée, et servira à lui assurer un « sort conforme à sa naissance. Je vous en con« jure, madame, aimez-la, pour vous et pour « moi. »

Madame de Beauchamp joignait à toutes ses autres vertus une extrême délicatesse. Elle rassura mon père sur le danger de sa situation, l'engagea à écarter les idées pénibles qui l'occupaient et lui promit de revenir le lendemain; mais il n'était plus temps. Il avait, dans la nuit, terminé une carrière honorée par le courage, la sagesse, la bonté et tout ce qui place l'homme au-dessus de ses semblables. Elle

crut qu'en rappelant ses dernières paroles à ses enfants, ils se feraient un devoir sacré d'accomplir ses volontés. Mais à peine daigna-t-on l'écouter; on avait mis les scellés partout, et cependant la cassette ne se retrouva point.

La douleur de mon jeune frère ne saurait se dépeindre; il voulait mourir avec son père. Ce jeune homme avait été élevé à Nice auprès de la marquise de C....., sa sœur du premier lit; elle avait eu pour lui les soins d'une mère, et lui avait donné une éducation recherchée dont il avait profité. C'était un modèle de bonté et de sensibilité. Sa figure était noble et spirituelle. Une teinte de mélancolie y ajoutait un nouveau charme. Tel est le frère que la mauvaise fortune m'a enlevé et dont je pleure la perte.

Je voulais m'approcher du lit de mon père, l'embrasser une dernière fois : mes sanglots me découvrirent à une vieille gouvernante qui m'arracha de ces tristes lieux en me disant ces paroles dont je garderai long-temps le souvenir : « Pleure, pauvre petite; c'est un bien grand cha-« grin pour toi, sans doute; mais ce ne sont en-« core que des roses en comparaison des peines « qui te sont réservées dans l'avenir. »

Cette femme avait vieilli dans la maison. Elle connaissait ma mère, et présumait que d'autres

affections éloignaient celle qu'elle devait à ses enfants. J'ai promis la vérité. Il me sera souvent pénible de la dire. Qu'on ne s'étonne donc pas si je parle de celle qui m'a donné le jour avec moins de tendresse et de reconnaissance que de mon père. J'abrégerai autant qu'il me sera possible, et je tâcherai de concilier la vérité avec le respect qu'un enfant doit aux auteurs de ses jours. Il me faut, pour l'intelligence de ce qui va suivre, entrer dans des détails qui expliqueront l'indifférence que m'ont témoignée les parents de ma mère, et l'amour exclusif qu'elle accordait elle-même à l'une de ses filles dont j'aurai bientôt occasion de parler.

Dans ma famille, ceux qui m'ont fuie, qui m'ont abandonnée si cruellement, me croyaient apparemment l'ame flétrie et dégradée. Je dois leur dévoiler ce cœur qu'ils ont méconnu, ce cœur que la voix de l'honneur a toujours fait palpiter.

On m'a fatiguée du mot d'*intrigue;* je démontrerai que j'ai été, sans le savoir, un instrument d'intrigues, mais que pour mon propre compte je n'en ai jamais fait usage. Je n'ai jamais rien caché aux personnes qui m'entouraient; elles savaient tout ce que je faisais, tout ce que je projetais, et si je ne me trompe, *l'intrigue* est une

suite de menées sourdes, à l'aide desquelles on cherche à se servir et à nuire aux autres, et je me dois ce témoignage que l'on m'a beaucoup nui et que je n'ai jamais nui à personne.

Après la mort de mon père, et les honneurs qui furent rendus à son rang et à ses vertus, nous restions à Monaco, pauvres et faibles orphelins, à la merci de ceux qui voulaient nous opprimer. Comme nos grands parents s'occupaient fort peu de nos intérêts, il fut facile de dissiper le peu de fortune qui nous restait. On en usa largement : témoin de ces dilapidations, M. de Beauchamp, mon grand-père, se décida à écrire à ma mère pour l'engager à se charger de notre tutelle et des soins de la maison.

Ma mère se fit devancer par M. Charles de V.... son plénipotentiaire, qui annonça que madame de M..... arrivait, non pas seule, mais avec une fille dont nous n'avions jamais entendu parler; c'était une sœur qui nous tombait des nues. On ne voulut point la reconnaître; un procès eut lieu : M. de V....... plaida la cause de ma mère d'une manière extravagante; elle était à Nice attendant le résultat de cette affaire. Enfin elle arrive avec cette fille dont on n'avait jamais eu de nouvelles.

Si par la suite je n'ai retrouvé dans cette sœur

(madame de S......) ni les entrailles, ni les affections d'une sœur, on n'en sera pas surpris; mais la sagesse ou l'imperfection de nos lois en fit malgré nous la fille de mon père. Quels douloureux souvenirs elle m'a laissés! et qu'il me sera pénible de la représenter comme un des principaux instruments des malheurs qui m'ont accablée; de dire qu'elle m'a isolée de ma mère, de ma famille, que mon fils unique a disparu par ses ordres!

La seule pensée que cette sœur a peut-être trouvé des jouissances dans le spectacle des maux que ma seule inexpérience a accumulés sur ma tête, me serre le cœur, mes larmes coulent, ma plume reste suspendue et je me demande si j'aurai bien le courage de continuer. Mais il le faut, le besoin de me justifier en fait une loi inexorable.

Personne ne fut plus affligé des nouvelles circonstances où nous nous trouvions que mon frère du premier lit. Quant à nous, heureux de notre insouciance, nous n'y voyions qu'un plaisir de plus. Nous trouvions notre mère adorable. Elle donnait des fêtes, des bals sur la tombe à peine fermée de notre père. Mais le cœur des enfants s'ouvre si facilement au plaisir! Cependant ses affections étaient uniquement concen-

trées sur sa chère Jenny et M. de V... De nous, elle s'en occupait fort peu.

Cette sœur si chérie ne savait pas lire. Ce fut moi qui lui donnai les premières leçons. J'avais trouvé en elle une petite amie. Elle et mon frère composaient ma société intime; nos jouissances consistaient à courir ensemble dans la campagne, à nous aimer, à nous le dire. Heureux temps de mon enfance, que n'ai-je perdu la vie avec vos chastes et innocents plaisirs! Le même sein avait formé Jenny et moi, mais avec deux cœurs bien différents; le mien bon, sensible, confiant, celui de ma sœur sec, égoïste, défiant et sans abandon. Elle devait réussir dans le monde, et moi y faire un cruel naufrage.

On était loin, dans la petite ville que nous habitions, d'approuver le genre de liaison qui existait entre ma mère et M. de V.... Nous étions à la campagne, lorsqu'on vint leur signifier ou de contracter une union légitime ou d'abandonner des lieux où leur conduite était un objet de scandale. Il n'était pas possible qu'une famille justement considérée dans le pays souffrît qu'une femme jeune, jolie, portant un nom respectable, oubliât tout ce qu'elle se devait à elle-même et donnât à ses enfants l'exemple d'une pareille liaison.

Ma mère prit alors la résolution de quitter notre charmant pays; elle réalisa en argent tout ce qu'elle put et nous partîmes pour Marseille. A cette époque, la France était occupée de l'expédition d'Égypte. Ma mère, qui ne savait que faire de son jeune fils déjà âgé de douze ans, lui ordonna de prendre du service, n'importe comment, et ce jeune infortuné, sans autre avoir que cinquante francs en papier de nulle valeur, fut obligé de se faire mousse et de partir à bord d'un vaisseau. Que de larmes je versai! Mon frère était la vivante image de mon père. C'était mon unique ami, ma mère ne parlait que de la gloire qu'il allait acquérir. Oui, il est revenu avec de la gloire, mais presque aveugle. Il avait acquis une grande connaissance des langues étrangères, ce qui lui valut d'être nommé secrétaire interprète auprès du général Sébastiani lorsqu'il fut envoyé à Constantinople, mais sa santé était altérée pour toujours. Depuis le départ de mon frère, je me sentais seule au monde. Je m'apercevais que toutes les affections de ma mère étaient pour son autre fille; et cependant je l'aimais tendrement. Pourquoi ne s'est-elle pas occupée à connaître nos jeunes cœurs? jamais elle n'a su les apprécier : négligence bien malheureuse pour elle et pour nous.

Après un assez long séjour à Marseille, nous allâmes transporter à Nîmes nos modestes pénates. Ma mère nous mit en pension chez une Génevoise très-instruite qui jouissait d'une excellente réputation. Madame Barnier prit un grand soin de notre éducation qui était à peine ébauchée; il est probable qu'elle nous aurait formé l'esprit si ma mère nous eût laissées plus long-temps chez elle; mais nous y restâmes fort peu.

Ce fut dans cette ville que mon aveugle affection redoubla pour ma sœur. Elle était tout pour moi; je l'aimais, je la défendais envers et contre tous; je m'associais à toutes ses petites querelles; je me battais pour elle avec ses camarades; j'eus même le tort un jour de me servir d'un canif; je me trouvai mal en voyant couler le sang, ma sœur n'en éprouva aucune émotion.

Mes compagnes avaient beau me dire qu'elle était ingrate, froide, égoïste, je repoussais ces accusations avec toute la vivacité de mon caractère. Hélas! le temps m'a cruellement détrompée! Nous quittâmes Nîmes pour les Cévennes si bien chantées par Florian. Là ma mère me fit une révélation à laquelle j'étais loin de m'attendre. J'ai retenu fidèlement ses paroles, je vais les rapporter.

« Ma fille, me dit-elle, votre père méritait

« toute ma tendresse, il a été bon, généreux
« pour moi, et je l'aurais toujours aimé, s'il n'a-
« vait eu auprès de lui des enfants d'un premier
« lit que je n'ai jamais pu souffrir. Ils n'ont eu de
« repos que lorsqu'ils sont parvenus à m'enlever
« son cœur et à m'éloigner d'auprès de lui. J'étais
« jeune, seule dans le monde, je devais de la re-
« connaissance à M. de V.... qui m'avait sauvé
« la vie dans une maladie que j'ai eue lorsque je
« fus séparée si cruellement de mes enfants lé-
« gitimes. A ce premier sentiment s'en est joint
« un plus tendre. Deux enfants sont le gage de
« cette liaison; vous allez les voir et je vous de-
« mande pour eux votre amitié et vos soins. Votre
« sœur connaît tout ce que je viens de vous dire.
« J'aurais pu me marier avec M. de V...; mais mon
« intimité avec lui m'a fait découvrir trop de légè-
« reté dans son caractère. Je l'aime, il est vrai, mais
« je serais malheureuse si des liens plus étroits
« m'unissaient à lui; la confidence que je vous
« fais a dû me coûter beaucoup; mais soyez sûrs,
« mes enfants, que si ma triste expérience peut
« vous préserver du même sort que moi, j'en
« éprouverai une douce et vive consolation. »

Je ne puis dire l'impression que me fit ce discours; ces deux petites filles que j'allais voir comme dans un songe, et que je devais aimer puis-

qu'on les confiait à mes soins, causaient dans mes idées un étrange tumulte. J'admirais la rare discrétion de ma sœur, et j'étais pénétrée de respect pour un silence aussi religieux; je me sentais disposée à l'en aimer davantage; elle avait grandi de quinze ans à mes yeux. Pourquoi n'a-t-elle pas conservé toujours cette précieuse qualité si rare parmi les femmes? On dit que le prince de S... n'aurait pas été compromis si elle eût su garder aussi fidèlement le secret qu'il lui avait confié. La conversation de ma mère se termina par quelques caresses vagues, les premières et les dernières que j'aie reçues d'elle. On pourra prendre une idée de ses sentiments pour moi par l'anecdote suivante. Lorsqu'elle était en route pour venir à Monaco se mettre à la tête de nos affaires, elle rencontra la comtesse d'Adémar, sa tante, qui lui parla avec beaucoup d'avantages de nous, et lui fit un grand éloge de ma gentillesse et de ma beauté; mais à peine m'eut-elle vue, qu'elle fit une exclamation de surprise fort peu flatteuse pour moi: « Voilà donc, dit-elle, cet « ange de beauté qu'on m'a tant prônée? Bon « Dieu! qu'elle est laide! Au reste, tant mieux « pour elle, elle n'en sera que plus heureuse. » Voilà sous quels augures s'établirent les premières relations d'amour entre elle et moi.

J'avais un empressement extrême de connaître ces chers enfants qu'elle m'avait si fortement recommandés. L'une était encore en nourrice; l'autre en me voyant se précipita dans mes bras; elle était véritablement charmante; je me pris aussitôt d'une belle passion pour elle et lui prodiguai tous les soins dont j'étais capable. Nous habitions une maison très-agréable, appartenant à M. de V..... père, mais que la vente de notre argenterie n'avait pas peu contribué à embellir. Elle était partout décorée du chiffre de ma mère et de M. de V.....; celui-ci avait un jeune frère qui habitait avec nous; je n'étais assurément pas dans une école de mœurs, et, si j'avais été plus avancée au physique et au moral, j'y aurais probablement couru de grands risques; mais j'étais encore un modèle d'innocence. Il y avait quelques mois que nous habitions ce village, lorsque ma mère prit la résolution subite de le quitter et de se rendre à Montpellier; un accès de jalousie décida probablement notre émigration. M. de V..... était d'une grande légèreté, ma mère m'en avait fait la confidence; elle crut avoir à s'en plaindre sérieusement, et se décida à une rupture. M. de V..... fit de vains efforts pour la retenir; il la pressa même de s'unir par des nœuds légitimes: le charme était rompu, Elle laissa à M. de

V..... la petite Amaranthe, qui était en nourrice, et emmena la vive et charmante Caroline qu'elle eut le malheur de perdre peu de temps après de la petite vérole, et que je pleurai amèrement. Je craignais le même malheur pour Jenny; mais elle échappa à cette affreuse maladie sans que sa jolie figure en conservât la moindre trace.

Ma mère n'avait pour toute fortune qu'une pension viagère que lui avait laissée mon père, et le bien de ses trois enfants. On ignorait la destinée de mon pauvre frère parti pour l'Égypte; ma mère ne savait que faire de moi; je lui étais à charge; son esprit était à la torture pour m'éloigner d'elle, mais elle désirait surtout qu'il ne lui en coûtât rien. Une famille respectable prit à mon sort quelque intérêt, et voulut me faire instruire dans notre religion dont je n'avais aucune espèce de notion.

Ce fut une affaire d'état. On fit démarches sur démarches auprès de deux bonnes religieuses; ma mère ne voulait rien donner ni pour ma pension ni pour mon entretien. Les bonnes religieuses étaient pauvres, mais enfin le désir de faire de moi une bonne chrétienne l'emporta : elles me prirent pour rien.

A peine étais-je entré chez elles que ma mère partit pour Paris dans l'intention de solliciter une

pension pour elle, comme veuve d'un officier général; elle l'obtint et revint à Montpellier. Ses affaires l'ayant de nouveau appelée à Paris, elle eut le plaisir de retrouver son frère, Alphonse de Beauchamp, qu'elle n'avait pas revu depuis son mariage. Il n'était point heureux; il se dérobait aux recherches de Fouché dont il avait été le secrétaire. C'était chez ce ministre qu'il avait conçu le projet de se faire historien et d'écrire les guerres de la Vendée. Surpris au moment où il recueillait des notes importantes, il n'eut que le temps de se réfugier dans le logement d'une femme dont la condition était loin d'être égale à la sienne. Dans cet état de réclusion forcée, il s'occupa à former son esprit, à étendre ses connaissances, et se livra au travail avec une ardeur infatigable. Bientôt il contracta plus que de l'amitié pour la femme qui lui avait donné asile; il en eut une fille, et quoique l'objet de ses amours ne fût pas entièrement digne de lui, il passa pardessus les considérations humaines pour n'écouter que l'honneur, et l'épousa. Il paraît qu'elle contribua beaucoup au malheur de M. de Beauchamp. Ce fut dans cette situation que ma mère le retrouva; le plaisir de le revoir lui fit paraître belle et spirituelle la femme dont il venait de se faire l'époux.

Ma mère avait en politique des opinions fort bizarres, ou, pour mieux dire, elle n'en avait point. Tour-à-tour républicaine, royaliste, elle aimait ou haïssait avec passion; elle se passionna surtout pour Napoléon, qu'elle adorait comme sa propre vie; mais cette tendresse se reportait surtout à sa fille chérie, que le grand homme avait comblée de biens, comme je le dirai bientôt.

Cette sœur restée comme moi à Montpellier était élevée dans une pension bien différente de la mienne. Mais je n'avais point à me plaindre de mon sort; j'étais recommandée à la sœur *de la miséricorde*, qui avait pour moi les soins les plus empressés et les plus tendres; elle venait me visiter de temps en temps, elle m'apportait des fruits et me donnait des conseils qui paraissaient dictés par la plus sincère affection. Elle s'amusait beaucoup de ma gaîté, de mes saillies, de mon extrême vivacité. Je dois avouer que mes espiégleries passaient quelquefois toutes les bornes. La bonne sœur Marie les excusait; mais les autres religieuses n'avaient pas la même indulgence. Mon imagination était inventive en malices, et leur retour trop fréquent faisait parfois de cette paisible maison un lieu de trouble et de tumulte.

La patience a ses bornes et la piété même ses impatiences. Fatiguées de mes étourderies, les bonnes religieuses prirent le parti de me rendre à ma mère. Elles l'engagèrent à réprimer mes vivacités, à modérer la fougue de mon caractère, en la prévenant toutefois que personne n'était plus sensible que moi aux bons procédés, que je ne savais pas résister à une prière. Ma mère promit tout, mais à peine les religieuses l'avaient-elles quittée qu'elle entra dans une fureur extrême; je lui retombais sur les bras; cette idée l'irritait au dernier degré. Elle me maltraita d'une manière cruelle et me mit dans la rue sauf à faire ou à devenir ce que je pourrais. Mais que faire ou devenir? Je n'étais pas en état de retourner dans ma famille, et quand j'en aurais eu les moyens, je n'y aurais trouvé qu'humiliation et dégoût, j'avais l'ame trop haute et le cœur rempli de trop bons principes pour me livrer au libertinage. Mais grand Dieu! à quoi me déterminer? je n'osais pas aller me représenter à la sœur Marie; je me rappelai une vieille demoiselle, respectable amie des religieuses, qui m'avait souvent témoigné de l'amitié et m'apportait des friandises quand elle venait au couvent. Je me rendis chez elle; l'abandon où je me trouvais lui fit verser des larmes. Elle alla auprès des

sœurs s'informer de quelle faute on m'accusait, et lorsqu'elle sut que je n'avais aucun défaut réel, que mon cœur était bon, mais que ma tête m'emportait, elle résolut, de l'avis de son frère qui demeurait avec elle, de me donner l'hospitalité, quelle que fût la médiocrité de sa fortune.

Mademoiselle Gouan, cousine d'un professeur distingué, était fort âgée, laide, louche et bornée; mais, malgré toutes ses difformités, qu'elle était bonne! qu'elle était respectable et sensible! elle était dévote, mais de cette dévotion si douce, si indulgente qui vous fait aimer Dieu avec cette tendre persuasion dont l'ame est satisfaite. C'est à ses pieux conseils, pleins de sagesse et de raison, que je dois d'avoir conservé la pratique de cette religion qui nous console si puissamment dans nos peines, qui a constamment éteint dans mon cœur toute haine, tout ressentiment non-seulement envers les personnes qui m'ont, je ne dirai pas offensée, mais qui ont abreuvé ma vie d'amertume. Cette excellente demoiselle vivait d'une très-petite rente et d'un très-petit commerce de mercerie. Malgré son indigence, elle n'hésita pas à me recevoir, à me prodiguer ses soins, et j'ai le bonheur de pouvoir dire que je ne lui ai jamais donné qu'un seul chagrin, celui où de funestes circonstances me forcèrent de la quitter.

Son frère habitait avec elle : c'était un petit vieillard, colon ruiné, qui était venu, avec quelques faibles débris de fortune, vivre avec cette sœur si bonne. Il avait beaucoup de savoir, une conversation aimable et séduisante, une philosophie plus aimable encore. J'avais un plaisir extrême à l'entendre : il me disait souvent que la vie n'était qu'un grand drame où il fallait, autant que possible, jouer le meilleur rôle, et fermer ses yeux, ses oreilles et son cœur, surtout aux scènes d'iniquités qu'on y représentait journellement.

J'aurais pu apprendre beaucoup avec lui, mais je lui ai l'obligation d'avoir pris au moins le goût de l'instruction et acquis, dans plusieurs genres, des connaissances qui, toutes superficielles qu'elles fussent, m'ont été d'un grand avantage dans le cours de ma vie. Ce fut alors que je quittai réellement les lisières de l'enfance et que je pris la résolution de me suffire à moi-même ; je sentais tout ce que je devais à mes hôtes, et quand je songeais à la modicité de ma fortune, je me reprochais de leur être à charge. Je nourrissais l'idée de leur rendre bienfait pour bienfait. Cette pensée faisait les délices de mon ame ; la reconnaissance m'en faisait un devoir, il est vrai, mais j'éprouvais plus que de la reconnaissance. Je me promettais d'embellir leur

existence, de contribuer à leur bonheur. Ils m'avaient souvent appelé leur fille, je voulais leur prouver que j'étais digne de ce nom; cette idée me poursuivait sans cesse, je brûlais de la réaliser; je vais dire ce que je fis pour y parvenir.

Par quels moyens pourrais-je acquérir assez d'indépendance pour soulager mes bienfaiteurs, et leur donner des marques de ma reconnaissance? Ces idées formaient dans ma tête un chaos inextricable : l'espérance ne se présentait à moi que suivie de la crainte, et lorsque j'étais parvenue à mettre un peu d'ordre dans mes idées, la moindre réflexion venait soudain en renverser l'édifice ; ma tête alors se brisait, et cette indépendance à laquelle j'aspirais avec tant d'ardeur me paraissait une chimère, production fantastique de mon imagination; et cependant je ne pouvais y renoncer. Cet état de contrainte altérait mon caractère: je devenais impatiente et chagrine; si mes bienfaiteurs me faisaient quelque cadeau, je rougissais; leurs bontés me faisaient mal; enfin, je résolus de m'affranchir de cette gêne, et de trancher toutes les difficultés qui venaient s'offrir à mon esprit.

Lorsque j'eus bien calculé tous mes moyens avec moi-même, fait tous mes arrangements, je

préparai par de tendres caresses les seuls êtres qui prirent à moi quelque intérêt. Je les disposai à recevoir la confidence que j'allais leur faire; résolue d'employer tous mes efforts pour leur persuader qu'il m'était impossible de rester plus long-temps avec eux, et que l'honneur et la délicatesse me faisaient un devoir de renoncer enfin aux sacrifices qu'ils faisaient pour moi, et qui leur enlevaient les petites jouissances qui, avant moi, avaient répandu quelque douceur sur leur existence; je voulus qu'ils comprissent bien que ma résolution était inébranlable.

« Je veux, leur dis-je, cesser d'être un obstacle à votre bonheur; je veux ne plus devoir qu'à moi-même mes moyens d'exister. C'est chez moi un besoin indéfinissable, et voici le projet que j'ai conçu : nous ouvrirons une pension de jeunes demoiselles; je leur apprendrai ce que je tiens de vos bontés, et vous, ma chère demoiselle, vous me seconderez dans tout ce qui regarde l'instruction religieuse. Je saurai contenir mon étourderie, et prendre la gravité nécessaire. J'ai la douce espérance d'y parvenir, et je trouverai le plus doux des dédommagements dans le plaisir d'obliger mes bienfaiteurs. Je sens que je suis bien jeune pour inspirer quelque confiance aux mères de famille; mais si vous avez la bonté de

donner votre nom à cet établissement, nous sommes sûrs de réussir. »

Mes bons amis m'écoutèrent avec une bienveillance qui redoubla mon amitié pour eux. Ils ne me détournèrent point de mon projet; ils portèrent la bonté jusqu'à louer mon dessein, l'encourager et me promettre leur coopération.

Le plus difficile était de commencer sous d'heureux auspices. Après bien des réflexions, mademoiselle Gouan se décida à faire connaître, dans la ville et les faubourgs, le désir qu'elle avait de prendre de jeunes élèves. J'étais bien sûre de réussir avec le secours d'un ange de vertu. Qui aurait pu hésiter à lui confier ses enfants? La première qui nous donna les siens fut madame Calparède, belle-sœur du général de ce nom; pendant plusieurs mois nous n'en eûmes pas d'autres. Mais elle fut si contente de l'instruction de sa fille, elle parla avec tant d'enthousiasme de la maison de mademoiselle Gouan, que bientôt nous vîmes affluer dans notre maison les demoiselles les plus distinguées de la ville. Car, ainsi que la capitale, la province a ses modes et ses engoûments. J'étais moi-même étonnée d'un succès aussi rapide, et de l'aplomb que j'étais parvenue à me donner. Jusque-là tout allait à merveille: j'avais, à l'exception de la danse, renoncé

aux plaisirs du jeune âge; j'étais toute entière à mes devoirs; j'instruisais les plus jeunes pensionnaires; je répétais aux autres les leçons que M. Gouan continuait de me donner avec la plus rare complaisance.

J'aurais sans doute fait une petite fortune si je me fusse occupée plus sérieusement de mes intérêts; mais je me contentais d'une mise décente et de la petite pension que j'avais pour mes menus plaisirs. Cette pension me rapprochait quelquefois de ma mère, de cette mère qui m'avait jetée hors de sa maison et abandonnée dans la rue. Que je lui savais gré alors des rigueurs dont elle m'avait accablée, puisqu'elles étaient devenues la source de mon bonheur! Je n'en conservais aucun ressentiment; j'essayais même de lui prouver, par quelques petits cadeaux, mon respect et mon attachement. J'avoue que j'étais quelquefois affligée de ses discours. Elle me conseillait de donner moins à mes bons amis, de songer à me faire une dot. Elle me disait que la fortune est une coquette qui échappe à ses amants, s'ils ne la brusquent pas. Mais ses conseils faisaient peu d'impression sur moi; c'était un langage que je ne comprenais pas, et que j'ai encore de la peine à comprendre. Non-seulement je recevais des visites de ma mère, mais je lui en faisais. Si mes amis

eussent eu plus de prévoyance, ils n'auraient pas permis ces fréquentes communications. Il était à présumer que ma mère me détournerait de la carrière que j'aurais embrassée, non qu'elle voulût s'opposer à mon bonheur, mais parce qu'elle avait le dessein de le faire autrement. Elle avait des vues particulières sur moi, et comme j'aimais passionnément les bals et les spectacles, elle m'y conduisait souvent.

Le goût du plaisir m'inspira bientôt du dégoût pour mes devoirs; l'humble bien-être que je m'étais procuré blessait l'amour-propre de ma mère. Elle trouvait inconvenant que la fille d'un ancien maréchal-de-camp se donnât en spectacle en qualité de maîtresse d'école. Elle eût mieux aimé me savoir loin d'elle l'épouse d'un pâtre, que de me voir dans la même ville qu'elle porter son nom, et déroger ainsi à sa naissance; car c'est ainsi qu'elle s'exprimait. Elle voulait me marier, elle le voulait obstinément; il fallait donc qu'elle me déterrât un époux, et surtout un époux assez épris de mes charmes pour signer aveuglément les comptes de tutelle.

Me laisser dans mon pensionnat sans me produire dans le monde, n'était pas le moyen d'y réussir; il fallait donc qu'elle me détournât de mes habitudes, et mon goût pour les plaisirs lui

en facilitait les moyens. Elle avait formé une liaison avec la mère du général F...., et elle avait pensé que son fils pourrait d'autant mieux lui convenir, qu'il était fort riche. Si ses richesses avaient une source bien pure, c'était là le moindre de ses soins. Dans cette vue, elle me conduisait souvent au spectacle; j'y étais remarquée, mais les maris ne se présentaient pas. Enfin, le général en question parut faire quelque attention à ma personne, et se rapprocha de ma mère pour me faire sa cour, et m'exprimer ses sentiments en paroles qu'il croyait galantes, et qui n'étaient que ridicules. Il n'était ni grand ni petit; de très-petits yeux noirs sans expression, un nez long, pointu et bourgeonné, des lèvres serrées et plates, tel était l'Adonis qu'on me destinait. Ajoutez à ce physique avantageux un esprit plus qu'ordinaire, un âge déjà avancé, et vous aurez une idée de l'impression que ses charmes durent faire sur moi. Je riais souvent au lieu de lui répondre; j'étais d'ailleurs d'une innocence si complète, que je comprenais à peine les belles choses qu'il me disait, et mon peu d'intelligence à cet égard donnait à ma figure un air d'étonnement et de naïveté qui mettait ma mère dans une colère extrême; elle me traitait de bête, de stupide.

Le général se rendait souvent chez elle dans l'espérance de m'y voir, mais cela arrivait assez rarement. Ce qui l'empêchait de faire sa proposition tant désirée, c'est qu'il se défiait de ma fortune, car il avait cet article à cœur. Ma mère était fort discrète et ne se laissait pas pénétrer sur ce point. Elle le voulait, avant tout, bien amoureux; mais le général ne répondait pas parfaitement à ses intentions. Plus elle le voyait, plus elle reconnaissait que sa passion pour moi n'était ni assez ardente ni assez délicate pour souscrire, tête baissée, aux conditions qu'elle prétendait lui imposer. Ma mère me fit donc tout-à-coup la défense expresse de jamais lui parler, encore moins de recevoir des lettres s'il lui prenait fantaisie de m'en écrire. J'étais toute disposée à obéir, car le général ne m'avait assurément inspiré aucun sentiment. Je voyais toujours ses petits yeux insignifiants, son nez rouge et chargé de bourgeons. Je ne sais si je lui avais inspiré quelque chose, mais il était évident que je n'étais pas assez riche pour lui. Il entrait bien dans ses vues d'épouser une femme jolie, mais il voulait aussi qu'elle versât quelque chose dans ses coffres. Ne trouvant rien qui pût lui convenir à Montpellier, il battit d'abord la banlieue, puis poussa jusque dans les provinces voisines, et, de relais en re-

lais, il arriva jusqu'en Picardie, où il fit la découverte d'une riche héritière, fille d'un maquignon, mais jolie et bien élevée. Le général s'était, pour quelques méfaits, brouillé avec Napoléon; son but était de reconquérir la faveur du grand homme, et comme ses charmes à lui ne pouvaient guère lui mériter ce succès, il voulait y remploye ceux de sa femme. Il y réussit jusqu'à un certain point, mais sans pouvoir obtenir autre chose que le commandement d'une place de l'intérieur; car Bonaparte, habile appréciateur du mérite, ne le croyait pas capable d'un plus brillant service.

Détrompée dans ses premières espérances, ma mère ne perdit pas pour cela de vue le projet de me marier, n'importe de quelle manière.

A cette époque, les environs de Montpellier étaient loin d'être tranquilles. Louis XVIII avait un parti ardent et dévoué en Languedoc; on tenta de soulever la province et d'y établir une sorte de Vendée. Rien n'était plus facile que d'y jeter la discorde: en religion comme en politique, les esprits étaient loin de s'entendre; l'Angleterre fomentait les troubles, et promettait argent et secours. Des jeunes gens appartenant aux premières familles de la province, presque tous à de riches propriétaires, levèrent l'étendard de l'insurrection, et se

réunirent sous le drapeau blanc décoré d'une croix rouge. Leur nombre s'accrut rapidement; on comptait parmi eux les B...., les D...., les de S...., les de S. j...., les B. de C. et plusieurs autres. Leur troupe était peu disciplinée, mais pleine de résolution; le sang coula bientôt. Le général dont je viens de parler avait fait fusiller M. de M.... et son aide-de-camp, sous prétexte qu'ils étaient agents de l'Angleterre, ce qui n'a jamais été bien prouvé. Mais le général voulut signaler son dévouement, et dans ce cas l'on n'y regarde pas de si près. Cette exécution, loin d'intimider les mécontents, en augmenta rapidement le nombre, exalta les esprits, servit d'aliment à la haine, et de prétexte aux horreurs qui se commirent dans les villes et les campagnes. La situation du pays servait merveilleusement les insurgés; ils avaient établi le point central de leurs opérations dans le bois de Gignac; cette forêt, d'une grande étendue, avoisinait plusieurs petites villes: Clermont, Lodève et Gignac. C'était là que se tenaient les conseils et qu'on délibérait, comme autrefois les Gaulois quand ils défendaient leur liberté; chaque jour l'insurrection faisait des progrès. On s'empara de vive force de Gignac, quoique cette petite ville eût quelques troupes pour sa défense. Le maire de Nîmes fut

enlevé et gardé plusieurs jours dans la forêt. Les châteaux, les fermes, devenaient autant de dépôts où l'on cachait les armes venues d'Angleterre. La guerre était une véritable chouannerie; on s'embusquait sur les routes, on pillait les malles qui portaient l'argent de l'état; c'était, disait-on, pour le remettre à Louis XVIII, qui en était le véritable dispensateur. Le gouvernement conçut de sérieuses alarmes, de nombreux détachements de gendarmerie se répandirent sur tous les points de l'insurrection; on décerna contre les rebelles les peines réservées aux brigands, c'était le nom qu'on leur donnait. Mais toutes les recherches de la gendarmerie n'aboutirent qu'à s'emparer de deux jeunes gens, messieurs de S...., à qui l'on fit leur procès. Ils furent condamnés à être exécutés sur la place publique, et l'auraient été s'ils ne fussent parvenus à séduire la fille du geolier, qui les fit évader. Ils se cachèrent chez les religieuses où j'avais fait ma première communion, et où leur sœur était pensionnaire; ils vécurent quelque temps dans une espèce de souterrain, et parvinrent enfin à passer en Espagne. Il était presque impossible d'atteindre les insurgés, qui s'étaient menagé dans les détours du bois, et les collines qui l'entouraient, des retraites presque inaccessibles. J'en ai visité une, c'était des grottes

profondes et étendues, fermées par des trapes artistement pratiquées, et couvertes de terre et de broussailles. Rien ne ressemblait mieux à la caverne de Gil-Blas, car on pouvait y entrer à cheval. On verra plus tard de quel moyen Napoléon se servit pour exterminer ce nouveau genre d'ennemis.

Je me suis détournée de mon récit pour raconter ce petit épisode des guerres de la révolution, qui m'a paru n'être pas sans intérêt.

Parmi les jeunes gens qui m'avaient vue, il en était plusieurs qui auraient peut-être recherché ma main, mais la fatale condition d'approuver sans examen les comptes de tutelle repoussait les mieux avisés; un se trouva cependant sur lequel mes charmes avaient fait une si grande impression, qu'il se soumit à tout; c'était ma main seule qu'il voulait. Il se trouverait trop heureux de me posséder avec le peu de bien que je possédais, sous le plus beau ciel du monde. Tout fut donc convenu; je n'avais jamais vu le jeune homme, mais ma mère trouvait que c'était ce qu'il y avait de plus heureux. Elle chatouillait mon oreille du doux son de madame, et j'avoue que je l'ouvrais facilement à ce mot qui n'a jamais déplu à notre sexe.

La figure de mon futur époux était prévenante,

sa taille moyenne et bien prise, mais d'ailleurs aucune éducation; c'était tout simplement un gentilhomme campagnard des environs de Clermont, que sa famille avait fait entrer dans le commerce pour en faire quelque chose, s'il était possible; mais le possible ne s'était pas encore montré, ce qui n'empêchait pas que plein d'amour-propre, mon petit sot ne se crût un phénix. Joignez à cela un caractère violent, glorieux et jaloux: tel était l'aimable compagnon que ma mère destinait à faire mon bonheur. Dans une circonstance bien malheureuse, on a cru devoir assurer que cet époux était l'homme de mon choix; mais j'affirme, et toutes les personnes qui m'ont connue alors peuvent attester comme moi que jamais je ne l'avais vu; jamais je n'avais eu de relation avec lui avant le jour où je signai mon contrat de mariage. Epoque fatale, mais à laquelle cependant on n'avait point ravi au malheur la ressource du divorce !

Lorsqu'on examina les fortunes, on reconnut que le mari qu'on me destinait était propriétaire de quelques petites terres; mais ce qui devait surtout enivrer ma mère, c'est qu'il avait des prétentions immenses fondées sur un procès d'un million quatre cent mille francs avec la famille d'Orléans et le gouvernement de ce temps pour

une succession provenant de son grand oncle, gouverneur d'une de nos colonies. Deux lettres de Paris, l'une de M. Michel, avoué, l'autre de M. Combettes, député, annonçaient que cet important procès avait été gagné en première instance. Comment ne pas être ébloui d'une pareille affaire! Etait-il nécessaire de me consulter? Aussi on s'en garda bien.

Je reçus un beau soir un billet de ma mère qui m'engageait à faire une toilette un peu plus soignée qu'à l'ordinaire, pour venir passer la soirée chez elle. Le billet ne contenait rien d'extraordinaire; je crus qu'il s'agissait du spectacle ou de la danse. C'était en effet un spectacle, mais tout autre que celui que j'attendais. Une assemblée nombreuse remplissait le salon; presque tous étaient de braves gentillâtres vêtus comme on l'était au temps de François Ier : des habits de soie, de grandes manchettes pendant jusque sur les doigts, l'épée au côté, un grand bouquet à la boutonnière, la poudre, la pommade, la bourse ou le ruban de queue ne manquaient pas : telle fut l'espèce de mascarade qui frappa mes yeux; joignez à ces céladons de la vieille roche cinq à six incroyables de l'an IX de la république; ajoutez-y encore deux notaires en habit noir, très-gravement occupés à rédiger leur grimoire, et vous

aurez une idée complète du tableau qui s'offrit à mes yeux.

Je salue ma mère; M. de V.... vient me baiser la main, un mirliflore du pays me présente un bouquet d'un air gauche, avec un sourire auquel je ne comprends rien, et je me trouve placée, sans m'en douter, entre ma sœur et une grande et belle demoiselle, nièce de M. Mourgue, qu'on appelle mademoiselle Rolland. Je leur demande ce que signifie tout ce que je vois. « Eh ! mon « Dieu, dit mademoiselle Rolland, vous ne savez « pas qu'on va signer votre contrat de mariage! « — Mon contrat de mariage! Est-il possible? Ma « mère voudrait-elle me faire épouser quelqu'un « de ces beaux messieurs aux ailes de pigeon, et « dont la veste descend jusqu'aux genoux? Je se- « rais la femme d'un pareil magot! »

Je ne sais, me répondit mademoiselle Rolland, quel est le héros de la fête, mais à coup sûr nous ne tarderons pas à le savoir. J'avais la plus grande envie de retourner chez mademoiselle Gouan, lorsque l'incroyable qui m'avait présenté un bouquet, gros garçon d'assez bonne mine, vient sans façon et de l'air le plus ridicule m'embrasser, me présenter la main, me donner une plume, et me prier de venir apposer mon nom au bas du contrat : C'est, me dit-il, un petit préliminaire

indispensable. « C'est donc monsieur, lui dis-je, « qui doit être mon époux? Me promettez-vous « de me conduire au bal le plus souvent que vous « pourrez, et au spectacle tous les jours? » J'espérais l'effaroucher, il ne s'effraya pas. — « Le bal « et le spectacle, mademoiselle, ce sont mes deux « passions favorites; mais ajouta-t-il avec un air « satisfait, je vous défends de jamais aimer un « autre que moi. — Oui monsieur, et j'allai en « riant signer mon malheur éternel. »

Je fus alors saluée, caressée, embrassée par la foule des caricatures qui me nommaient l'un sa sœur, l'autre sa cousine, un troisième sa nièce. Mais je remarquai un bon et vieux chevalier, qui, d'un ton vraiment aimable, me salua du titre de sa jolie fille. C'était le doyen de la famille, et l'homme le plus respectable que j'aie rencontré dans le cours de ma vie, après mon père et M. Gouan. Alors seulement je sentis quelques larmes s'échapper de mes yeux. Après toutes ces aimables cérémonies on me reconduisit chez mademoiselle Gouan. Elle me gronda doucement d'être rentrée si tard. Que devint-elle lorsque je lui révélai le fatal mystère! elle resta comme anéantie, et courut éveiller son frère. Je ne saurais dire de quelle douleur ils furent pénétrés l'un et l'autre. Quel est donc, disaient-ils, ce per-

sonnage qui a craint de se présenter chez nous? Que signifie le secret dont on s'est plu à couvrir l'acte le plus important de votre vie? Ils m'apprirent alors qu'ils avaient aussi songé à un établissement pour moi; qu'ils avaient en vue un jeune et riche héritier de Bordeaux, d'une famille honorable, et qu'ils l'attendaient tous les jours. Je me mis à pleurer à chaudes larmes; ils étaient inconsolables.

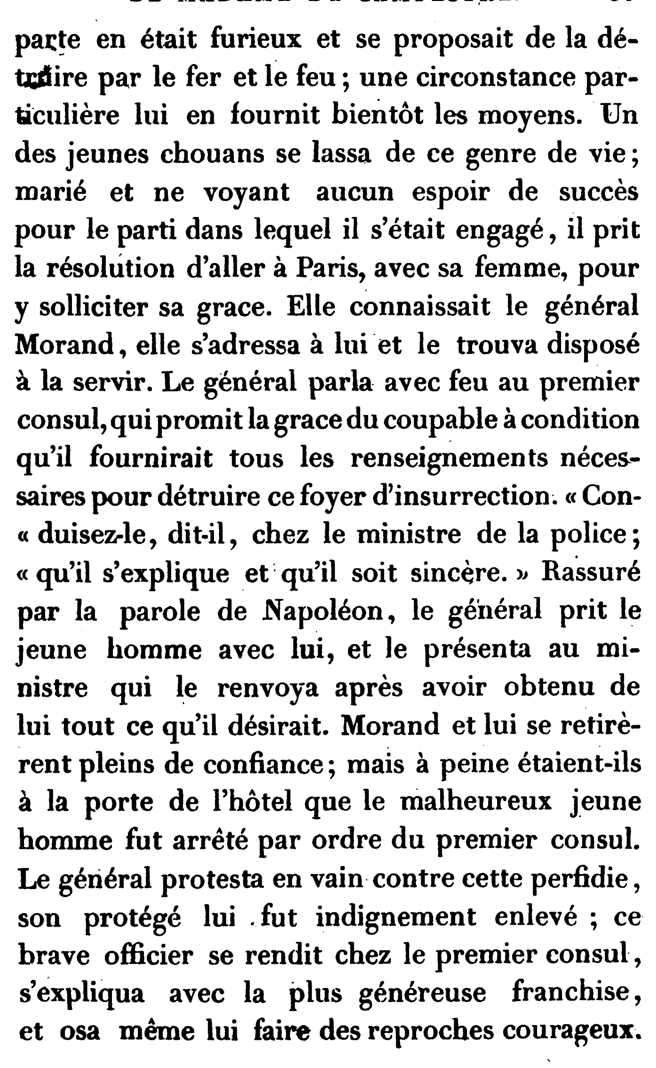
Deux jours après, ma mère m'arracha des bras de mes chers protecteurs, et le sacrifice fut consommé. Après la cérémonie, nous partîmes pour revoir le lieu de ma naissance. J'éprouvai une indéfinissable sensation en retrouvant cette maison où j'avais vu mourir mon père, cette campagne devenue la mienne, ces jardins qu'il prenait tant de plaisir à cultiver. Tous les parents de mon père me reçurent avec transport; il n'est sorte de fêtes et de plaisirs qu'ils ne nous procurassent. Je voulus revoir mon amie de Mantoue: j'allai la voir; elle était déjà mère, adorait son époux, et en était adorée; quelle différence entre elle et moi!

Le caractère de mon époux se développait chaque jour de la manière la plus funeste; j'étais souvent en butte aux plus mauvais traitements; déjà j'étais réduite à nourrir des projets de di-

vorce, mais comment les accomplir en restant dans la famille de mon père? Nous partîmes donc malgré les instances de mon frère aîné, de sa charmante femme et de mes sœurs du premier lit.

Les commencements de ma grossesse exigeaient des ménagements; j'en obtins si peu que, lorsque nous arrivâmes à Fréjus pour nous y reposer, je m'adressai aux autorités pour faire rompre un mariage qui faisait le malheur de ma vie. Le maire, homme aimable et sage, fit ses efforts pour calmer ma bouillante imagination; il nous donna des fêtes et des bals qui me firent oublier, pour quelque temps, mes profonds chagrins. Mon voyage à Montpellier fut heureux, j'y retrouvai ma mère telle pour moi que je l'avais laissée.

J'eus alors l'occasion d'assister à un spectacle bien pénible. J'ai parlé d'une espèce de chouannerie qu'avait formée un certain nombre de jeunes royalistes appartenant aux meilleures familles de la province. La gendarmerie les poursuivait en vain; ils parvenaient toujours à lui échapper. Il faut convenir que cette guerre de grandes routes et de forêts ne ressemblait que trop à un brigandage; l'Angleterre avait promis beaucoup et tenu fort peu; cette petite armée était donc forcée de vivre de ce qu'elle pillait. Bona-



parte en était furieux et se proposait de la détruire par le fer et le feu ; une circonstance particulière lui en fournit bientôt les moyens. Un des jeunes chouans se lassa de ce genre de vie ; marié et ne voyant aucun espoir de succès pour le parti dans lequel il s'était engagé, il prit la résolution d'aller à Paris, avec sa femme, pour y solliciter sa grace. Elle connaissait le général Morand, elle s'adressa à lui et le trouva disposé à la servir. Le général parla avec feu au premier consul, qui promit la grace du coupable à condition qu'il fournirait tous les renseignements nécessaires pour détruire ce foyer d'insurrection. « Conduisez-le, dit-il, chez le ministre de la police ; « qu'il s'explique et qu'il soit sincère. » Rassuré par la parole de Napoléon, le général prit le jeune homme avec lui, et le présenta au ministre qui le renvoya après avoir obtenu de lui tout ce qu'il désirait. Morand et lui se retirèrent pleins de confiance ; mais à peine étaient-ils à la porte de l'hôtel que le malheureux jeune homme fut arrêté par ordre du premier consul. Le général protesta en vain contre cette perfidie, son protégé lui fut indignement enlevé ; ce brave officier se rendit chez le premier consul, s'expliqua avec la plus généreuse franchise, et osa même lui faire des reproches courageux.

Deux jours après il reçut sa nomination au gouvernement de Corse, où il fut massacré en voulant servir son pays.

Les révélations faites à Fouché amenèrent de nombreuses arrestations; le bois de Gignac fut cerné, fouillé, incendié; de nombreuses victimes portèrent leur tête sur l'échafaud, et telle fut l'activité des recherches de Fouché, qu'il découvrit la retraite des deux jeunes gens dont j'ai parlé et qui étaient parvenus à passer en Espagne. Leur extradition fut demandée et obtenue, et leur procès repris. Ils avaient été condamnés par contumace à la peine de mort; ils furent condamnés de nouveau, mais à de moindres peines: l'un à quelque temps de prison, l'autre aux fers pendant vingt ans. Ce jugement fut le sujet d'une profonde douleur pour la ville, car ces infortunés avaient tout ce qui pouvait les rendre recommandables: jeunesse, esprit, douceur. Il n'y eut qu'un cri à Montpellier; M. de T***, qui portait un grand nom, que ses qualités personnelles étaient loin de justifier, crut voir dans la rigueur de cette condamnation l'occasion de se signaler. Il se répandit dans toute la ville, déclama contre la tyrannie du gouvernement de Bonaparte, et parvint enfin à persuader aux dames qu'il fallait donner au jeune condamné un témoignage

éclatant d'intérêt, et honorer sa condamnation en y assistant toutes. Le jour de l'exécution arrivé, les dames se réunirent sur la place publique et formèrent un cercle autour de l'échafaud. Elles étaient toutes en grande parure, des chaises avaient été préparées, et, pendant toute l'exposition de l'infortuné, elles restèrent à la même place, affectant les signes de la douleur et de la pitié; les garçons des cafés voisins distribuaient les rafraîchissements; rien n'était plus inconvenant et plus bizarre que ce rassemblement. J'y étais pourtant; car comment aurais-je pu m'en dispenser? M. de T..., pour se signaler davantage, prononça un discours auquel je suis forcé d'avouer que je ne compris rien; il se plaça ensuite auprès du condamné qui fondait en larmes et tint constamment un parasol au-dessus de sa tête.

Après cette équipée, il se crut un personnage, parla plus haut que jamais, et parvint enfin à éveiller l'attention du gouvernement; c'était probablement tout ce qu'il voulait. Il fut mandé à Paris pour rendre compte de sa conduite; le grand homme voulut le voir en personne et l'interroger sur la situation du Midi. Il sourit en voyant le personnage, et reconnut bientôt qu'il était plus ridicule que dangereux; il lui ordonna

toutefois de rester à Paris où il le ferait surveiller. M. de T...... fit peu de temps après connaissance d'un homme qui cherchait la fortune en se livrant aux opérations de banque. Il lui prêta trente ou quarante mille francs, dans lesquels il se réserva un intérêt. Le banquier était aussi avare qu'industrieux; il conçut qu'il pouvait tirer parti de son associé; le nom qu'il portait était trop beau pour ne pas le mettre à profit. Il lui conseilla donc de se rapprocher de Napoléon, de se faire présenter; M. de T... parvint et devint un des chambellans de Napoléon. Il en fut le fidèle et obséquieux serviteur pendant tout le temps que régna le grand homme. A la restauration, il devint aussi le fidèle et obséquieux serviteur de la maison des Bourbons, et suivit exactement le conseil de La Fontaine :

> Le sage dit, suivant le temps,
> Vive le roi, vive la ligue.

Une grande dame jouissait alors d'un grand crédit auprès du souverain; M. de T..., et son banquier, M. C... de L..., le cousin du banquier, M. de V... lui firent leur cour et bien leur en prit; le crédit de la dame augmentant tous les jours, la fortune de ces messieurs s'en ressentit promptement, et M. de V.... étant devenu député, la dame qui

connaissait son adresse vit en lui l'homme qu'il lui fallait, le poussa dans les plus hauts degrés de la faveur, et le fit si grand, si puissant, qu'on serait tenté de croire qu'un coup de talon avait alors toute la vertu de la baguette de Médée. O fortune, quels sont tes caprices!

Et moi, où m'entraîne le plaisir de raconter? Qu'importe cet épisode aux Mémoires que je publie? je reviens donc à ce qui me regarde.

Je continuai de voir ma mère. Malgré son indifférence pour moi, j'éprouvais pour elle une tendresse infinie, soit que je voulusse triompher de sa froideur, soit que le cœur humain, aveugle dans ses affections, s'attache quelquefois de préférence aux personnes qui nous aiment le moins. Chaque jour je déposais dans son sein les chagrins dont j'étais obsédée, la suppliant de m'aider à en supporter le poids, ou d'y mettre un terme. Quel bonheur pour moi si elle eût consenti à m'ouvrir sa maison, à me reprendre auprès d'elle! Mais son cœur se fermait à tous les sentiments que je cherchais à y ranimer; mes larmes coulaient et son front était serein. Elle ne voulut jamais consentir à une séparation qui devenait de jour en jour plus nécessaire. J'étais enceinte, souffrante, tout près de devenir mère; mon tyran n'en était pas plus traitable, et je fus

un jour si maltraitée que j'arrivai chez ma mère dans un état déplorable. Je la conjurai en vain de me garder, de me sauver la vie, ainsi qu'à mon enfant; il fallut retourner chez moi et me résigner à de nouvelles souffrances. Mais comme les biens et les maux sont mêlés dans le cours de notre triste vie, j'eus alors le bonheur de revoir mon frère, ce frère que je chérissais d'un amour si tendre et que je croyais perdu dans les sables d'Egypte.

Sa présence, ses embrassements, ses douces exhortations versèrent dans mon cœur un baume salutaire; il parvint à me consoler, à me donner du courage. Dans quel état il revenait! souffrant, presque aveugle, mais toujours doux et bon, excellent fils, admirable frère, comme moi voué à l'infortune. Je me sentais meilleure près de lui, mon mari le craignait, j'étais presque heureuse.

Ce changement devait durer bien peu! Tout-à-coup, ma mère prend la résolution d'aller à Paris. Elle avait nourri long-temps l'espérance d'une contre-révolution; cette illusion la flattait: elle y voyait le procès contre la famille d'Orléans gagné, une immense fortune pour moi, une grande considération pour elle. Mais Napoléon affermissait tous les jours sa puissance; et dans ce nouvel ordre de choses, je ne pouvais

être pour elle qu'une charge dont : il était bon de s'éloigner; elle y parvenait sans peine, en quittant Montpellier pour transporter ses pénates à Paris. Elle avait bien mûri sa résolution, et lorsqu'elle fut décidée, ni mes larmes, ni mes prières, ni mes sanglots, rien ne put l'émouvoir. Je me prosternai à ses genoux : « Encore quelques « semaines, lui dis-je, et je deviens mère; ne « m'abandonnez pas dans ce moment, ayez pitié « de mes souffrances; il sera doux pour vous de « vous voir renaître dans vos enfants ! »

Soupirs inutiles! elle partit une belle nuit, sans me dire adieu, emmenant avec elle sa fille chérie et mon frère qui fut obligé de la suivre. Qu'on juge de mon extrême douleur à la nouvelle de ce départ précipité. Celui de mon frère surtout me brisait le cœur. Je perdais avec lui ses entretiens pleins de charmes, sa conversation si instructive; il avait un sens droit, un esprit délicat. Il avait tout fait pour retenir ma mère, mais ma sœur avait tout fait pour l'éloigner. A cette époque elle voulait voir Paris; elle s'en était fait une idée enchanteresse; Paris était l'unique objet de ses souhaits. Me voilà donc seule, abandonnée de toute la nature, mais non de mon mari. Un mois après ce fatal départ, je mis au monde un fils; je m'empressai de l'annoncer à ma mère.

J'étais ravie; rien n'était comparable à la satisfaction que j'éprouvais de considérer mon enfant. Je croyais retrouver en lui mon père, mon frère, tout ce qui m'était cher. Je jurai de lui consacrer ma vie, de tout faire pour son bonheur. Hélas! comme je lisais mal dans l'avenir!

Je reçus quelque temps après une lettre de ma sœur; elle me félicitait sur la naissance de mon fils, m'engageait à lui donner le nom d'*Antenor* parce qu'elle avait trouvé un grand plaisir à lire les lettres de ce voyageur célèbre, et que, d'ailleurs, ce nom n'était pas commun. Elle me dissuadait surtout du projet d'aller la rejoindre à Paris. Ma mère avait retrouvé dans la capitale M. de P....., membre de l'Institut. Il avait pris sa famille sous sa protection, et s'était en quelque sorte chargé de l'instruction de ma sœur; mais, me disait-elle dans sa lettre, je lui trouve le cœur aussi sec que les yeux; on sait qu'il est aveugle; enfin, elle terminait son épître par ces mots que je puis citer textuellement puisque j'en ai gardé l'original.

« Voici ce que maman veut que je te dise :
« Le chargé d'affaires du prince de M.... a dans
« sa possession une somme d'argent qui te revient
« de la succession de ton père. Elle dit que si tu

« veux envoyer ta procuration, et celle de ton « mari, pour qu'elle puisse retirer cette somme « et s'en servir elle promet que M. de P... de-« viendra par la suite, pour toi et ton mari, un « protecteur dont tu seras contente. Moi, je te « conseille de ne point balancer. »

Cette lettre me fit d'abord un plaisir extrême, mais elle causa une grande surprise à mon mari. Il trouvait qu'il avait déjà beaucoup fait en reconnaissant les comptes de tutelle sans examen, et, pour cette fois, il ne voulut jamais consentir à faire un sacrifice réel, dans l'espoir d'une protection tout idéale et dont il ne comprenait pas les avantages. Il jugea donc à propos de me dicter une réponse sans se douter qu'elle ferait le malheur de ma vie. Je crois nécessaire de la publier , ainsi que la dernière réponse de ma sœur.

« Ma chère Jenny, je nourris mon petit bon « homme. Pour rien au monde je n'aurais cédé « ce bonheur à une étrangère ; il est beau comme « un ange et je t'assure que je lui ai donné le « nom que tu as désiré ; puisses-tu l'aimer un jour « ainsi que maman !

« Mon mari ne veut pas consentir à ce que je

« t'envoie ma procuration. Il m'engage à t'écrire « qu'il ne veut pas payer si cher une protection « à venir. Arrange ceci avec maman, ma chère, « je me fie à toi pour qu'elle ne soit pas bien « fâchée.

« Dis à mon frère que le premier mot que « prononcera mon fils sera son nom, et tu lui « diras aussi que je l'ai joint à celui que tu m'as « donné.

« Vous me refusez le plaisir de le voir croître « auprès de vous; j'en suis très affligée, je t'as-« sure. Adieu, ma sœur, présente mes respects « à maman; je vous embrasse tous et suis ta

Lida. »

J'étais loin de m'attendre que cette lettre me ravirait pour toujours le cœur de ma mère. Je n'avais pas été libre de ne pas l'écrire. Elle était l'ouvrage de mon mari plutôt que le mien. Cependant dès ce moment tout fut fini pour moi, elle me bannit totalement de ses affections; elle oublia que j'étais sa fille. Que dis-je? dès-lors commença, d'abord auprès de mes parents, ensuite auprès de tout le monde, ce système de diffamation dont j'ai été la déplorable victime. Il fallut me perdre dans l'opinion publique, armer la calomnie, m'immoler sous son poignard.

Il était évident pour moi que ma mère ne me pardonnerait pas mon refus, surtout après la conduite toute opposée que j'avais tenue envers madame la marquise de C...., ma sœur du premier lit. Elle avait émigré et se trouvait absente à l'époque de la mort de mon père. Par un rare bonheur, mon frère aîné parvint à sauver la portion de succession qui lui revenait; le fisc ne s'en empara point. Dans des temps plus calmes, elle rentra en France et parvint à se faire rayer de la liste des émigrés. Mes sœurs du premier lit m'avertirent de son retour et je fus la première à lui restituer la part de bien qui lui revenait, quoique le reste de la famille parût d'abord irrésolu. Ceci arriva peu de temps avant la demande que me fit ma mère. Mais mon mari avait été très-bien disposé la première fois et l'était fort mal la seconde. J'ai toujours été généreuse et désintéressée, et je l'aurais été pour ma mère comme pour ma sœur, si j'avais été libre. Mon seul tort fut d'écrire moi-même au lieu de laisser écrire mon mari. Mais de quelle manière cruelle on me l'a fait expier! Qu'on en juge par la lettre suivante que je reçus peu de jours après.

« Maman m'ordonne à son tour, madame, de
« vous prévenir que désormais toute relation

« cesse entre nous. Elle me charge en outre de
« vous signifier que toutes vos lettres resteront
« sans réponse, et que vous devez désormais met-
« tre tous vos soins à oublier que vous avez eu
« une mère et une sœur. JENNY. »

Aujourd'hui encore, lorsque je revois cette lettre, mes pleurs coulent en abondance. Quand je la reçus, mon cœur fut trop faible pour soutenir le poids de l'affliction que j'en ressentis; j'éprouvai une maladie grave qui altéra le fonds de mon caractère. Ma gaîté vive et naturelle fit place à un sombre désespoir; le présent m'irritait, l'avenir m'effrayait, je fus pendant six mois dans un tel état d'insensibilité, que la vue même de mon enfant, ses douces caresses ne parvenaient que difficilement à me tirer de la mélancolie où j'étais plongée. Tel était l'accablement où je languissais lorsque je reçus une lettre de mon frère, qui versa quelque consolation dans mon cœur affligé.

« Tant que je vivrai, me disait-il, je t'aimerai,
« ma chère Lida; tranquillise-toi, je te tiendrai
« lieu de ta famille entière. Songe toujours à moi,
« lorsque tes peines seront trop graves. Nous ne
« sommes pas nés heureux; il faut nous consoler

« mutuellement, et braver le sort si cela est pos-
« sible. Compte toujours sur moi et sur ma
« constante amitié, que rien au monde n'al-
« térera. »

Ah! qui a joui du bonheur de posséder un frère sentira ce que je dus éprouver de joie en lisant cette lettre. Plusieurs fois je la serrai sur mon cœur; plusieurs fois je l'approchai de mes lèvres en l'arrosant de mes larmes. Je l'ai perdu, cet ami si cher, et dans un des moments où j'aurais eu le plus besoin de sa douce affection : mais il vit toujours pour moi; tant que j'existerai, son image et celle de mon père seront dans mon cœur comme dans un sanctuaire sacré.

C'était ainsi que je vivais dans la douleur, je dirais presque dans le désespoir; mais le sentiment de mes devoirs ne m'abandonnait point. Je puis me rendre ce témoignage que jamais je ne l'oubliai. J'aurais pu me séparer de mon mari, j'en avais trouvé l'occasion, car le général F...., qui avait désiré m'épouser dans le temps, avait imaginé de m'en délivrer en le faisant partir pour l'armée, mais je déjouai ce complot; l'honneur et la délicatesse me le prescrivaient; j'étais satisfaite de moi-même et disposée à me résigner à mon sort, lorsqu'un événement imprévu en ordonna autrement. Mon mari avait donné toute

sa confiance à un homme qu'il aimait beaucoup. Le malheureux trahit cette confiance, et mon mari se trouva compromis; tout était funeste dans ma destinée. A défaut du sentiment, la raison me prescrivait de rompre des nœuds que j'avais arrosés de tant de larmes.

Je pris la résolution d'abandonner enfin un séjour odieux, et d'aller avec mon fils retrouver ma mère à Paris. J'étais pénétrée de l'idée que je parviendrais à la fléchir; qu'à la vue de mon fils elle retrouverait tous les sentiments de l'amour maternel. Je partis par la diligence; j'y trouvai entr'autres le précepteur et le fils d'un maréchal d'empire, et madame la marquise de M...., fille d'un ancien ambassadeur d'Espagne avant la révolution; elle était âgée d'environ trente-six à quarante ans, belle encore, spirituelle et gaie.

Ma jeunesse et mon isolement l'intéressèrent; elle me fit plusieurs questions, et moi, naïve, ingénue et provinciale, je lui dis tout ce qu'elle voulait savoir, depuis ma naissance jusqu'au moment où j'avais eu le plaisir de la rencontrer.

Surprise de tout ce que je lui avais raconté : « Vous allez, me dit-elle, voir madame votre mère « à Paris, et vous ne savez pas même son adresse; « vous arrivez sans la prévenir. Ignorez-vous « dans quelle ville vous allez tomber, vous flat-

« tez-vous de rencontrer sur-le-champ comme « dans une petite ville les personnes que vous « cherchez? Vous êtes jeune et jolie, et vous « avez, dites-vous, fort peu de moyens pour vivre « avec aisance. Qu'arrivera-t-il si vous ne trouvez « pas votre famille, si elle ne veut pas vous re- « cevoir ? »

Ces réflexions me désolaient; elle s'en aperçut, et me dit avec bonté : « Rassurez-vous, ma- « dame, je me chargerai de vous en arrivant, et « je promets de ne pas vous abandonner sans « vous avoir remise entre les bras de votre « mère. »

Tant d'amitié me combla de joie. Je lui dis que je ne m'étais pas engagée dans ce voyage sans quelque réflexion; que ma mère était intimement liée avec M. de P..... de l'Institut; qu'il me tendrait la main lorsqu'il me saurait seule et abandonnée, et m'indiquerait le séjour de ma mère. Ces conversations avaient lieu dans les auberges avant le dîner, et le soir avant le coucher. Je commençais à prendre une meilleure idée de mon étoile. J'étais enchantée d'avoir pu plaire si promptement à une dame d'un caractère si obligeant et si aimable; mon amour-propre en était flatté.

Lorsque nous fûmes arrivés à Paris, je fus

frappée de son immense population; cette ville me semblait un monde entier où un être aussi faible que moi allait s'engloutir. Loin d'être satisfaite, j'éprouvai une espèce d'effroi, un malaise inconcevable, précurseur peut-être des peines et des chagrins qui m'y attendaient. Nous descendîmes à l'hôtel du Mont-Thabor, sans que j'eusse pu encore proférer une seule parole; j'éprouvais un tremblement inexprimable: ma protectrice me rassura, me fit donner un logement, et me quitta en me promettant qu'elle m'enverrait sa femme de chambre pour m'amener chez elle, où elle aurait le plaisir de me recevoir avec mon fils. Cette promesse me calma; trois heures se passèrent sans que personne vînt me demander. J'étais dans une attente cruelle: je respirai quand je vis la femme de chambre arriver avec une voiture pour m'emmener avec mon fils et mes bagages. Les femmes de chambre aiment à parler de leurs maîtresses. « Madame, me dit-elle, va habi-« ter une maison agréable. Ma maîtresse voit peu « de monde, mais assez cependant pour ne pas « manquer de société. La maison est à elle: elle « oblige volontiers; son premier mouvement est « excellent, mais elle est un peu intéressée. D'ail-« leurs madame jugera par elle-même. » Au milieu de ces propos, nous arrivâmes à la rue

des Trois-Frères, et la voiture s'arrêta au n° 6. Je fus charmée de l'aspect de cette maison bâtie à l'anglaise; je fus reçue avec empressement. La marquise m'embrassa, elle embrassa mon petit amour, elle le caressa beaucoup. Comme elle habitait seule cet élégant domicile, elle put me donner le second étage tout entier pour moi, mon fils et les domestiques qu'elle attacha à notre service.

J'étais ravie et pénétrée de reconnaissance. Deux jours après, elle s'empressa de passer chez M. de P...., pour avoir des nouvelles de ma famille, et causer avec ma mère de ce qui me concernait. Le docte membre de l'Institut lui donna l'adresse de ma mère, mais il l'assura qu'elle ne me verrait pas avec plaisir, que peut-être même elle refuserait de me voir; que ma sœur était lectrice de la princesse Borghèse; que je devais bien me garder de me présenter chez elle; que si j'étais assez imprudente pour le faire, je m'exposerais aux plus grands dangers, et qu'on trouverait peut-être moyen de me déposer en tel lieu où l'on n'entendrait plus parler de moi. Toutes les observations, toutes les instances de ma protectrice ne purent en obtenir davantage. Elle vint me rapporter ces tristes nouvelles, mais son zèle ne se refroidit pas.

Le lendemain elle se rendit chez ma mère; nous étions convenus qu'elle prendrait mon fils avec elle. Elle fut reçue avec politesse, et voici la conversation qu'elle eut avec ma mère. Je la rapporte tout entière, car elle est nécessaire pour prouver que ma perte était résolue.

« Je félicite ma fille, madame, de vous avoir ins-« piré de l'intérêt. Veuillez m'écouter jusqu'au bout; « et lorsque vous connaîtrez les motifs qui font « que je ne veux pas entendre parler d'elle, sous « aucun rapport, vous jugerez si j'ai tort d'avoir « pris mon parti d'une manière irrévocable. Je « n'ai jamais connu cette fille, elle a été élevée « par des enfants d'un premier lit qui me détes-« tent; elle s'est mariée contre mon gré (ma mère « oubliait ici que je n'avais jamais vu mon mari « avant la signature du contrat); elle a été malheu-« reuse, j'en suis fâchée pour elle; si, au lieu de « venir à Paris, elle m'avait consultée, je lui au-« rais dit de se rendre dans son pays, où elle aurait « pu vivre avec le revenu des biens que son père « lui a laissés; au lieu de suivre ce conseil, elle a « mieux aimé venir me relancer ici, où mes « moyens sont très-bornés, et où il me serait im-« possible de la soutenir avec un enfant; je lui ai « fait écrire par sa sœur que je ne voulais plus « entendre parler d'elle, à la suite d'une lettre im-

« pertinente qu'elle m'avait adressée, et je tien-
« drai parole, madame. Je n'ai qu'une seule fille,
« elle fait la joie de ma vie, et c'est très-sérieu-
« sement que je ne veux, en aucune manière,
« entendre parler de l'autre. »

La marquise de M.... n'oublia rien pour la ramener. Après quelques réflexions, elle prit mon enfant sur ses genoux, lui donna un baiser, et dit enfin : « Eh bien, madame, je verrai ce que « je dois faire, et j'aurai l'honneur de vous écrire. » Mais elle ajouta que cette conversation lui avait été très-pénible ; qu'elle ferait connaître ses dernières intentions, et qu'il serait ensuite tout-à-fait inutile de revenir à la charge.

Lorsque madame de M.... rentra, il me fut facile de juger, à l'expression de sa figure, que son message n'avait pas été heureux, et que la conversation de ma mère lui avait donné quelques préventions défavorables à mon sujet. Comment se persuader en effet qu'une mère ferme son cœur à sa fille avec tant de rigueur et d'inhumanité, si elle n'avait pas des motifs puissants ? Quoi qu'il en soit, madame de M.... résolut d'attendre la lettre.

J'étais impatiente, je savais déjà que la personne qui m'avait donné asile ne jouissait que d'une fortune médiocre, que je commençais à être

considérée comme une charge pour la maison; j'avais acquis des renseignements peu propres à me rassurer sur ma situation. Madame de M...., fille d'un ancien ambassadeur d'Espagne, comme je l'ai dit, avait épousé un Français au commencement de la révolution. Ce choix n'avait pas été heureux; son mari, joueur déterminé, avait perdu une fortune assez brillante pour jouir des charmes de la vie et des douceurs de la société. Tombé dans une affreuse détresse, il ne put supporter son malheur et se donna la mort. Sa femme, jeune et belle, était sans ressource. Elle fut long-temps à pleurer la perte qu'elle avait faite. Mais à Paris une veuve charmante et malheureuse trouve facilement des consolateurs. Robespierre était alors tout puissant. Madame de M...., sensible et compatissante, ne s'occupait qu'à sauver des malheureux. Elle fut quelque temps la maîtresse de cet homme redoutable; quelques hommes du jour furent épris de ses charmes; cependant elle retomba dans la misère. Lorsque Buonaparte prit les rênes du gouvernement, il lui restait encore une femme de chambre. Celle-ci chercha à la tirer de sa malheureuse situation, et y parvint en lui faisant connaître M. de C***, vieillard fort riche, encore aimable, et d'une belle figure. Il conçut pour elle

une passion plus vive que son âge ne semblait le permettre. C'était de sa munificence que provenait ce joli hôtel de la rue des Trois-Frères. La maison était entretenue avec luxe.

Je voyais quelquefois cet aimable vieillard chez cette dame ; il s'intéressait à moi, et sentait le premier que le début d'une jeune femme à Paris, sous les auspices de sa maîtresse, n'était nullement convenable. Ma conduite était à l'abri de tout reproche, il désirait que ma réputation ne souffrît point de la société où je me trouvais. Il avait bien défendu à madame de M...... de recevoir des jeunes gens. Elle voyait en effet peu de monde. Toute sa société se réduisait à deux chanoinesses pauvres qui trouvaient le couvert mis chez elle, et dont les mœurs étaient un peu plus que relâchées. Ajoutez à cela un jeune Italien, l'ami de cœur de la maîtresse de la maison, et partageant avec elle les largesses de M. de C***, qui comme beaucoup d'autres n'avait aucun doute sur la fidélité de sa dame.

Je connaissais déjà tous ces détails lorsque la lettre de ma mère nous arriva : elle était écrite tout entière de sa main, et voici ce qu'elle contenait.

« Je vous remercie, madame, des soins que

« vous voulez bien prendre de la personne qui
« se dit ma fille. Des raisons que je ne veux pas
« vous expliquer m'empêchent de la recevoir
« chez moi. Cependant pour lui donner une der-
« nière marque de tendresse, je veux bien l'a-
« dresser à M. Lebon, avocat, pour faire prononcer
« son divorce. M. de P.... lui dira ensuite ce que
« je désire d'elle, et, si par son obéissance elle me
« prouve qu'elle fait quelque cas de l'amitié de sa
« mère, je verrai ce que j'aurai à faire. En atten-
« dant je l'engage, si vous le trouvez bon, à rester
« auprès de vous, ce que je pense, d'après l'intérêt
« que vous m'avez paru prendre à elle. Quant à
« moi, je ne puis rien en sa faveur, ma chère
« Jenny étant tout pour moi. »

Quelle impression ne dut pas faire cette lettre sur celle qui m'avait reçue chez elle! Pouvait-elle conserver les égards qu'elle avait eus jusqu'alors, et me voir de bon cœur occuper tout un étage de sa maison? Quelle opinion pouvait-elle se former de mes mœurs? Elle se persuada sans doute que j'étais femme à prendre mon parti comme elle, et m'insinua que dans ma position je devais peut-être penser à trouver un honnête homme qui s'occupât de moi. Cette proposition me fit jeter les hauts cris; elle me tourna le dos

avec froideur et dédain. Dans quel gouffre j'étais tombée !

Désespérée de ma situation, résolue de tout brusquer, je me rendis avec mon fils chez ma sœur, au palais de la princesse Borghèse, faubourg Saint-Honoré. On me fit attendre longtemps; mais lorsqu'on eut prévenu ma sœur que je l'attendais avec son neveu, elle ne put empêcher que la princesse ne me vît. J'en reçus un accueil plein de grace, et pour mon malheur elle me trouva plus jolie que ma sœur. Dès-lors tout fut fini. Elle garda dans son cœur une rage concentrée qui s'exhala par une terrible explosion lorsqu'elle se trouva seule avec moi : — « Que venez-vous faire ici? Vous n'êtes capable « que de faire des sottises. Maman ne veut pas « vous voir, et moi je ne puis rien pour vous. Je « dois à M. de P... l'emploi que j'occupe; si vous « étiez dans le cas de me le faire perdre par votre « détestable manie de vous mettre toujours sur « mon chemin, je crois que je vous tuerais. Qu'ai-je « besoin de vous? si vous reparaissez ici, je vous « ferai chasser. » Je ne répondis que par des torrents de larmes. — « Jenny, chère Jenny, prends « pitié de moi. Ne me laisse pas dans l'état mal« heureux où je suis. Si ma mère consent à me « recevoir, je vivrai avec elle en fille tendre et

« soumise. Je ne lui serai point à charge; mon « divorce terminé, je jouirai de ma médiocre « fortune, et je travaillerai s'il le faut pour aug- « menter notre bien-être; ne m'abandonne pas, « je t'en conjure; ce que tu voudras, maman le « voudra et je cesserai d'être malheureuse. »

— « Faites comme il vous plaira, me répondit- « elle; mais, pour la dernière fois, ne venez pas « davantage m'importuner; retirez-vous. Le ser- « vice de la princesse ne me permet pas de rester « plus long-temps. Adieu, faites comme vous pour- « rez; mais songez-y, que je ne vous revoie plus; « autrement cela pourrait mal finir pour vous. »

Me voilà donc encore une fois repoussée, sans espoir de fléchir une famille inhumaine. J'avais de l'argent, des effets en assez grand nombre. Je résolus de quitter une maison où je ne pouvais plus habiter décemment; j'en prévins madame de M....., qui m'engagea à rester jusqu'à ce que j'eusse trouvé un logement convenable. Je m'y décidai; mais le soir même mon oreille fut frappée d'un bruit extraordinaire: j'entendais des cris affreux, je descendis précipitamment; que vis-je? madame de M...... dans un état à faire pitié, demandant à grands cris son amant l'Italien, voulant qu'on le lui trouvât, qu'on le lui amenât pour le tuer. Il l'avait pres-

qu'entièrement dévalisée. Je ne saurais peindre cette scène, ni rendre compte de l'effet qu'elle fit sur moi.

Dès le lendemain je quittai ce séjour de trouble et de scandale, et j'allai prendre un logement dans un hôtel de la même rue. Pouvais-je avec honneur, différer mon départ? Cependant combien n'ai-je pas été calomniée à cette occasion? On a cité, comme un trait de noire ingratitude, la détermination que je pris alors. On voulait apparemment que je déshonorasse le nom que je portais. Si j'étais restée chez madame de M..., qui sait si l'on n'aurait pas calomnié aussi la reconnaissance que l'on prétend que j'ai violée dans cette occasion? Quant à moi je n'ai rien à me reprocher. J'ai fait tout ce que devait faire une femme sensible à l'honneur, soigneuse de sa réputation.

Me voilà donc dans une auberge, seule, sans appui, occupant une petite chambre, livrée à moi-même dans une ville de corruption, et pourtant j'avais une famille! et je n'avais rien fait pour mériter d'en être abandonnée, et si je l'avais mérité, elle n'aurait pas dû encore me délaisser; le soin de son propre honneur lui prescrivait une tout autre conduite; et pourtant c'est moi que l'on accuse.

Je fis part de ma situation à M. de P...; je lui peignis dans une lettre touchante la douleur dont j'étais accablée. Je n'eus pas même de réponse, mais on m'envoya quelques livres pour m'occuper; on y joignit un peu d'argent soigneusement enveloppé avec les livres. On me recommandait verbalement de continuer les démarches nécessaires pour terminer mon divorce; c'était mon désir le plus vif. En courant pour cette affaire, j'allai voir M. Lecoq, dépositaire d'une somme qu'il devait me remettre, et qui m'avait valu et me valait encore tant de haine et de persécution de la part de ma mère. Il m'assura qu'elle était intacte entre ses mains, et qu'il me la remettrait dès que mon divorce serait terminé.

J'étais triste, abattue; l'ennui et le découragement me gagnaient de toutes parts. Mais ces livres que m'envoyait M. de P..., l'argent que je recevais à chaque envoi m'entretenaient dans l'heureuse idée que ma mère ne m'abandonnait pas absolument. Cet espoir ne me sauva pas d'une maladie grave, dans laquelle le chagrin me fit tomber. On s'empressa de m'envoyer le docteur Lherminier, homme aimable, compatissant, qui m'assura qu'on ne m'abandonnerait pas, puisque dès qu'on avait connu ma situation, on l'avait envoyé à mon secours; il m'exhortait à ne

pas perdre courage. Il prenait sur lui de me dire que ma mère et ma sœur m'aimaient; que plus tard, j'en acquerrais la certitude.

Enfin le jour où devaient se rompre les liens de mon funeste hymen arriva. Ma jeunesse, les soins et les consolations de M. Lherminier m'avaient fait retrouver la santé. Avec quel empressement je me rendis à la municipalité! De quel poids je me sentis soulagée quand le divorce fut prononcé! Je serrai mon fils sur mon sein, des larmes maternelles coulèrent sur ses joues! Je jurai de lui consacrer toute ma vie, de ne jamais contracter un autre engagement, de ne jamais lui donner des frères ou des sœurs qui partageassent avec lui ma tendresse.

Je fis part à M. de P... de l'acte qui me rendait à la liberté. Je le priai avec instance de me faire connaître les intentions de ma famille, ses desseins sur moi. Ma mère me rendrait-elle son amitié? ma famille s'occuperait-elle de fixer mon existence?

Pour toute réponse, je reçus la visite d'une personne dont le nom même n'est pas resté dans ma mémoire, et qui me pria de lui remettre un pouvoir pour que ma mère touchât la somme déposée chez M. Lecoq. Je m'empressai de satisfaire ce désir si souvent exprimé, convaincue

que ce sacrifice pourrait enfin me rendre les bonnes graces de ma mère. Que n'aurais-je pas fait pour obtenir son amitié! Mais que je connaissais mal le cœur humain! Cette seule demande n'aurait-elle pas dû me donner un utile avertissement? Dès que ma famille fut en possession de la somme, tout fut perdu pour moi, espoir, attentions, procédés! plus de livres, plus de ces petites douceurs pécuniaires dont l'envoi me faisait plus de plaisir que la valeur. Le cœur de ma mère fut muré comme sa porte. Que dis-je! on poussa l'oubli de tous les sentiments naturels jusqu'à me menacer d'attenter à ma liberté, si je faisais quelque démarche pour rentrer dans le sein d'une famille qui me bannissait si injustement. On se croyait tout puissant parce que l'on avait une fille lectrice de la princesse Borghèse. Cette sœur, si impitoyable pour moi, venait de partir avec sa princesse pour l'Italie.

Je savais qu'une des personnes qui aigrissaient le plus ma mère contre moi était la femme de mon oncle, M. de Beauchamp. Le tableau que j'ai tracé d'elle peut donner une idée de sa délicatesse et de sa bonté. J'avais cru devoir lui rendre une visite. Je la trouvai telle qu'on me l'avait décrite: elle me ferma sa porte; je frappai à celle de mon oncle,

je le trouvai écrivant beaucoup, et s'occupant fort peu de sa famille :

« Quel service voulez-vous que je vous rende, « me dit-il? je suis malheureux moi-même. « Vous êtes jolie, entourée de dangers; pre- « nez-garde à vous! Ma femme me rend le « plus misérable des hommes. Ce n'est pas moi « qui suis le maître ici. Je crains même, si « nous causons long-temps ensemble, que vous « ne soyez exposée à des désagréments. La femme « que j'ai épousée par reconnaissance est dépour- « vue de sensibilité; elle m'a donné deux enfants; « je leur sacrifie ma tranquillité et c'est pour « eux seuls que je me condamne à rester avec « elle. Je suis obligé pour avoir la paix de fer- « mer les yeux sur tout ce qui se passe ici. « M. R... est aussi parvenu à s'emparer de la con- « fiance de votre mère; il intrigue de tous côtés « et fait sa cour aux vôtres, parce qu'il se per- « suade que Jenny pourra lui être utile au- « près de la princesse. Son thème habituel est « qu'il faut se débarrasser de vous, n'importe « comment; attendu que si l'on vous connaissait, « vous pourriez peut-être contrarier la fortune de « votre sœur, et vous savez que c'est le grand che- « val de parade de votre mère. Quant à moi je

« ne puis rien, absolument rien, et il est inutile « que nous nous revoyions. »

Je me retirais désolée et je marchais lentement dans la rue, donnant alternativement la main à mon petit enfant ou le portant dans mes bras, lorsque mon oreille fut frappée de ces mots prononcés d'une voix forte et martiale : « Eh quoi, « c'est vous jeune dame! vous à Paris! et qu'y fai« tes-vous ? »

Je regardai et je vis un homme d'une taille élevée, le front noble, les lèvres décorées d'une épaisse moustache; c'était le colonel d'un régiment dont je ne saurais me rappeler ni le nom ni le numéro, c'était un homme aussi estimable par ses vertus guerrières que par sa rare probité; il connaissait ma famille, il m'avait vue à Montpellier. « Vous n'avez pas l'air, ajouta-t-il, « d'être fort heureuse, faites-moi l'honneur de me « donner votre adresse et j'irai vous voir. » Il me faisait toutes ces questions avec une franchise toute guerrière; il m'invita, pour causer plus à notre aise, à prendre une glace avec lui dans un café voisin; j'acceptai et lui confiai le secret de ma triste position. « Et vous, lui dis-je, quelle est « votre situation? — Mon histoire est lon« gue, » me répondit-il, et il entreprit de me la raconter.

Si je la rapporte c'est qu'elle peut servir à donner une idée du caractère d'un homme qui a jeté un grand éclat sous l'empire de Napoléon.

« J'étais, me dit-il, colonel avant la révolution; « je ne quittai point mon corps; je voulais bien « me battre pour mon pays, mais non pas sous « des enseignes étrangères. Je m'appliquai à main« tenir la discipline parmi mes soldats et laissai « émigrer les officiers qui ne partageaient pas « mes sentiments; je ne fus point inquiété dans « le cours de la révolution et j'arrivai à l'époque « où Napoléon prit le commandement de l'armée « d'Italie; mon régiment y fut employé, et je crois « pouvoir dire que je fis mon devoir d'une ma« nière honorable.

« Je jouissais de toute la confiance de mon « corps et du bonheur qui en est la suite, « lorsque je reçus une lettre de Napoléon qui « m'envoyait, pour lieutenant-colonel, un jeune « homme bien turbulent, bien brouillon, me di« sait-il, mais, au feu de l'ennemi, un diable que « rien n'épouvantait. Tâchez, ajoutait-il, de vous « en arranger : en effet, quelques jours après, je « vois arriver un jeune homme d'une extrême élé« gance, d'une figure charmante, ayant tout l'air « d'un étourdi. Je n'ai jamais cru au courage de « ces Céladons fardés, musqués, qui portent

« dans les camps toutes les mœurs des boudoirs;
« j'imaginai que le général en chef s'était trompé,
« qu'on avait surpris sa religion. La prévention
« est une puissance dont on ne connaît pas toute
« l'influence; la mienne alla jusqu'à l'injustice; je
« ne voyais rien de louable dans tout ce que fai-
« sait Murat; car c'est de lui qu'il est question
« ici. Il était brouillon beaucoup plus qu'on ne me
« l'avait dit; je portai trois ou quatre fois des plain-
« tes contre lui au général en chef; on me laissa
« le choix ou de le souffrir ou de quitter mon
« régiment. J'étais dépité; je restai cependant
« bien résolu d'obtenir un congé pour me rendre
« à Paris dans le dessein de me plaindre de Mu-
« rat et de Bonaparte lui-même, lequel prétendait
« m'obliger à garder un extravagant qui ne vou-
« lait rien faire comme les autres.

« Le congé me fut accordé; j'arrivai à Paris, je
« jetai les hauts cris : « Restez tranquille, me dit-
« on, jusqu'au moment où vous recevrez l'ordre
« de rejoindre. Je me retirai au faubourg Saint-
« Germain, où j'avais une sœur si peu riche qu'elle
« vivait du produit de quelques petits ouvrages
« dont elle s'occupait. Je demeurais depuis quel-
« que temps avec elle, lorsqu'un jour je reçus
« ma démission que je n'avais pas demandée. Je
« compris alors dans quel abîme je m'étais pré-

« cipité, d'autant plus que les journaux se rem-
« plissaient chaque jour du récit des hauts faits,
« des traits de bravoure du colonel Murat.

« Ma disgrace continuait, j'étais en proie au be-
« soin, et, pour comble de malheur, j'avais perdu
« ma sœur. Murat était au comble de la fortune;
« il avait épousé une sœur de Napoléon. Napo-
« léon était devenu premier consul, puis empe-
« reur, et son beau-frère était gouverneur de
« Paris. Quelle espérance me restait-il? je pas-
« sais mes jours dans le chagrin et le désespoir,
« réduit à copier des manuscrits pour les li-
« braires.

« Un jour que je traversais tristement le pont
« Neuf pour aller chercher de l'occupation, je
« m'entendis appeler par mon nom et sentis en
« même temps un petit coup sur l'épaule; je re-
« garde, c'était Murat lui-même, à pied comme
« un simple officier. Je frissonnai de la tête aux
« pieds; je me croyais perdu sans ressource; mais
« Murat portant la main à son chapeau : « Com-
« ment vous portez-vous, colonel? que je suis
« heureux de vous rencontrer! je vous ai fait
« chercher partout. Que faites-vous? pourquoi ne
« vous ai-je pas vu? ne saviez-vous pas que j'avais
« le pouvoir de vous être utile? que je m'en vou-
« drais si je n'en profitais pas pour réparer tous

« mes torts envers vous. Dites-moi, cher colonel,
« que vous ne m'en voulez plus, et donnez-moi
« votre adresse, car je veux aller vous voir. Je
« lui répondis que j'étais touché jusqu'aux lar-
« mes de ses bontés; qu'il m'était impossible de
« lui donner mon adresse : Je suis logé trop hum-
« blement pour recevoir un personnage de votre
« rang. Il insista, mais j'étais trop fier pour ne pas
« persister.

« Nous nous quittâmes avec toutes les marques de
« la plus vive cordialité. Plusieurs jours s'écoulè-
« rent ainsi. Je continuais mon travail; Murat pa-
« raissait m'avoir oublié; tout-à-coup un homme
« d'une mise et d'une figure respectable se pré-
« sente à la porte de mon triste réduit, s'informe
« de moi-même si je suis le colonel de Brunel, et,
« sur ma réponse affirmative, me remet un très-
« gros paquet, en me disant qu'il remplissait une
« mission qui lui avait été confiée; qu'il ignorait
« d'où provenait ce paquet, mais qu'il se trouvait
« heureux de connaître un aussi honnête homme
« que moi.

« J'étais stupéfait; de qui pouvait venir ce pa-
« quet? que contenait-il? je l'ouvre, j'y trouve
« cent louis en or avec une lettre ainsi conçue :

« Mon colonel, en quittant le régiment il vous

« était dû la somme ci-jointe que je m'empresse
« de vous faire restituer. Pour ma part, j'ai éprouvé
« un plaisir extrême à vous l'envoyer. Je vous prie
« de vouloir bien accepter pour samedi mon dîner,
« que je ferais bien tristement si vous me refusiez.
« Je vous attends donc samedi, et vous prie de
« recevoir l'assurance du respect de l'ancien lieu-
« tenant-colonel MURAT.

« Certes, dis-je, je n'y manquerai pas, et, pour
« lui prouver que j'ai tout oublié, je veux pa-
« raître en uniforme complet du régiment où nous
« nous sommes connus. Le samedi je me rendis
« au dîner en grande tenue : j'y trouvai un monde
« considérable ; Murat vint à moi, me fit un ac-
« cueil plein d'urbanité et me dit les choses les
« plus obligeantes. Les deux battants de la salle
« à manger s'étant ouverts, Murat me prit par
« la main et m'y conduisit. Les places des convives
« étaient marquées ; avant qu'on s'y assît, Murat,
« élevant la voix, proposa de porter la santé
« du gouverneur de Valence ; j'ignorais de qui il
« s'agissait : on prit place ; en déployant ma ser-
« viette je trouvai le brevet de commandant ; le
« cœur ému, les yeux pleins de larmes, je me le-
« vai, je m'approchai de lui les bras ouverts, il
« s'y jeta en me disant : Gouverneur, que tout

« soit oublié. Depuis ce temps, il n'est sorte de « bontés qu'il n'ait pour moi. Il me reçoit avec « empressement, et peut-être pourrais-je vous « être utile auprès de la princesse. »

Je lui exprimai combien je serais touchée de tout ce qu'il ferait pour moi. Il caressa beaucoup mon fils et me promit de tout employer pour m'assurer une existence heureuse. J'avais trouvé dans mon hôtel une jeune dame à laquelle je m'intéressais à cause de sa position assez semblable à la mienne; je lui en parlai. Nous verrons plus tard, me dit-il; aujourd'hui c'est de vous seule que je veux m'occuper.

Trois jours après, il se rendit à mon hôtel, en m'annonçant qu'il voulait me conduire chez une personne que je serais charmée de connaître et qui habitait l'hôtel de la princesse Murat.

Ivre de joie, je ne pris pas seulement le temps de faire une toilette; je montai en voiture et nous arrivâmes au palais. On nous introduisit chez une jeune personne charmante, d'une figure douce et spirituelle, et d'un son de voix qui allait au cœur. Elle me promit d'employer toute son influence sur la princesse pour embellir ma situation. Revenez demain, me dit-elle, et vous verrez que ce ne sera pas en vain. Elle remercia le colonel de lui avoir procuré l'occasion de m'être de quelqu'utilité, et

me promit bon succès: je lui fis part de ma position; elle m'écouta avec une grace infinie, et je dois dire qu'il y a peu de personnes au monde plus aimables et plus intéressantes que mademoiselle Paravicini.

Le colonel était au comble de ses vœux; moi, j'étais au comble de la joie. Mais il était écrit que je serais éternellement battue par la mauvaise fortune. Cette fois-ci je fus complice avec elle, comme on le verra bientôt. Après m'avoir mis sur la route du bonheur, le colonel m'annonça qu'il était obligé de reprendre celle de son gouvernement. Il m'exhorta à la patience, à la sagesse, à la prudence, me remit une petite somme pour attendre l'effet des promesses de mademoiselle Paravicini, et prit congé de moi; ce fut la dernière fois que je le vis. Les malheureuses circonstances où je me suis trouvée m'ont privée du bonheur de ses conseils et de ses secours.

Deux jours après, la princesse m'envoya 300 f. avec l'invitation de me rendre au palais. Je n'aurais eu garde d'y manquer. J'employai une bonne partie de l'argent à me vêtir d'une manière convenable ainsi que mon enfant, et, au jour marqué, je me rendis avec lui au palais. Je fus reçue d'abord par mademoiselle Paravicini qui, après m'avoir dit les choses les plus obligeantes, me con-

duisit chez la princesse; celle-ci m'assura qu'elle voulait me prendre sous sa protection, me dédommager des peines que j'avais éprouvées : « Re-
« tournez, me dit-elle, avec une grace infinie,
« dans votre hôtel; vous n'y serez pas long-temps;
« attendez quelques jours encore les effets de mes
« promesses. Faites-vous accompagner; vous êtes
« trop jolie pour sortir seule. »

Je me confondis en témoignages de reconnaissance, et lui dis que j'étais venue avec une jeune dame qui habitait le même hôtel que moi: C'est bien, me dit-elle, et elle me renouvela l'assurance de sa protection. Ici je dois l'aveu d'une des plus grandes fautes de ma vie; j'aurais dû faire plus d'attention à la jeune dame qui, depuis quelques jours, s'était attachée à tous mes pas, et ne me quittait pas un instant; elle se nommait Pauline Dubois. Je ne la connaissais pas; avec plus d'expérience, je me serais défiée d'elle. Qui sait si ce n'était pas une espèce de surveillante apostée par ma famille pour épier toutes mes démarches et en rendre compte? J'ai eu mille raisons, depuis, pour le croire. Je n'ai jamais pu savoir ce que c'était que cette Pauline Dubois; et j'ai payé bien cher la confiance que je lui ai donnée. Depuis quelques jours, elle m'avait assuré qu'elle venait de prendre un petit logement rue Montmartre pour elle et pour

moi, dans le cas où mes espérances ne se réaliseraient point. Je n'étais pas toujours contente de ce qu'elle me disait, j'y trouvais quelquefois de l'obscurité, mais je m'en prenais plutôt à moi qu'à elle. Elle me montrait tant de dévouement que je repoussais jusqu'aux approches de la défiance.

J'avais, depuis mon divorce, repris le nom de mon père; c'était le seul que je fusse autorisée à porter, et par conséquent ma sœur et moi nous étions connues sous le même nom; on ne me distinguait que par le titre de madame; ma mère en était désolée. Deux personnes envoyées par M. de P... vinrent successivement me proposer de retourner dans ma province; ma sœur, si j'y consentais, m'abandonnait la part qui lui revenait de la succession de mon père. Mais je voyais alors un avenir heureux pour moi et mon fils; je refusai toutes ces propositions. J'étais surprise de voir que toutes mes démarches fussent connues de ma famille; mais, je l'ai déjà dit, je n'avais aucun soupçon sur Pauline Dubois; je m'obstinais à lui donner le nom de mon amie.

Enfin je reçus une nouvelle invitation de me rendre au palais de la princesse. Je montai sur-le-champ en voiture, j'emmenai mon amie avec moi, en la priant de m'attendre chez le concierge;

ce fut encore mademoiselle Paravicini qui me reçut. La princesse, me dit-elle, n'aura pas le plaisir de vous voir aujourd'hui, mais je vais vous expliquer ses intentions pour vous; si vous répondez à ses bontés, comme je n'en doute pas, elle se propose de vous rendre heureuse; en attendant voici une somme assez considérable qu'elle m'a chargée de vous remettre. Vous allez sans retard, car la princesse n'aime pas les lenteurs, choisir un joli appartement à la chaussée d'Antin, vous le ferez meubler sans luxe, mais avec élégance, et, si vous n'avez pas assez d'argent, vous vous adresserez à moi. Vous pouvez acheter du linge aujourd'hui et vous occuper du logement demain. Surtout ne dites rien, car la princesse ne veut pas qu'on sache encore ce qu'elle se propose de faire pour vous.

Après mille actions de grace, je promis de me conformer à tout, je pris congé de mademoiselle Paravicini et j'allai joindre Pauline Dubois qui m'attendait. Je lui montrai mon or. J'en pris une poignée que je gardai et la priai de vouloir bien reporter le reste chez moi. Je lui laissais environ six à sept mille francs. J'avais avec moi une centaine d'écus; j'entrai dans un magasin pour faire mes emplettes; je les fis transporter chez moi, pour les remettre entre les mains des ou-

vrières. Je demande si madame Dubois est rentrée; on me répond qu'oui, mais qu'elle est sortie peu de temps après et a laissé sa clef chez la maîtresse de l'hôtel. Je monte chez moi sans inquiétude; j'avais laissé ma clef à mon secrétaire, à ma commode; je les trouve ouverts, mais sans argent; je reste tranquille : madame Dubois aura sans doute cru plus sage de déposer chez elle mon petit trésor. Je prie mon hôtesse de me procurer quelques ouvrières, pour travailler à mon linge; elle me donne d'abord sa fille. Bientôt je me trouve entourée de quinze travailleuses.

Cependant madame Dubois ne revenait pas; j'envoie à la rue Montmartre au numéro qu'elle m'avait indiqué; l'on n'y connait point madame Pauline Dubois; le soir arrive, madame Dubois ne reparaît pas. Mon inquiétude n'a plus de bornes, je me désespérais, je poussais des cris douloureux; je cours chez le commissaire de police, il n'était pas chez lui; il fallut attendre au lendemain. Je passai une nuit affreuse; le commissaire de police reçoit ma déclaration, me demande des renseignemens sur madame Dubois; je ne puis lui donner que ceux que je tenais d'elle-même, et dont aucun ne se trouva véritable. Toute la journée se passa en recherches inutiles; j'étais effrayée de l'idée que j'allais perdre la

bienveillance de la princesse; je me rendis à son palais. Il me fut impossible de la voir, elle était tout occupée d'une fête brillante à l'occasion d'une victoire remportée par son frère. J'insistai pour parler à mademoiselle Paravicini; on m'introduisit dans son appartement, et l'on m'y fit attendre long-temps.

Que le bruit de la joie et des plaisirs est pénible pour l'être souffrant! que l'aspect d'une fête est triste! Je ne puis dire ce que j'éprouvais: je me sentais des mouvements d'impatience et de colère; enfin mademoiselle Paravicini vient, j'éprouvais des battements de cœur affreux. Elle s'aperçoit de mon trouble; je lui raconte d'une voix étouffée le malheur qui venait de m'arriver; je lui donne le nom de la jeune dame, celui du commissaire de police; je lui parle des recherches faites à la rue Montmartre; des craintes que j'éprouve que ma famille ne soit pour quelque chose dans cette affreuse aventure; qu'elle n'ait eu l'intention, en me privant de tout appui, de me forcer de retourner dans ma ville natale.

L'excellente mademoiselle Paravicini m'écoute avec bonté; elle me promet ses bons offices, ma relation lui paraît dictée par la franchise et la sincérité; elle est satisfaite des démarches que j'ai commencées, m'assure qu'on en fera d'autres,

et m'engage à me tranquilliser. Elle m'affirme que dans le cas où ma famille aurait pris quelque part à cette indigne affaire, mon malheur ne fera qu'augmenter l'intérêt de la princesse pour moi, tant elle est bonne et généreuse.

J'emportai chez moi ces paroles consolantes, et je pris quelque repos. Le lendemain, à midi, je reçus la visite d'un aide-de-camp qui recueillit tous les renseignements que je pouvais lui donner, et me quitta en me disant qu'on prendrait des mesures *serrées*, ce fut son expression, pour me faire rendre justice. A quatre heures un second aide-de-camp, envoyé par la princesse, vint m'engager à me rendre au palais; mais je ne vis plus mademoiselle Paravicini; je fus reçue par une dame plus âgée qui avait le titre de dame du palais.

Sa figure était sévère; elle me dit d'un ton extrêmement sec: « Madame, on a fait toutes les « démarches possibles pour retrouver la soi-disant « dame Dubois. Votre hôtesse la connaît sous ce « nom, mais elle rapporte en même temps qu'elle « n'est venue loger chez elle que quelques jours « après vous; on a visité sa chambre et l'on n'y « a trouvé qu'une malle vide. Il est bien diffi- « cile qu'elle ait pu quitter ainsi l'hôtel sans que « vous le sachiez; car, au dire des gens de l'hôtel,

« vous ne vous quittiez jamais. La police et les
« gens du palais envoyés par la princesse ont vi-
« sité toutes les maisons de la rue et du faubourg
« Montmartre, pour s'assurer si, en effet, quelque
« dame Dubois y avait pris un logement, et n'ont
« pas trouvé la moindre apparence de vérité dans
« tout ceci. Vous dites bien qu'il est possible que
« votre famille ait saisi cette occasion de vous
« nuire; mais, madame, toutes ces choses parais-
« sent trop extraordinaires; les précautions de
« votre famille à votre égard, et les circonstances
« qui viennent de vous arriver font penser à la
« princesse qu'il y a peut-être dans tout ceci un peu
« de votre faute. Elle a donc pris le parti d'attendre,
« pour achever ce qu'elle voulait faire en votre fa-
« veur, que vous fussiez réconciliée avec votre
« famille. D'ailleurs votre tante de B.... dit beau-
« coup de mal de vous, ce qui n'encourage pas
« à vous être utile. Voyez ce que vous avez à faire;
« quant à moi, si j'ai un conseil à vous donner,
« c'est de retourner dans votre pays où vous serez
« peut-être plus heureuse qu'ici.

« Hélas, madame, lui répondis-je pénétrée de
« douleur, si la princesse, pour changer mon
« triste sort, attend que ma mère le demande,
« je crains bien d'être long-temps malheureuse.
« A qui puis-je attribuer ce qui vient de m'arriver?

« Ma famille connaissait parfaitement toutes mes « démarches, et cependant je n'avais d'autre con- « fidente que cette dame Dubois; puis-je mécon- « naître ici une cruelle intrigue de ma sœur? « car je respecte trop ma mère pour l'en croire « complice. Faut-il donc que je porte la peine « d'une si noire perfidie? »

« C'est un malheur, me répondit la dame d'un « ton très-sévère, mais la princesse ne peut se « mêler de cela. L'empereur a de l'estime pour « votre sœur; quoi que vous fassiez, vous aurez « toujours tort. Tenez-vous donc tranquille, plus « tard on verra. »

Me voilà donc encore une fois déchue de mes douces et brillantes espérances! étais-je assez malheureuse? *Soyez tranquille!* Sans doute il était facile à cette dame de l'être; mais moi! Je rentrai le cœur navré; que deviendrai-je avec mon enfant! Si j'avais eu le cœur moins haut, des mœurs moins pures, j'avais rencontré plus d'une fois des hommes qui se seraient volontiers chargés de réparer les torts de la fortune. Mais j'avais d'autres principes; mon malheur ne m'avait point abattu l'ame, et j'aurais préféré la mort à l'infamie; aucun être ne m'avait encore fait battre le cœur, et l'idée de me vendre me faisait horreur.

Ma sœur était devenue fort jolie : grande, bien faite, fraîche, élégante, spirituelle ; que de titres pour plaire et pour obtenir ce qu'elle désirait ! Tourmentée de ma présence, décidée à me perdre, elle avait donné, à mon sujet, les plus odieux renseignements à la police et obtenu d'elle qu'elle me fît renfermer à la première occasion où je paraîtrais avoir le moindre tort. Plusieurs fois je me présentai chez monsieur de P..... ; je voulais qu'il s'intéressât à moi, je voulais en faire un médiateur ; il se refusa constamment à ce noble rôle et finit par me fermer sa porte avec une grossièreté offensante. Il ne voulait pas perdre le fruit de la grande faveur dont jouissait ma sœur [1].

[1] J'ai toujours pensé que cette faveur provenait d'une méprise : étant tout enfant, j'avais vu Napoléon chez mon père, pour lequel il professait une haute estime ; un jour qu'un de nos fermiers avait apporté une magnifique corbeille de fruits, pour en faire hommage au général, je me saisis de cette corbeille et je dis à Bonaparte : Puisque tu aimes tant les soldats, je veux que tu leur distribues ces fruits. Ma proposition fit rire, on voulut m'ôter la corbeille, je la retins obstinément et ne cédai qu'à Napoléon, qui me promit de la distribuer à ses soldats. Ce petit trait de caractère, cette obstination enfantine le charma, et il me promit de ne jamais l'oublier. Un soir que la princesse Borghèse donnait un concert, ma sœur y chanta avec un succès infini ; Bonaparte voulut savoir quelle était cette jeune personne, et lorsqu'on lui eut dit qu'elle était fille du maréchal-de-camp de M... qui avait commandé à Monaco, « Comment,

Après l'inconcevable aventure qui m'était arrivée chez la princesse Murat, j'avais écrit à Valence à mon cher colonel, mais je n'en reçus point de réponse. Son sort était-il changé? était-il mort? je crois à cette dernière supposition. S'il eût vécu, s'il eût reçu ma lettre, son amitié l'aurait fait accourir; ses conseils, son expérience, son zèle pour me servir, m'auraient tirée de la triste situation où j'étais.

Je ne savais où donner de la tête: résolue de ne jamais transiger avec l'honneur, je me décidai à soutenir mon existence par le travail. Je m'adressai à une lingère de la rue du Coq Saint-Honoré; cette dame, bonne et bienfaisante, me fit quelques questions sur ma position et celle de ma famille; je les lui donnai avec franchise et elle me remit de l'ouvrage. Un jour que j'allais lui reporter ce qu'elle m'avait confié: « J'ai fait, « me dit-elle, des démarches pour vous et j'ai « acquis des renseignements certains sur ce qui « vous concerne. Madame votre mère ne serait « pas éloignée de faire quelque chose en votre fa- « veur; mais elle se laisse circonvenir par madame

« dit-il, je l'ai vue bien petite, je vous la recommande particuliè- « rement, et de mon côté j'assurerai son sort. » Il était évident que c'était de moi qu'il voulait parler, puisqu'alors ma sœur n'était pas à Monaco. On se garda bien de le détromper.

« de B....., votre tante, espèce de tigresse que
« l'enfer semble avoir vomi dans sa colère; votre
« sœur est l'idole de la famille, elle vous abhorre
« et vous redoute. Si M. le maréchal Duroc était
« à Paris, je vous conseillerais d'aller le trouver
« avant que d'indignes calomnies vous perdent
« tout-à-fait. J'en sais assez pour vous plaindre
« sincèrement et sentir le besoin de vous obliger;
« mais dans la classe où je suis on a bien peu de
« moyens de rendre service. Je verrai M. de P....;
« je connais toute la faiblesse de son caractère;
« il a presque élevé votre sœur; elle le domine
« entièrement et je n'ignore pas qu'il éprouve
« des crispations quand on lui parle de vous; vo-
« tre oncle a quitté sa femme, elle en est furieuse;
« j'ignore où il s'est retiré. J'ai renouvelé la pro-
« position, qui vous avait été faite, de vous aban-
« donner la portion qui revient à votre sœur,
« dans la succession de M. votre père, si vous
« vouliez retourner à Monaco : Elle l'a refusée dans
« le temps, m'a-t-on répondu, on est décidé à ne
« plus rien faire pour elle. Cependant je crois
« votre mère prête à se charger de votre fils, si
« vous voulez le lui confier; ce qui serait bien,
« parce qu'en faisant le douloureux sacrifice de
« vous séparer de lui, vous prouverez que son
« avenir vous est plus cher que votre propre
« bonheur. »

Cette proposition me révolta; abandonner mon fils à ma mère qui me déteste! à ma sœur qui m'abhorre! mon fils, l'unique objet de mes affections, l'unique consolateur que j'aie sur la terre! J'étais décidée à n'y jamais consentir, mais cette dame revint si souvent sur cette proposition, m'en montra si bien les avantages, qu'enfin je résolus d'essayer si cette voie m'ouvrirait le cœur de ma mère. Je lui remis mon enfant; elle le reçut avec tendresse et m'envoya une petite obligation que j'ai entre mes mains où elle s'engage à prendre à sa charge et à faire élever l'enfant de sa fille divorcée; mais sans aucune promesse de le représenter quand je le désirerais, sans s'expliquer sur son éducation; ces réticences me troublaient l'esprit. Une conversation de ma mère qu'on me mit à portée d'entendre redoubla mes chagrins. Le travail auquel je m'étais livrée altérait ma santé. La marchande lingère qui m'occupait m'avait recommandée à une dame qui avait un logement dans la rue Saint-Guillaume vis-à-vis celui de ma mère. Je pouvais la voir passer tous les jours, parce que tous les jours elle allait voir sa belle-sœur, madame de B...., qui demeurait dans la rue des Saints-Pères, au petit hôtel de Fleury. J'avais l'espoir d'apercevoir mon fils avec elle; mais ne le voyant pas, tourmentée

de mille idées différentes, je pris le parti d'accoster ma mère, de lui demander des nouvelles de mon fils, de lui témoigner le désir de le voir, de l'embrasser : elle parut m'écouter tranquillement et me laissa parler pendant le court trajet de son logement à celui de ma tante. Mais à peine était-elle arrivée dans la cour de l'hôtel que se retournant avec un air de colère : « Que voulez-vous, « madame, s'écria-t-elle, je ne veux ni vous voir « ni vous entendre; retirez-vous, je ne vous con- « nais pas. Quant à votre enfant, vous ne le rever- « rez jamais. Cessez de m'obséder, ou je vous fais « arrêter. » En achevant ces mots, elle monta précipitamment chez sa belle-sœur.

La colère, le désespoir m'étouffaient; je ne pouvais plus respirer, je fus sur le point de m'évanouir, j'éprouvai une violente attaque de nerfs. Ma tante m'envoya M. N... son favori, et sa domestique, non pour me secourir, mais pour me faire sortir, et me jeter dans la rue si j'étais hors d'état de me retirer. Je fus traitée d'une manière indigne; ils m'enlevèrent de vive force, fermèrent les portes sur moi et me laissèrent dans un état à faire pitié. A peine retrouvai-je assez de force pour me traîner chez mes honnêtes amis de la rue Saint-Guillaume. Tel fut le traitement que j'éprouvai de la part de ma mère, après tous les

sacrifices que j'avais faits pour regagner son amitié. Hélas! il y avait cinq ans que je ne l'avais vue. Ceux qui voudront bien lire le récit de mes malheurs pourront-ils croire à tant de dureté? ne m'accuseront-ils pas de charger le tableau, de soustraire à leur connaissance des fautes qui avaient pu m'attirer un pareil traitement? Non, je le dis avec sincérité, je ne cache rien, je n'exagère rien. Personne n'a jamais éprouvé plus que moi les outrages et les injustices du sort. Je n'avais rien à me reprocher; j'étais réellement vouée au malheur sans l'avoir mérité.

La pensée que je ne reverrais plus mon fils m'accablait; je ne vivais plus. Pendant six jours que je restai chez les excellentes gens qui compatissaient à mes peines, j'avais les yeux collés sur les fenêtres pour voir si j'apercevrais mon fils. Je ne pus parvenir à voir personne; enfin le septième, un inconnu se présente muni d'une lettre de ma mère. Il m'annonce qu'elle était loin de vouloir me bannir entièrement de son cœur, qu'elle voulait enfin me prouver qu'elle n'était point insensible à mon sort; qu'elle avait songé à me procurer à Chaillot une pension où je trouverais une société très-agréable, où il ne tiendrait qu'à moi d'être parfaitement heureuse. Je prends la lettre; elle n'était pas pour moi, mais pour

l'inconnu qui me la présentait, et ne contenait que ce peu de mots :

« Veuillez, je vous prie, monsieur, engager ma-« dame de M....., ma fille, à se retirer dans la pen-« sion où je lui ai ménagé une place honorable. « C'est le seul moyen de me plaire et de parvenir « par la suite à voir son fils. Assurez-la que je « m'attache tous les jours davantage à cet enfant, « et que je le rendrai heureux si elle n'y apporte « aucun empêchement par ses coups de tête et « des démarches inconsidérées qui peuvent nuire « à sa sœur. Je recevrai avec plaisir, monsieur, « la nouvelle qu'elle s'est rendue au désir bien « prononcé que je lui manifeste, et qu'elle est « toute prête à me faire oublier par sa conduite « à venir ses torts passés. »

Lorsque j'eus achevé la lecture de cette lettre, « J'ai, me dit l'inconnu, une voiture à votre « porte : si vous voulez en profiter, je vous con-« duirai volontiers à la maison dont vous parle « madame votre mère ; je vous engage à profiter « de sa bonne volonté. » J'avais un tel désir de revoir mon fils, que j'aurais tout fait pour me procurer ce bonheur. Tous les doutes que la réflexion et la raison pouvaient m'inspirer s'éva-

nouirent devant la plus douce des espérances; je m'empressai de monter en voiture et de suivre le porteur de cette perfide missive. Je ne connaissais qu'un petit nombre de rues. Il prit le chemin qu'il voulut, fit sans doute un long détour, car ce ne fut qu'après plus de trois quarts d'heure que nous arrivâmes dans un quartier hideux et malpropre, que j'ai su depuis être celui de Saint-Jacques. La voiture s'arrêta à une grande porte cochère, qui s'ouvrit pour nous recevoir, et se referma aussitôt sur nous. — Nous voici arrivés, me dit mon introducteur en m'offrant la main. Une seconde porte s'ouvre, j'aperçois une jeune tourière; je me figure que les dames de la pension portent un uniforme; car on m'avait parlé d'une pension de dames anglaises. Mon mentor me laisse un instant dans un petit parloir, revient au bout de dix minutes, me présente de nouveau la main, me conduit à une troisième porte qui s'ouvre et se referme sur moi. Tout-à-coup je me trouve seule, entourée de religieuses. Je ne saurais rendre ma surprise; je croyais tous les couvents supprimés en France. Qu'est-ce ceci, m'écriai-je? où suis-je? Mille pensées se présentent en tumulte; des larmes s'échappent involontairement de mes yeux. Je demande à parler à la supérieure; on m'y conduit. J'entre dans un appar-

tement presque élégant; sur les coussins d'une large bergère est assise une grosse religieuse à la figure plate et pâle, au front revêche et renfrogné. Elle me demande d'un ton impérieux ce que je désire. « Que signifient, ajoute-t-elle, ces cris « inutiles qui troublent la paix de la maison? « Souvenez-vous, mademoiselle, que vous devez « être ici douce et obéissante, ou vous attendre « aux humiliations qu'on emploie pour corriger « les mauvaises têtes, qui, comme vous, font « le malheur de leurs familles. »

— « Ah! madame, lui dis-je, je ne suis point « une demoiselle. J'ai été mariée, je suis mère, « je n'ai jamais fait le moindre chagrin à ma fa- « mille, si ce n'est celui de naître, lequel n'a pas « dépendu de moi. Que va devenir mon fils? Que « vais-je devenir moi-même dans ce tombeau? je « vous prie de croire que je n'ai rien fait pour « mériter l'indigne conduite qu'on tient à mon « égard. Que ma sœur soit heureuse, j'y consens, « mais non pas aux dépens de ce que j'ai de plus « cher. Ayez pitié de moi, madame, songez que « je suis, par ma position, indépendante, et que « personne n'a le droit de me priver de ma li- « berté.

« Vous êtes *bien osée*, me répondit avec une « sorte de colère la supérieure de cette maison,

« qui s'appelait madame Duquesne, de me parler « ainsi ; voilà l'ordre que j'ai reçu, prenez et « lisez :

« Madame Duquesne, supérieure du couvent de Sainte-Marie, rue Saint-Jacques, recevra mademoiselle de M...., et la retiendra jusqu'à ce qu'il plaise à madame de M...., sa mère, de la retirer du couvent où elle a mérité d'être renfermée pour avoir troublé le repos public par les scènes scandaleuses qu'elle a faites tout récemment à madame sa mère, laquelle s'engage à payer la pension nécessaire à l'existence de sa fille. »

« Mais, mon Dieu, madame, répliquai-je, il ne « m'est jamais arrivé qu'une seule fois de parler « à ma mère, dans la rue, pour réclamer de sa « bonté le bonheur de voir mon fils. — Cela ne « me regarde point. Conduisez-vous comme « vous le devez, ou je saurai vous en faire repen- « tir. Comme nous ne voulons ici aucune distinc- « tion, vous allez prendre un de vos noms de bap- « tême : ce sera celui de Camille, s'il vous plaît. »

En achevant ces mots, elle sonna : « Conduisez, dit-elle à une religieuse, mademoiselle à la salle du travail. Je suivis, et je me trouvai dans une vaste salle où se trouvaient réunies une cen-

taine de femmes, jeunes et vieilles, toutes travaillant dans le plus profond silence. On me donna une chaise, en m'invitant à ne pas parler et à pleurer paisiblement. Je laisse à penser les tortures que j'éprouvai en ce moment; la colère m'étouffait. Je m'efforçai de la concentrer; mais la violence que je fus obligée de me faire me fit tomber malade, et je fus en danger plusieurs jours. Je voulais écrire, me plaindre; on m'avertit que toute communication extérieure m'était interdite. Quelle odieuse oppression! quelle horrible tyrannie! quelle famille dénaturée que la mienne! Ma bonne constitution me sauva; ma gaîté, que le malheur même ne pouvait étouffer, se ranima; je résolus de feindre, de m'accommoder à mon sort et d'attendre.

Rendue à la santé, il me fallut suivre les exercices de la maison. On se levait à cinq heures: on faisait une prière assez longue, et l'on se mettait au travail jusqu'à sept; c'était l'heure du déjeuner; il était frugal : un morceau de pain, coupé proprement dans une grande corbeille, c'était-là tout le régal. Celles qui avaient de l'argent pouvaient prendre un peu de lait. Ce modeste déjeuner fini, on reprenait le travail dans le plus profond silence. Celle qui le rompait était mise à genoux; je me trouvais traitée

comme un enfant. Le dîner n'était guère plus succulent que le déjeuner : une mauvaise soupe, un peu de viande et des haricots. Venait à souper une salade, qu'une sainte religieuse retournait avec ses mains bénies, pas toujours très-propres; un petit morceau de bouilli froid ou réchauffé, tout cela assaisonné, avant et après, de *benedicite*, de longues actions de graces, et d'oraisons qui duraient plus que le repas. Dans le cours de la journée, le rosaire et une récréation bruyante, à laquelle tout le monde parlait sans s'entendre. J'y trouvais plus de fatigue que de repos. Dans mon impatience et ma colère, j'aurais rongé les barreaux; mais *chassez le naturel, il revient au galop*. Mon caractère vif et enjoué reprit le dessus, et je ne m'appliquai plus qu'à exercer la patience de ces bonnes filles par une foule d'espiégleries. On ne cessait de me parler de conversion; quelques-unes de ces pauvres religieuses me firent confidence qu'elles se donnaient la discipline à mon intention. Je fus curieuse de voir cette cérémonie; je me glissai dans la salle du chapitre avec plusieurs de mes camarades et une lumière soigneusement couverte. Nous étions dans une obscurité profonde. La supérieure commença à marmotter quelques versets, auxquels les religieuses répondaient d'une voix sou-

pirante. Elles étaient toutes à genoux, une discipline à la main; quand elles se furent découvertes et qu'elles eurent commencé le cérémonial, je produisis tout-à-coup la lumière pour éclairer la scène. Je laisse à juger les cris, la surprise, le scandale, la colère de la supérieure. Il était fort à craindre qu'on ne me mît moi-même de la partie. Mais j'étais si violente, on craignait tellement mes emportements, que j'en fus quitte pour la peur. Je fatiguai si souvent mes pauvres commensales, qu'elles eurent recours au ministre des cultes. Il eut la complaisance de se rendre à cette sainte maison, mais je lui racontai moi-même mes espiégleries avec tant de gaîté et des manières si comiques, que sa gravité en fut dérangée, et qu'il se contenta de m'engager à être plus sage.

Il y avait cinq mois que j'étais dans cette espèce de réclusion, où j'étais moins malheureuse que je ne l'avais d'abord imaginé. On me promettait tous les dimanches de me faire voir mon fils, et l'on me manquait de parole tous les dimanches. J'attendais avec patience la fin des rigueurs dont on prétendait m'accabler, lorsqu'on vint m'annoncer la mort de ma mère. Je la pleurai bien sincèrement; elle ne m'avait jamais aimée, et j'aurais donné ma vie pour elle.

Cet événement me rendait à toute ma liberté.

Le respect avait pu me retenir sous les liens dont ma mère m'avait enchaînée, mais toute considération cessait maintenant. Qui donc aurait osé attenter à ma liberté ? Je signifiai à madame la supérieure la résolution où j'étais de sortir, en lui déclarant que si elle s'y refusait, j'aurais recours aux autorités et à la protection des lois. Sa réponse exalta mon indignation au plus haut degré.

« Votre mère, me dit-elle, a légué tous ses « pouvoirs à votre sœur, qui nous a donné l'or- « dre de vous garder. Vous ne sortirez d'ici que « quand elle jugera à propos de nous le faire « dire. Conduisez-vous seulement mieux que vous « n'avez fait jusqu'à présent, si vous voulez ob- « tenir votre grace. Nous en serons d'autant plus « charmées, que votre turbulence nous fatigue « beaucoup. »

« Eh bien, lui répliquai-je, je sortirai malgré « vous, malgré l'indigne sœur dont vous me par- « lez, et s'il le faut, j'emploierai des moyens qui « pourront bien ne vous être pas très-agréables. « — Taisez-vous, *impie*, me dit-elle, et rentrez « dans votre chambre. »

Je souligne ce mot d'*impie*, parce que c'était l'épithète dont on me saluait souvent. J'étais une impie parce que je riais des momeries du

couvent. Cependant, j'ai toujours eu des principes de religion, et ils ne m'ont jamais abandonnée. Dans le fait j'étais résolue à tout, je n'avais aucune nouvelle de mon fils, qu'était-il devenu? cette pensée m'agitait avec violence. Je médite ma sortie, je fais un petit paquet de mes principaux effets, je les prends avec moi. J'épie un moment favorable, je parviens à m'élancer dans le chœur où l'on chantait les complies. Je trouble l'office par mes cris, je demande impérieusement qu'on me rende à la liberté, je porte l'effroi parmi toutes les religieuses. La supérieure seule ne perd point la tête; elle rassure les plus timides, et se mettant à leur tête, elle m'enjoint de remonter sur-le-champ, si je ne veux qu'on fasse venir le jardinier pour m'enlever de force. J'écumais de colère, je n'avais pour armes que des ciseaux qui pendaient habituellement à ma ceinture; je menace d'en frapper la première qui aurait l'audace de m'approcher. Elles étaient toutes en cercle autour de moi. Le jardinier était arrivé, prêt à fondre sur moi comme un vautour, mais ma contenance en imposait. On n'osa pas lui donner d'ordre.

Parmi ces dames, il en était une que j'aimais beaucoup; elle était douce, pieuse, indulgente: sa figure et ses manières étaient remplies de grace;

elle s'approche de moi, elle me prend les mains, ses yeux se remplissent de larmes; elle me conjure de faire pour elle ce que je refuse à la supérieure. La douceur de sa voix pénètre jusqu'à mon cœur; je me sens émue, je verse des larmes à mon tour; j'ai pleuré, je suis désarmée; je restai encore quinze jours sans savoir un mot de ce qui se passait dans ma famille. Ce délai expiré, je prends de nouveau la résolution de vaincre toutes les résistances et de sortir. Je choisis l'heure de la messe, je savais que c'était surtout pendant les offices que les religieuses craignaient les esclandres. Je fais un tapage horrible, je demande le commissaire de police pour lui faire ma déclaration. Ni la supérieure ni le jardinier ne m'intimident. Je ne veux plus entendre la douce sœur qui m'avait retenue la première fois.

Le commissaire arrive en habit du matin. Je refuse de le recevoir et de l'écouter. J'exige qu'il se présente en costume. Il revient, la scène fut vive. Il me parla de ma sœur, des ordres qu'il avait de me retenir; de ma mauvaise tête, de mes torts, et me déclara nettement que si je ne changeais de conduite, il me donnerait de ses nouvelles.

Je sentais bien que si je ne parvenais à intimider le couvent, je n'avais aucun moyen d'en sor-

tir; comment briser les quatre ou cinq portes sous lesquelles j'étais enfermée? Je remontai de moi-même à ma chambre, où l'on me retint pendant deux jours. Le troisième, la supérieure se rendit dans la classe, et annonça qu'on allait faire de moi un grand exemple; que je serais enlevée le lendemain et mise en lieu sûr, où je n'aurais pas le bonheur de vivre avec des femmes aussi pieuses et sous un régime aussi doux.

Le lendemain une personne de tournure très-peu propre à me rassurer arrive, me demande, exhibe ses ordres, et me fait monter en voiture. — Où me conduisez-vous, monsieur? pas de réponse; je multiplie les questions, point de réponse. Après un assez court trajet on s'arrête, je ne puis plus m'y méprendre, c'est une nouvelle captivité que je vais subir. Je m'évanouis; je n'ai jamais su dans quel lieu on m'avait déposée, j'ai pensé que c'était dans une prison d'état où l'on enfermait les femmes pour opinion ou conduite opposée au gouvernement. Dans la situation où j'étais, on me confie aux soins d'une dame dont je ne saurais trop louer les aimables qualités. Elle s'appelait madame .... on la soupçonnait d'intrigues avec l'Angleterre, parce qu'elle y faisait de fréquents voyages. La vérité est qu'elle faisait la contrebande des dentelles.

Mais tout alors prenait l'air d'une conspiration; c'était un artifice de Fouché, qui, par ce moyen, se donnait de l'importance. Nous étions six dames sous la garde d'un concierge. Trois espèces de religieuses avaient soin de nous.

Trois mois s'écoulèrent dans ce lieu de captivité, sans que j'entendisse parler de ma famille. Nul secours d'aucune espèce; sans les bontés de mes compagnes de malheur, je serais mille fois morte de besoin. Elles avaient, elles, la faculté d'écrire au dehors; elles obtenaient, dans l'intérieur, avec de l'argent, tout ce qui leur était nécessaire ou leur faisait plaisir.

On nous amena une jeune personne, vive, intéressante, et qui ne parut pas trop effrayée de sa position. Elle nous assura qu'elle ne pouvait manquer de recouvrer bientôt sa liberté; elle avait des liens de cœur avec un homme que Fouché employait pour ses affaires particulières, et qu'il soupçonnait d'avoir déposé chez elle des papiers auxquels il attachait de l'importance; mais ces papiers avaient été remis à l'empereur lui-même. Par qui? de quelle manière? Voilà ce que Fouché voulait savoir. Toutefois, quelque tournure que prît cette affaire, il était impossible que la jeune personne fût compromise. Elle nous promit donc ses bons offices, dès qu'elle serait redevenue libre.

Je lui contai mes aventures; « Ce n'est, me dit-elle, qu'une intrigue dans laquelle on a employé des agents subalternes de la police. Vous vous en tirerez facilement ; il ne s'agit pour cela que de faire passer un mémoire à MM. Barthélemy et Boissy d'Anglas, membres de la commission de la liberté individuelle au sénat, tenez-la toute prête, et si l'on vient me chercher, comme il n'y a pas de doute, je m'en chargerai très-volontiers.

« Mais, lui dis-je, où sommes-nous? car il faut bien que j'indique le lieu où l'on me retient.—Je crois, me répondit-elle, que nous sommes dans la rue du Cherche-Midi ; mais qu'importe, indiquez la maison où l'on retient les dames pour des causes politiques, on saura bien vous trouver. A votre place je ferais payer bien cher à ma sœur ses indignes procédés. Je la connais, elle a usurpé une considération qu'elle est bien loin de mériter. Lorsque vous serez rendue à la liberté, venez me voir faubourg Saint-Honoré, n° 58. Je ne puis vous donner mon nom, parce que j'appartiens à une grande famille; mais en demandant madame Clarisse les portes vous seront ouvertes. »

Madame Clarisse resta encore plusieurs jours dans la maison, ce qui me donna des craintes et

des inquiétudes. Bientôt j'appris qu'elle nous avait quittées en s'informant de moi, et en me recommandant de prendre soin de ma santé. Ce n'était point une promesse idéale qu'elle m'avait faite; car deux jours après, sur le rapport de la commission de la liberté individuelle, les portes s'ouvrirent. A onze heures du soir un homme d'une mise décente et d'un extérieur grave vint me demander mes ordres pour me conduire où je voudrais aller. « Hélas! monsieur, lui dis-je, « je n'en sais rien, déposez-moi dans un lieu ho« norable, où je puisse être en sûreté jusqu'à de« main matin. Alors j'aviserai à me tirer d'affaire, « et surtout à recouvrer mon fils dont le sort « occupe toutes mes pensées. »

« Soyez tranquille, madame, je vais vous con« duire rue Mazarine, dans un hôtel dont la maî« tresse m'est parfaitement connue; je vous re« commanderai avec le même intérêt que si vous « étiez ma parente; mon âge et quelques quali« tés qu'elle me connaît l'empêcheront d'avoir de « vous, madame, d'autre opinion que celle que « vous méritez. »

Nous arrivâmes en effet à cet hôtel; mon vieux et respectable conducteur parla à la dame de la maison, et je fus accueillie comme si j'eusse été sa fille. Il me remit quarante francs, me priant de

les accepter, avec la faculté les de lui rendre dans un temps meilleur. La maîtresse de l'hôtel eut pour moi les attentions les plus obligeantes. J'avais passé une nuit excellente; à peine fus-je éveillée que je songeai à mon fils. Je voulus sortir pour aller à sa recherche; cette dame eut la bonté de me donner une personne pour m'accompagner partout où je voudrais aller.

Je commençai par madame de B...., ma tante. Elle refusa de me voir, de me communiquer aucun renseignement sur ma mère, sur mon fils, sur ma sœur, et me renvoya à M. de P.... quai de Voltaire; le docte membre de l'Institut fut aussi aimable qu'elle, je n'en pus rien obtenir. J'étais au désespoir lorsque la personne qui m'accompagnait m'ouvrit l'idée de voir l'huissier priseur qui avait été employé après la mort de ma mère, ou le commissaire de police de son arrondissement; je voulus voir, avant tout, la portière de la maison de ma mère.

« Oh! madame, me dit cette pauvre femme, « madame votre mère est morte bien promptement; au moment où elle avait la mort sur les « lèvres, j'étais seule auprès de son lit: Je ne puis, « me dit-elle avec toute l'expression de la dou- « leur, voir ma fille Lida ma; belle-sœur, madame « de B......, s'y oppose. Si vous la voyez-dites,

« lui que j'ai pensé à elle et que son fils est en « pension à Vaugirard. A peine avait-elle rendu « le dernier soupir que l'on emporta tout ce « qu'elle avait de précieux : ses bijoux, ses pa- « piers. Je crains bien que vous n'ayiez rien de « ce qu'elle possédait. »

Peu m'importait; je n'étais occupée que de mon enfant. Je courus à Vaugirard, je parcourus le village en demandant à tout le monde les renseignements qui m'intéressaient. Enfin on m'adressa à une femme d'un âge avancé qui me dit : « On m'a bien confié un enfant qui appartenait « à une dame qui demeurait rue Saint-Guillaume; « mais on est venu le reprendre attendu que « cette dame est morte; le petit qu'on nom- « mait Antoine (ce qui n'était pas son nom) avait « été emmené par un homme d'un extérieur fort « commun ; depuis elle n'avait plus entendu par- « ler de lui. »

J'avais la tête renversée; je voulais aller à la police; mais il était déjà si tard que je remis ma démarche au lendemain. De quel crime, me disais-je, mon fils a-t-il été la victime? a-t-il péri? a-t-on eu la barbarie de l'envoyer aux Enfants-Trouvés? cette espérance était mon ancre de salut. On feuilleta tous les registres; on ne trouva rien : j'étais réellement comme une folle. Je cou-

rus chez tous les commissaires de police ; un seul, prenant pitié de moi, m'offrit de m'accompagner dans les maisons où l'on déposait ordinairement les enfants abandonnés. Homme de bien, votre souvenir ne sortira jamais de ma mémoire ! J'arrive avec lui dans un de ces lieux : au milieu d'une grande salle une foule d'enfants travaillent à des ouvrages assortis à leur âge. J'appelle mon Antenor. A ce cri, un enfant s'élance, se précipite dans mes bras : « Maman, ma chère maman ! » Il n'en pouvait dire davantage, et moi je m'évanouis ; je ne sais combien de temps je restai dans cet état ; mais quand je revins à moi, je vis une bonne sœur qui me prodiguait tous ses soins, et mon fils bien aimé sur mon lit, à côté de son heureuse mère. Le commissaire verbalisait et recueillait des notes ; en voici le résultat.

Il y avait environ un mois qu'une femme grande, sèche et maigre, assurant qu'elle demeurait rue de Beaune, faubourg Saint-Germain, vint présenter cet enfant ; elle déclarait l'avoir trouvé dans la rue, pleurant beaucoup, demandant sa mère et ne pouvant donner sur elle aucun renseignement ; qu'il se plaignait seulement d'être battu par sa tante, et d'avoir perdu sa grand'mère ; et qu'il ne donnait d'autre nom que celui d'Antoine ; la supérieure l'avait reçu, mais elle déposait

qu'au nom d'*Antoine*, l'enfant avait battu du pied et avait dit : « Non, non; je m'appelle *Antenor;* » que quelque temps après un homme était venu, avait demandé le petit Antoine et déclaré qu'il avait l'intention de s'en charger pour en faire un marin. Le commissaire ayant recueilli tous ces faits et clos son procès-verbal, après les formalités requises, mon enfant me fut remis, et l'ayant dépouillé de tous ses habits, je l'emportai enveloppé de mes robes.

Le commissaire ne m'abandonna pas, il poursuivit le cours de ses recherches et découvrit toutes les particularités de cet odieux mystère. Madame de B......, ma tante, et M. C...... son ami, s'étaient, de l'avis de M. de P......, décidés à changer le nom de cet enfant, le soustraire à la société, afin de l'attacher secrètement aux services de la marine, et me laisser mourir sans secours et de chagrin dans le couvent où l'on m'avait confinée. On se trouvait ainsi débarrassé de deux personnages incommodes, et M. de P... donnait aveuglément dans ce projet. Ma sœur était l'ame de cette infernale manœuvre. Protégée par la sœur de Napoléon, elle croyait pouvoir tout entreprendre impunément. J'avais l'intention d'implorer le secours des lois et de lui intenter un procès criminel; mais le crédit dont

elle jouissait intimida les personnes à qui j'en parlai; on me montra le danger d'une lutte aussi inégale, je tremblai de nouveau pour mon fils, et je me décidai à rester tranquille pour le moment.

Je n'avais point oublié les offres de la dame du faubourg Saint-Honoré; je me présentai chez elle et je la trouvai dans un appartement magnifique; elle me combla de caresses, et me promit la fortune la plus brillante si je voulais suivre ses avis. « Le nom que je vous ai donné, me dit-elle, « n'est pas le mien; je me nomme la comtesse de « Saint-Hilaire; je suis veuve et entièrement maî« tresse de mes actions, je reçois beaucoup de « monde; j'ai de brillantes soirées et je ne tarde« rai pas à vous y inviter. Je veux vous présenter « à Fouché afin qu'il vous mette dans la plus bril« lante situation. Il est inutile que je vous en dise « davantage; venez me voir demain à dix heures « du matin. »

Je la quittai en la remerciant sans trop comprendre ce qu'elle m'avait dit, car je ne voyais dans tous ses beaux plans qu'une énigme dont je n'osais pénétrer le mot. J'étais bien décidée à ne rien faire contre la délicatesse et l'honneur; je consultai mon hôtesse. — « Que risquez-vous ? « me dit-elle; si ce qu'on vous propose blesse

« l'honnêteté, vous refuserez. Toutefois il ne faut « rien faire sans consulter quelqu'un d'éclairé : « je connais M. le sénateur Vernier; si vous le « désirez, nous prendrons ses conseils.»

Nous allâmes chez M. Vernier; il nous reçut avec beaucoup de bienveillance, nous écouta avec attention et m'engagea à me rendre chez madame de Saint-Hilaire et à venir le retrouver. Le lendemain, toilette brillante : je voulais paraître avec quelque avantage devant l'auteur de ma fortune future: à dix heures j'étais chez madame de Saint-Hilaire. On me reçut dans un petit salon décoré avec magnificence ; après avoir attendu près d'une demi-heure avant qu'on m'annonçât, je vis sortir de l'appartement de cette dame un jeune homme d'une jolie figure que je sus depuis être M. de C...; il commençait à paraître sur la scène du monde. On me fit entrer alors dans la chambre à coucher de madame de Saint-Hilaire. Elle était encore au lit, jolie comme un ange et d'une gaîté folle. Elle ne me cacha rien, et me parla du jeune homme qui sortait de chez elle de manière à justifier mes conjectures.

A Paris, les femmes sont très-communicatives, et parlent avec une extrême franchise de leurs relations de cœur. Elle se lève, et nous montâmes en voiture pour nous rendre à l'hôtel du minis-

tre de la police. « Soyez sûr vos gardes, me dit-
« elle, Fouché est un homme d'esprit, mais faux
« et dissimulé; sa figure est ignoble, mais d'une
« réserve telle que jamais on n'y voit rien de ce
« qui se passe dans son ame; parlez peu et soyez
« toujours de son avis. »

Nous arrivons, nous sommes introduites : quel aspect, quels traits! L'extérieur de cet homme me révolte et m'imprime une frayeur extrême. Je me propose intérieurement de n'accéder à rien de ce qu'il me proposera. Le patron que j'avais sous les yeux était occupé à écrire; il nous fait un signe comme pour nous indiquer des siéges, et continue d'écrire. Tout me parut sinistre en sa personne; figure plate, insignifiante en apparence, repoussante en effet, mais son coup d'œil est celui du renard. Lorsqu'il eut fini, il tourna son fauteuil de mon côté. J'étais dans une contrainte extrême: « Cette personne est trop jeune,
« dit-il à madame de Saint-Hilaire, après m'avoir
« toisé de la tête jusqu'aux pieds. Elle n'a point
« l'usage du monde, ce n'est pas là ce qu'il me
« faut. Revenez ce soir à cinq heures, dit-il à
« madame de Saint-Hilaire. » Il se lève ensuite, et passe dans une autre pièce, sans m'avoir adressé une seule parole.

Nous remontâmes en voiture; j'étais, comme

on peut le concevoir, très-mécontente. J'avouai à madame de Saint-Hilaire que son personnage ne m'avait point séduit du tout. « Je suis fâchée, me « dit-elle, que notre visite n'ait pas eu plus de « succès, mais je ne perds pas toute espérance. « Il m'a, contre son ordinaire, indiqué une heure « pour m'entretenir. Revenez demain; où vou- « lez-vous que je vous conduise? » — Chez M. Barthélemy, lui dis-je, je veux aller le remercier. Je fus assez heureuse pour le trouver. Je lui ouvris mon cœur; il m'écouta avec une rare bonté, m'engagea à ménager ma sœur, et me promit de travailler à me reconcilier avec ma famille.

M. Barthélemy avait du crédit; je le jugeais plus puissant qu'il n'était réellement; je le quittai en me berçant des espérances les plus flatteuses.

Encouragée par ce gracieux accueil, je me rendis chez M. Boissy d'Anglas, que je m'étais figuré un homme du monde, d'un extérieur élégant et soigné; je tombai de mon haut en trouvant un gros homme à cheveux plats, dont la figure respirait la brusque franchise d'un homme de bien; il m'écouta paisiblement, me dit qu'il ne s'entremettait pas dans les querelles de famille; qu'il se bornait à faire respecter les lois

dans le cercle borné qui lui était confié, et qu'il se félicitait d'avoir pu me rendre justice : ce fut tout ce que j'en obtins. Mais sa franchise, son air de probité ne sont jamais sortis de ma mémoire, et j'en conserverai éternellement le souvenir. Il ne m'a point trompée par de fausses promesses.

J'attendais le moment où je pourrais revoir M. Vernier. Je n'avais trouvé dans sa personne rien que de très-ordinaire. Je lui rendis compte de ma visite chez le ministre Fouché, et des promesses de M. Barthélemy. « J'avais bien pensé, « me dit M. Vernier, que vous ne conviendriez « pas à Fouché; vous êtes trop jeune et trop « candide. Ne comptez pas sur M. Barthélemy, « c'est un homme de bien, mais faible, et crai- « gnant toujours de déplaire; il suffit que votre « sœur jouisse d'une sorte de faveur, pour qu'il « ne veuille pas la contrarier. S'il lui parle, ce « sera avec tant de ménagements qu'il n'en résul- « tera aucun avantage pour vous. »

La conversation se prolongea pendant quelque temps, et je le quittai en lui promettant de lui rendre compte de ma nouvelle entrevue avec madame de Saint-Hilaire.

J'y retournai donc le lendemain; notre conversation s'engagea après un excellent déjeuner.

« Fouché, me dit-elle, vous a trouvé trop jeune,
« trop étrangère au monde pour vous employer.
« Il vous a remplacée par une dame déjà connue,
« et tenant une maison montée. Il aurait fallu
« dépenser beaucoup pour monter la vôtre, mais
« voici ce qu'il vous propose. Vous viendrez à
« mes soirées, vous causerez politique avec les
« personnes qui s'y trouveront, vous tiendrez
« note de ce qu'ils vous diront, et vous me com-
« muniquerez ces notes le lendemain. Les jours
« où je ne recevrai point, je vous conduirai avec
« moi dans les meilleures sociétés de Paris. Je
« vous y présenterai comme une jeune personne
« qui débute dans le monde, et avec le nom que
« vous portez, vous y serez facilement accueillie ;
« on causera avec vous sans défiance, vous rédi-
« gerez vos rapports comme vous voudrez ; vous
« aurez quatre mille fr. par an pour ce service,
« et par la suite vous parviendrez au même em-
« ploi que moi, et rien ne manquera à votre bon-
« heur. »

Tandis qu'elle causait ainsi, je me sentais sai-
sie d'horreur ; quel indigne métier ! j'aurais pré-
féré les travaux les plus durs ; mais je dissimulai.
« Ma mémoire est très-faible, madame, lui dis-je.
« Je n'entends rien aux mystères de la politique,
« et si je n'ai que cette seule ressource pour être

« heureuse, il ne me reste plus d'espoir. — Eh « mon Dieu, me dit-elle, Fouché est le plus dur « des humains, il ne donnerait pas un écu sur « ses dépenses secrètes, s'il ne devait lui rappor« ter quelque chose. Mais venez me voir le matin, « je vous donnerai à déjeuner. Vous y verrez Ju« not, c'est un original qui vous amusera. Le pa« lais de Bonaparte fourmille d'intrigues, il y a « une grossesse secrète d'une femme très-impor« tante. On veut la marier et en faire une reine. « Je vous conterai tout cela, mais soyez dis« crète. »

Toutes ces confidences m'inspiraient un profond mépris pour madame de Saint-Hilaire. Attirer la société chez soi pour perdre ceux qu'on reçoit, quelle indigne perfidie ! Mais madame de Saint-Hilaire était aimable, gaie, et d'un extérieur très-décent ; je pouvais apprendre chez elle des choses utiles ; je me condamnai à y aller quelquefois.

Lorsque j'avais rendu visite à M. Vernier, il m'avait présenté une de ses parentes avec laquelle j'avais formé quelques liaisons. Elle me conduisit à l'Opéra ; c'était la première fois que je voyais ce spectacle si renommé. Je fus enchantée des ballets ; le reste m'amusa peu. Mais j'y fus remarquée par un ambassadeur d'Italie qui jouis-

sait d'une haute fortune. Il prit des informations à mon sujet, conçut le projet de s'attacher à moi, me fit faire des propositions que je rejetai avec fierté.

J'allai voir le commissaire priseur qui avait fait la vente du mobilier de ma mère. Il ne me dissimula point que ma sœur et ma tante s'étaient emparées de tout. Cependant il me remit une petite somme restée entre ses mains, et ce secours me fit le plus grand plaisir.

Il y avait déjà quelque temps que je n'avais vu madame de Saint-Hilaire. J'y retournai, car sa maison était charmante, et j'employai une partie des fonds du commissaire priseur à me procurer une parure qui me mît en état de me présenter avec avantage.

Madame de Saint-Hilaire me reçut avec empressement, me gronda de ne pas venir plus souvent. « Elle avait fait, me dit-elle, des démarches « pour moi auprès de la princesse de M....; mais « cette dame voulait une grande musicienne, et « je ne pouvais convenir. » Elle m'annonça qu'elle était occupée en ce moment de liaisons de cœur entre deux personnages très-connus. Il s'agissait du général J...... et de la princesse Car......; ils arrivèrent comme nous parlions d'eux. La princesse me regarda avec attention, et sans doute

me reconnut. « Comment! vous voilà, me dit-elle ;
« vous connaissez madame de Saint-Hilaire, j'en
« suis charmée. Soyez discrète, et venez me voir
« demain. Je vous donnerai un billet pour l'im-
« pératrice ; si elle ne vous reçoit pas à son ser-
« vice, elle vous donnera de l'argent ; c'est tou-
« jours quelque chose. Avez-vous vu votre sœur ?
« La mienne en est folle ; elle est jolie, spirituelle,
« elle fera son chemin. » En me parlant avec cette
légèreté, elle me quitta.

Je n'eus garde de manquer au rendez-vous. Je fus aussitôt admise, et la princesse me remit un billet écrit de sa main pour l'impératrice. Elle y ajouta un joli cadeau en me donnant une petite parure de bon goût. J'avais si souvent entendu parler de sa bonté, de son obligeance, que je ne doutai pas que ma fortune ne fût faite. En sortant de l'hôtel, je rencontrai une dame étrangère que j'avais connue en province ; je la priai de m'accompagner chez l'impératrice pour ne pas me présenter seule. Dès que j'eus produit le billet de la princesse, l'on me fit entrer et attendre dans un petit salon. La dame avec laquelle j'étais ne connaissait point l'empereur ; le premier objet de notre conversation fut le désir qu'elle aurait de le voir. Je le représentais à cette dame comme petit, extrêmement maigre, et très-brun. C'était ainsi que je l'a-

vais vu à Monaco. En ce moment, un officier traverse le salon, s'arrête un instant, et s'appuie quelques minutes sur le dos d'une chaise. Il était comme Napoléon d'une petite taille, mais avec de l'embonpoint, un teint clair et de très-beaux yeux bleus. C'était Napoléon lui-même qui ne s'arrêta probablement que parce qu'il s'aperçut qu'il était l'objet de notre conversation. Je ne le reconnus point, et j'en fus très-fâchée; car en lui parlant de mon enfance, je suis persuadée qu'il m'aurait fait beaucoup de bien. Il me restait l'espoir de voir l'impératrice, mais ce fut madame de la Rochefoucauld qui vint me recevoir; elle m'engagea à attendre un instant, et prit mon billet pour le remettre à S. M. Elle revint en effet très-peu de temps après; mais comme mes illusions se dissipèrent promptement! L'impératrice ne pouvait ni me voir pour le moment, ni rien faire pour moi, attendu qu'il n'y avait aucun emploi vacant auprès d'elle. Madame de la Rochefoucauld me demanda mon adresse, en m'assurant que l'impératrice ferait quelque chose pour moi, qu'elle se chargerait même de mon fils. Je compris sur-le-champ que je ne remporterais de ma visite qu'un peu de ce qu'on appelle eau bénite de cour; mais personne ne savait la distribuer avec plus de grace et d'esprit que madame de la Rochefoucauld.

Je me retirai plongée dans le plus noir chagrin. Je savais que M. de P... de l'Institut n'oubliait rien pour m'atteindre par des calomnies fines et adroites qui jusque-là pourtant ne m'avaient pas fait grand mal. J'avais pour appui M. le sénateur Vernier et madame Va......, sa parente, qui me donnaient leur table, et, ce qui valait mieux, d'excellents conseils; j'en sentais tout le prix, et me faisais un devoir de les suivre. Je puis dire que dans la position critique où je me trouvais, je n'eus jamais une démarche hasardée à me reprocher. Ce n'était cependant pas ce qu'on disait de moi. On cherchait par tous les moyens possibles à me faire une mauvaise réputation; on s'essayait à ce système de calomnies, qui a fini par acquérir une grande croyance, et à me précipiter dans l'excès du malheur. J'avais pour principe qu'une tendre faiblesse n'était excusable que quand elle avait son motif dans le cœur; or, je n'avais pas encore aimé, et la plus extrême misère n'aurait pu me décider à me vendre.

J'ai dit que je n'avais pas voulu renoncer totalement à voir madame de Saint-Hilaire. J'y allais donc de temps en temps. Il était rare que je n'y visse pas la princesse Car....... A cette époque, elle avait besoin d'amies discrètes. Ses liaisons avec le général J...... l'avaient mise dans une si-

tuation qu'il fallait cacher à son époux et au palais. Madame de Saint-Hilaire lui rendit à cette occasion les services dont elle avait besoin.

On sait combien elle était mobile dans ses amours. Nous ne fûmes pas long-temps sans nous apercevoir qu'un célèbre ambassadeur, qui joue aujourd'hui un grand rôle dans le monde politique, avait attiré ses regards. C'était chez madame de Saint-Hilaire que se traitaient toutes ces affaires de cœur ; mais ici il s'éleva un conflit dont les suites ne furent pas sans quelque scandale. M. de M..... était attaché au char de madame J....... La jalousie de Car...... produisit des scènes violentes. Je fus presque témoin de celle où elle donna au général connaissance de l'intrigue de sa femme ; J...... était transporté de fureur ; peu s'en fallut que la malheureuse ne perdît la vie. Le furieux, le sabre à la main, comme Raoul barbe bleue, la tenait par les cheveux, prêt à porter le coup décisif. Elle n'avoua rien, et le jaloux trouva qu'il n'y avait rien de mieux à faire que de remettre le sabre dans son fourreau et de concentrer sa colère.

Toutes ces intrigues servaient merveilleusement madame de Saint-Hilaire. Elle s'en servait en habile diplomate pour connaître les secrets

de la famille impériale, et en instruire son commettant. Bientôt un autre que Fouché y joua un rôle important. Il avait comme lui les ressorts de la police entre les mains, et l'amoureuse princesse s'était éprise d'une belle passion pour sa belle taille et ses formes militaires.

J....., revenu de Portugal, en avait rapporté d'immenses richesses. Napoléon voulait en avoir sa part; mais cette conquête exigeait plus d'adresse que de force; ce fut au nouvel amant de sa sœur qu'il en confia le soin, et il y réussit fort adroitement.

Le métier de madame de Saint-Hilaire me paraissait bien peu honorable; mais j'aimais à voir ce jeu de ruses, d'intrigues, de perfidies, honteux ressorts des mauvais gouvernements. Madame de Saint-Hilaire, fort habile dans le ministère qui lui était confié, était parvenue à se faire à elle-même une police particulière qui lui dévoilait les secrets de l'autre. J'étais dans tout cela spectatrice, jamais actrice. Ce que je ne voyais pas, je l'apprenais de madame de Saint-Hilaire; c'est d'elle que je tiens les détails de la mauvaise action qui fut faite envers le général J...... J'ignore si je mets bien les dates. En écrivant ces tristes Mémoires, je n'ai pour matériaux que mes souvenirs; aucune note, personne auprès de moi;

mais, aux dates près, ce que je raconte est de la plus grande exactitude.

Revenons donc au général J..... Depuis quelque temps, les liaisons de cœur qui unissaient M. de C*** à madame de Saint-Hilaire s'étaient rompues. Car...... avait également brisé celles qui l'attachaient au général. Celui-ci se rejeta du côté de madame de Saint-Hilaire; des cadeaux considérables de bijoux devinrent le prix de cette nouvelle union. Ce fut elle qui l'avertit qu'on en voulait à ses richesses. Il prit alors des précautions, envoya sa femme à la campagne, fit en son absence pratiquer une armoire derrière les draperies de son lit, et y cacha son trésor; mais il eut l'indiscrétion de tout dire à sa maîtresse; celle-ci avait imaginé que ce serait chez elle que seraient transférées les dépouilles de Portugal; elle se flattait probablement de retirer un prix considérable de ce service. Je l'ai entendu murmurer que J.... se repentirait de ce défaut de confiance. L'affaire fut combinée avec un chef élevé de la police. Je l'ai vu du moins remettre une somme considérable à madame de Saint-Hilaire, et j'ai lieu de présumer qu'elle fut le prix d'une indigne perfidie.

Quelques jours suffirent à S.... pour mettre son projet à exécution; il fit sa cour à madame J....

Tous les matins il venait rendre compte du chemin qu'il avait fait dans ses bonnes graces; enfin quand il fut arrivé assez avant dans le cœur de la dame pour en obtenir ce qu'il désirait, il fut convenu que madame de Saint-Hilaire retiendrait Junot dans ses bras, tandis que S.... recevrait dans ceux de madame J..... le doux prix de son amour. Tout réussit à souhait; S.... s'empara du trésor au profit de S. M. I. et R., et J.... fut complétement dupe de ces deux femmes méprisables. Il renonça pour jamais à madame de Saint-Hilaire, mais il était trop tard.

Je rougis en racontant ces indignes et noires intrigues. Madame de Saint-Hilaire m'inspirait de plus en plus un invincible dégoût. J'avais reçu depuis quelque temps une petite somme suffisante pour me loger modestement et suffire à mes besoins. Les libéralités de l'impératrice m'avaient mise dans le cas de placer mon fils dans une honnête pension, et de prendre une domestique pour me servir. J'étais loin d'être riche, mais mon sort était supportable.

J'étais dans cette situation, lorsque je reçus une lettre d'un M. David, administrateur-général des biens de la princesse Borghèse. Il m'invitait à passer chez lui pour me communiquer une affaire importante pour moi. Je soupçonnais que ma

sœur était pour beaucoup dans ce message. La prudence eût dû me retenir, la curiosité l'emporta, et je me rendis petite rue Verte, au domicile de M. David.

« Je vous ai priée, madame, me dit-il, de vou« loir bien passer chez moi pour vous prévenir « que mademoiselle votre sœur est sur le point de « se marier. Elle vous engage à redevenir pour « elle ce que vous étiez autrefois, à ne rien faire « pour troubler cette alliance; elle a dit que toute « sa famille était à Nice: ne lui donnez pas un dé« menti. Demain elle se propose de vous voir, de « vous ouvrir son cœur, de vous communiquer « le projet qu'elle a conçu pour vous donner une « autre existence que celle dont vous jouissez : « j'ai lieu de croire que vous serez satisfaite, et je « m'estimerai heureux si je puis vous inspirer « quelque confiance. Soyez bien convaincue que « je suis incapable de vous tromper. »

Je remerciai M. David de ses communications. « Ma sœur est donc bien changée, lui dis-je ; pro« bablement sa nouvelle destinée lui a donné des « entrailles pour une sœur dont elle n'a jamais eu « à se plaindre; je suis toute prête à l'embrasser « et mon retour sera bien sincère. »

M. David m'apprit ensuite que ma sœur épousait un gentilhomme piémontais dont on ne pouvait

trop louer les heureuses qualités. L'empereur venait d'en faire un de ses écuyers, et de gratifier ma sœur d'une jolie dot en revenu sur le Piémont.

Si j'eusse écouté mes pressentiments, j'aurais évité cette conférence; de quoi ma sœur était-elle capable sinon de quelque perfidie nouvelle? Mais j'ai un cœur qui ne saurait haïr; l'idée d'une réconciliation faisait sur moi une impression inexprimable. J'arrivai chez M. David avant l'heure indiquée; il me présenta sa famille : elle était nombreuse. M. David était un homme de bien; je me trouvais à mon aise chez lui. Ma sœur arrive brillante de jeunesse et d'élégance; elle était réellement jolie; elle m'embrasse, m'engage à oublier le passé, m'assure qu'elle m'a toujours aimée, mais que madame de B....., ma tante, et l'ami de cette dame l'avaient toujours détournée de suivre les mouvements de son cœur. « Je n'ai « que vous, me dit-elle, pourquoi ne pas nous « entendre pour être heureuses? L'époux auquel « je dois m'unir est bon; ce n'est pas précisément « un homme aimable, mais il a un excellent ca« ractère, et je suis persuadée qu'il me rendra heu« reuse. Il m'aime tendrement, a désiré connaître « ma famille; mais je ne lui ai parlé que de ma« dame B..., il ignore que vous êtes ici. Gardez-moi « le secret et faites en sorte que l'on ne parle pas

« de vous avant mon mariage. Je cesse d'être lec-
« trice pour devenir dame du palais; il me sera fa-
« cile de vous substituer à ma place : vous aurez l'air
« d'arriver de la province; vos malles seront dé-
« posées dans un hôtel; mes domestiques iront
« les chercher, et tout s'arrangera pour le mieux.
« Je vous présenterai à la princesse, et, s'il vous
« manquait quelque chose pour paraître d'une
« manière convenable, comme je ne puis, en ce
« moment, vous donner de l'argent, vous pour-
« rez envoyer vos marchands chez M. David qui
« répondra de vous. Ainsi soyez tranquille, je
« vous le répète, tout ira le mieux du monde et
« nous serons heureuses l'une et l'autre. »

Après cette conversation elle me témoigna beaucoup d'amitié. J'étais ravie de ce retour inattendu; nous nous embrassâmes de bon cœur et le passé fut pardonné. Elle rappela le bon M. David et lui fit part de mes arrangements.

Rentrée chez moi j'envoyai chez les marchands dont j'avais besoin; ils se rendirent chez M. David, et en revinrent disposés à me livrer tout ce que je désirais. Ma sœur m'avait parlé d'un délai de quinze jours; j'exécutai scrupuleusement le traité; je ne sortis point, je ne me montrai nulle part; je n'allai point chez madame de Saint-Hilaire; la princesse Car...... était partie pour l'Italie,

et le cabinet d'intrigues de madame de Saint-Hilaire était beaucoup moins occupé; elle était même descendue du haut rang qu'elle occupait dans ce triste ministère, pour ne plus traiter que des affaires d'une classe obscure; elle n'était plus bonne à voir, quoique, depuis, elle soit, comme le phénix, sortie de ses cendres.

Quinze jours s'étaient écoulés et je n'avais aucune nouvelle de ma sœur. Je me rendis, non sans inquiétude, chez M. David : « Votre sœur est « mariée depuis huit jours, me dit-il, je ne puis « comprendre que vous l'ignoriez. Je ne l'ai vue « qu'une fois, je lui ai parlé de vous; mais quelle « a été ma surprise! Maintenant, me dit-elle, que « je suis mariée, peu m'importe ce que peut faire « ma sœur; je me moque d'elle et vous prie de ren« voyer les marchands qui pourront s'adresser à « vous et de leur dire que vous n'avez rien de « commun avec cette dame; pour moi, je ne veux « pas en entendre parler. »

M. David aurait pu me parler encore longtemps; je n'étais plus en état de l'entendre, je restai sans connaissance. L'horreur de ma situation se présentait sous l'aspect le plus effrayant; tant de perfidie et de noirceur m'accablait comme d'un poids immense. J'avais, sur la parole de ma sœur, contracté des engagements; je

me voyais hors d'état d'y satisfaire; tout ce que je pus retenir de la conversation de M. David fut que ma sœur me livrait à mes créanciers, que son mari se nommait M. de S....., et qu'il avait un pied à terre pour lui seul vis-à-vis le palais de la princesse. On m'en avait parlé comme d'un homme d'un grande probité; que pouvais-je faire de mieux que de me rendre chez lui? Le lendemain matin je me fis annoncer; à ces mots *la sœur de madame de S....*, j'entendis très-distinctement qu'il disait: « Cela n'est pas possible, ma-« dame de S..... n'a point de sœur; » j'étais saisie d'un tremblement convulsif, je m'avançai néanmoins. M. de S..... me parut avoir tout au plus vingt-huit ans, une taille ordinaire, bien fait de sa personne, une assez belle tète, le teint brun et de fort beaux yeux; l'expression de sa figure était douce; il me parut bon, mais d'un esprit borné. Il me regarda quelque temps en silence, cherchant peut-être dans mes traits quelque rapport de ressemblance avec ma sœur; il n'y en avait aucune. Il me témoigna son étonnement au sujet du titre que je prenais: « Madame de S...., me dit-il, ne peut pas me tromper; je suis bien sûr qu'elle n'a point de sœur, et je ne comprends point qu'une dame jeune et jolie veuille altérer la bonne opinion que je voudrais avoir de sa véracité. »

Je m'étais munie de mon contrat de mariage et de l'acte de naissance de mon fils ; je les lui présentai et lui racontai avec vivacité tout ce qui s'était passé entre elle et moi ; mes pleurs, l'accent de vérité avec lequel je parlai produisirent sur lui un effet facile à remarquer. Mais il était amoureux ; pouvait-il croire aux torts de sa femme ? Ils devaient être naturellement de mon côté ; et cette visite fut pour moi sans résultat.

Le chagrin m'occasiona une maladie grave. Je n'eus pour médecin que mon courage et ma bonne constitution. Je leur dus encore une fois mon salut. Pendant ma convalescence j'assemblai mes créanciers, et je pris avec eux des arrangements que j'ai remplis avec fidélité. Mes petites ressources pécuniaires s'épuisaient ; je me présentai chez M. de Luigny, secrétaire de madame de la Rochefoucauld. Je lui avais été recommandée, et je fus reçue avec les égards les plus flatteurs.

Je n'avais pas encore rencontré un homme qui réunît autant de douceur et de politesse avec le ton de la meilleure compagnie. Il était digne du sort le plus heureux ; mais l'intrigue et les moyens les plus vils parvinrent à abréger le cours de sa vie. La grace et l'aimable sourire étaient sur ses lèvres. Il était profondément instruit, mais de la plus rare modestie. Il faisait des vers charmants

qu'il cachait avec soin ; si quelques-unes de ses chansons sont devenues publiques, c'est un larcin que lui fit Levacher, alors maître de musique des pages et attaché à la musique de l'empereur.

Son père avait été sous Louis XV au service de M. le comte d'Artois, et lui le compagnon de l'enfance et des plaisirs du jeune prince ; il le quittait peu. Avant la révolution il avait succédé à son père dans la charge de premier valet de chambre. Le prince avait su distinguer ses excellentes qualités, son admirable caractère ; il l'honorait de bontés toutes particulières : que de traits charmants il m'a racontés de ce prince ! que de bonnes actions, que d'aimables saillies, que de petites particularités secrètes dont je suis dépositaire ! je n'ai jamais abusé de sa confiance, et si dans la suite de ces Mémoires je suis obligée de révéler quelques-uns de ces traits, on y verra ce que j'aurais pu faire si j'eusse été, comme l'ont dit mes persécuteurs, un composé d'intrigues. J'avais assurément de grands moyens de succès.

M. de Luigny me promit de parler à madame de la Rochefoucauld, et le fit en effet. Le résultat de ses bons offices fut de me remettre de la part de l'impératrice quelques mille francs avec lesquels je louai rue de Sèvres une jolie maisonnette avec un jardin charmant ; mon fils était placé dans une bonne pension.

Je jouissais donc paisiblement de mon jardin, de mes fleurs, de mes oiseaux et des élans de mon cœur, car mon cœur avait parlé. Dans le cours de ma maladie, un jeune homme nommé Delorme avait, sans me connaître, pris le plus grand intérêt à ma position, et s'était de lui-même chargé de mon fils, ne voulant pas qu'il troublât ma tranquillité pendant les soins qui m'étaient nécessaires. Il prodigua à cet enfant tous les soins d'un bon père. Il ne suivait en cela que l'impulsion d'un cœur parfait; il ignorait absolument si j'étais jeune et jolie, et n'avait nulle idée de me faire la cour. Quant à lui c'était un beau et grand jeune homme, d'une éducation parfaite, appartenant à une famille respectable, assez aimable pour me plaire; il me plut en effet. Il n'était pas surprenant qu'à la longue je finisse par m'engager dans une tendre liaison.

M. de Luigny venait toujours me voir; il n'était plus attaché à l'impératrice Joséphine. Bonaparte venait de divorcer pour épouser l'archiduchesse Marie-Louise : madame de la Rochefoucauld avait cédé sa place à madame de Montebello; mais je voyais toujours la première, pouvais-je oublier qu'elle avait été si bonne pour moi? J'avais quelquefois été la confidente de ses chagrins; elle en avait eu beaucoup à l'occasion du mariage de

sa fille. Quelle n'avait pas été sa surprise lorsqu'un beau matin Bonaparte, au déjeûner de l'impératrice, lui dit, sans autre préambule: Je viens dans la pensée de marier le prince Aldobrandini avec votre fille. Il faut que cela soit fini dans huit jours; je pense que vous ne me refuserez pas; madame de Larochefoucauld était trop émue pour répondre. Le mariage eut lieu comme Napoléon le voulait.

Elle m'engageait à réunir ma maison à celle de M. de Luigny. « Sa santé est délicate, me dit-elle, « vos soins, votre présence auront un charme « particulier pour lui, et vous en trouverez aussi « dans la bonté de son cœur et ses aimables qua- « lités; deux petites fortunes qui se réunissent « font un sort meilleur. »

J'aurais été loin de répugner à ce parti, mais je n'avais pas comme elle la conviction que la méchanceté n'y trouverait pas le moyen de s'exercer sur mon compte sans ménagement. Je crus devoir prendre quelque temps pour y réfléchir; mais j'acceptai l'aimable proposition que me fit M. de Luigny, de me rendre avec lui à Compiègne pour y voir la chasse de l'empereur. Cette petite campagne fut pour moi une source d'agréments; on m'y remarqua beaucoup; c'était la première fois que j'étais en vue; j'avais pris soin

de me montrer avec quelque avantage. M. de Bréard, chambellan de S. M., me rechercha, et j'aurais pu me livrer à tous les petits manéges de la coquetterie, si la jalousie de M. Delorme qui m'avait suivie ne m'eût retenue. Le bon M. de Luigny, qui n'avait d'autre prétention que de me servir de père, jouissait de mes succès; car quoi qu'en ait dit la calomnie, il n'y eut jamais entre lui et moi d'autre sentiment que ceux de la tendresse paternelle et de l'amour filial. Il était tout occupé de ma réputation, et m'en donna une preuve bien douce en prenant auprès de lui M. Delorme en qualité de secrétaire; ce petit voyage est un des plus aimables épisodes qui aient embelli ma vie.

Nous revînmes à Paris, et je sentis plus vivement que jamais le besoin de la société. Je désirais une personne de mon sexe qui remplît par sa présence et ses entretiens le vide de la journée, car la lecture et quelque étude que je faisais ne suffisaient pas à l'activité de mon ame. Le hasard me servit: un jour que je me promenais sur le boulevard des Invalides, je fus frappée de l'aspect d'une femme en grand deuil, dont les traits ne me semblaient pas inconnus. Je l'approche et je vois une jeune personne que j'avais autrefois connue au couvent. — Quoi, c'est vous,

ma chère Ludivine! Elle me conta ses tristes aventures. Elle avait été mariée à un jeune officier qu'elle avait eu le malheur de perdre presque aussitôt; elle allait pleurer sur sa tombe. Elle avait comme moi une sœur dure et insensible, et l'avenir se présentait à elle sous les plus sombres couleurs. « Votre sort est semblable au mien, « lui dis-je, venez chez moi, envoyez chercher « votre petit bagage : désormais nous ne nous « quitterons plus. »

Ici ma sotte confiance, mon étourderie, mon obligeance naturelle, ma disposition à croire aux vertus et aux bonnes qualités de tout le monde, me donnèrent un mauvais conseil. Ludivine resta quatorze mois avec moi comblée de soins, d'égards, de bontés, et elle me trompa. Elle était ingrate, elle m'avait trahie, et pourtant je la pleurai.

« Je serai, me dis-je, plus heureuse une autre « fois. Je veux une compagne, mais je ne la choi- « sirai pas ; je léguerai ce soin à un ecclésias- « tique. » Je m'adressai à l'abbé de V..... ; il me donna une jolie personne dont le nom aurait dû me mettre sur mes gardes. Elle s'appelait *Aspasie*; mais l'abbé de V.... me répondait de ses mœurs. Sa figure était douce, prévenante; elle ne voulut accepter qu'à la condition de m'être

utile, de soigner les détails de mon petit ménage. Elle avait de l'esprit et de l'amabilité, et lorsque nous étions réunis, M. de Luigny, elle et moi, nos soirées étaient loin d'être ennuyeuses; il faut dire qu'excepté M. de Luigny, personne ne se doutait que M. Delorme fût pour moi plus qu'une connaissance.

Je ne fus pas long-temps sans remarquer quelque intelligence entre mon Périclès, M. Delorme, et mon Aspasie; j'acquis bientôt la preuve que j'étais trahie; je renonçai à M. Delorme pour jamais et je tins parole; Aspasie se jeta à mes pieds et je pardonnai. Tout rentra dans l'ordre et dans le secret; M. Delorme me fit de nouveaux serments d'amour; je refusai de les écouter, mais je ne refusai point de le traiter en ami. On verra bientôt comme il en remplit les devoirs.

M. de Luigny avait à Saint-Cloud une maison charmante; il m'engagea à y venir jouir des charmes de la campagne; je ne m'y refusai point. Nous réunîmes nos petites fortunes et nous passâmes pendant sept ans les jours les plus heureux. Une de nos plus douces jouissances était de réunir à notre table des hommes aimables, le joyeux chansonnier Désaugiers, M. Chazet admirateur passionné de Cambacérès, faisant des vers et des couplets pour toutes les puissances du jour, ami

très-chaud d'une bonne table et d'une excellente cave; il faisait pour moi des vers charmants et me comblait de caresses en honneur de mon dîner. J'ai vu peu d'hommes moins riches que lui en ce genre de vertu qu'on appelle la mémoire du cœur; c'est sans doute grace à cette heureuse qualité qu'il est parvenu, avec de petits talents, à pénétrer partout où il y a des faveurs à gagner.

Nous avions encore l'avantage de posséder à nos réunions M. B....., homme d'esprit, mais faux. Il était loin de partager les sentiments de M. de Luigny pour l'antique maison de ses rois. Un jour que ce dernier pleurait les malheurs de ses anciens maîtres : « Si vous leur êtes si atta-« chés, dit M. B....., comment avez-vous pris de « l'emploi dans la maison de l'empereur que vous « ne devez regarder que comme un usurpateur ? » — « Hélas ! répondit mon estimable ami, avant « cette époque j'étais réduit à traduire de l'anglais « pour vivre, et cette faible ressource ne suffisait « pas à mes besoins. M. le prince de Poix voulut « bien me recommander à madame de La Roche-« foucauld, celle-ci à l'impératrice qui consentit « à créer pour moi l'emploi de secrétaire de la « dame d'honneur. Monseigneur le comte d'Ar-« tois, auquel j'avais eu l'honneur de m'adresser « précédemment, ne pouvait plus me prendre à

« son service; je voulus néanmoins avoir son as-
« sentiment avant de m'engager. Je consultai les
« deux frères Bourlet, qui étaient en correspon-
« dance avec les princes, et non-seulement Mon-
« sieur me donna son consentement, mais recom-
« manda aux deux frères de me voir souvent.
« Voilà ce qui m'a décidé et me justifie. » Ces conversations avaient souvent lieu; B..... donnait en apparence les plus grandes marques d'amitié à M. de Luigny, mais j'ai toujours été persuadée et je crois savoir pertinemment qu'il le desservait en secret, et qu'il n'a pas tenu à lui que M. de Luigny n'éprouvât des disgraces dans son emploi ou ne le perdît.

Parmi les hauts personnages du temps qui fréquentaient ma maison, je ne dois pas oublier le grand-juge le duc de Massa. C'était un bon vivant, aimant la bonne chère et sablant à plein verre le vin de Champagne; il me voyait avec plaisir, et quand je voulais me rendre agréable, je buvais aussi du vin de Champagne quoique je ne l'aimasse pas. Cette connaissance et ce goût pour le Sillery et le vin d'Aï me procurèrent le bonheur de sauver une famille.

Un agréé du tribunal de commerce s'était compromis d'une manière qui pouvait avoir les suites les plus funestes; sa femme en pleurs vint me

trouver, me fit part de l'horrible position où se trouvait son mari, et se mettant à mes genoux : « Il serait sauvé, me dit-elle, si les pièces qui le « concernent pouvaient être étouffées dans les « bureaux ; elles sont en ce moment dans ceux du « grand-juge. »

...Je m'habille, je vole à la Chancellerie où était le duc de Massa. Il est surpris de me voir ; c'était le matin : Je viens, lui dis-je, en étourdie, vous demander à déjeûner et quelques verres de votre excellent vin de Champagne ; j'ai ensuite quelque chose à vous demander : promettez-moi de ne pas me refuser : Si je le puis, me dit le duc, soyez sûr que je le ferai avec le plus grand plaisir. J'insistai, il renouvela sa promesse ; le déjeûner fut servi et le vin de Champagne ne manqua pas : mais nous avions un tiers avec nous et cela me gênait furieusement.

Le déjeûner fini : Je ne puis pas vous expliquer devant un étranger, lui dis-je, ce que j'ai à vous demander. — Passons dans mon cabinet. Me voilà avec lui, je m'arme de toute mon éloquence, j'expose l'affaire ; il la connaissait : Elle est extrêmement grave, me dit-il, il m'est impossible de l'étouffer comme vous me le demandez ; il n'y faut pas penser. J'insiste, je le conjure d'examiner les pièces devant moi ; il les fait apporter, il m'en lit

quelques-unes, il les dépose sur son bureau, j'ai l'air de réfléchir, et tandis qu'il s'occupe d'autre chose, je saisis le paquet et je lance les pièces au feu. Le duc était très-aimable et surtout quand il était en gaîté; il y était en ce moment plus qu'à l'ordinaire; mais cette action si brusque, si imprévue, et je dois dire si téméraire, lui fit reprendre aussitôt un sérieux qui m'effraya; il porte la main au cordon de sa sonnette, je me jette à son cou, je saisis le cordon, je l'arrête; puis me mettant à ses genoux, les mains suppliantes : « Votre excellence, lui dis-je, peut me « faire beaucoup de mal, mais j'ai sauvé un père « de famille; de quelque manière que vous vou« liez m'en punir, je me trouverai toujours heu« reuse; le bien n'est-il pas dans votre cœur comme « dans le mien? » — « Allez, me dit-il, je ne ferai « rien contre vous, mais désormais toute ma con« fiance vous est retirée. » J'étais jeune, vive, très-gaie; je l'embrassai de nouveau et lui fis promettre que s'il survenait quelque nouvelle charge contre l'agréé, il ne les renverrait pas dans les bureaux.

Le duc de Massa n'était pas d'un très-grand esprit, mais j'ai vu peu d'hommes meilleurs. Il était étranger à toutes les manœuvres de l'intrigue et faisait sans faste le plus de bien qu'il pouvait; mais il avait un faible pour le vin de Champagne.

J'étais pressée de rendre compte de mon triomphe; j'avais un cabriolet; mais dans l'agitation où j'étais je le laisse derrière moi, persuadée que j'arriverais plus vite à pied. J'arrive essoufflée rue Saint-Martin, chez M. M....; j'étais si excédée de fatigue que je me trouvai mal chez lui; il me prodigue ses soins, je reviens à moi : « Ah! « sans doute je suis perdu, s'écria-t-il, rien n'a « pu me sauver! » — « Vous êtes sauvé, lui répon« dis-je, j'ai tout jeté au feu. » Je lui racontai les particularités de ma mission, et j'aurais de la peine à rendre la joie qu'il en ressentit, les protestations de reconnaissance que j'en reçus; tout cela s'est oublié depuis.

J'ai déjà dit que nous étions quatre personnes à Saint-Cloud, M. de Luigny, M. Delorme qui cherchait par une conduite très-régulière à reconquérir mon attachement, mais en vain; mademoiselle Aspasie et moi; ma vie était partagée entre la lecture des bons auteurs, quelques promenades à cheval, et la conversation instructive et amusante de M. de Luigny. Ce genre de vie n'annonçait pas assurément un caractère vicieux et des mœurs dépravées. J'étais parvenue à connaître le vrai bonheur. C'est la seule époque de ma vie où j'en aie joui.

Nous avions souvent des visiteurs de Paris qui

venaient passer la journée avec nous, tous gens aimables et de la meilleure compagnie. L'intrigue, la calomnie, la méchanceté étaient bannies de notre charmante coterie; c'était de l'esprit sans rivalité, de la gaîté sans folie, du savoir sans pédanterie. Le moins intéressant de tous était le secrétaire de l'empereur qui venait quelquefois partager nos amusements.

Je demande pardon de m'arrêter à des détails si frivoles, mais j'en ai besoin pour donner à ceux qui me liront une juste idée de mon caractère et de mes goûts. L'impératrice devait quitter Saint-Cloud et revenir à Paris. Je me réjouissais de revoir le joli appartement que j'avais fait décorer avec plus de goût que de luxe; je me proposais d'y réunir une excellente et aimable société. Je regrettais de n'avoir pour m'étayer dans le monde aucun parent. Le hasard m'en fit retrouver un, c'était le commandeur de C*** qui m'avait connue dans mon enfance. Il était attaché à la princesse de Toscane, Élisa, et occupait à sa cour le même emploi que M. de Laferté en France. Il avait fait de vains efforts auprès de ma mère pour connaître le lieu de ma résidence. Il voulait m'attacher à lui, m'enmener en Toscane pour tenir sa maison: ma mère n'y voulut jamais consentir.

Si elle eût eu plus d'amitié pour moi, elle aurait pu me faire passer des jours heureux; car le commandeur repartit pour l'Italie, et ne revint en France qu'après le second mariage de l'empereur. A l'époque où j'étais à Saint-Cloud, il rencontra aux Tuileries le prince Joseph, frère du duc de Val......., oncle de celui qui est aujourd'hui pair de France. Il lui témoigna de l'inquiétude sur mon sort, mais le prince le rassura et lui indiqua ma demeure. Sous le règne de l'impératrice j'avais eu le bonheur de rendre service à son neveu, le prince Honoré, dans une circonstance assez épineuse.

Ce neveu était écuyer commandant de l'impératrice. Il avait en outre l'inspection des haras, était chargé des achats et ventes, et avait en main des fonds considérables. Le jeu et une jolie maîtresse dérangèrent ses affaires. L'impératrice n'était pas maîtresse absolue; Napoléon se mêlait de tout dans l'intérieur. On redoutait son courroux; on vint me trouver, me prier de m'intéresser auprès de M. de Luigny, de l'engager à voir madame de La Rochefoucauld; il était si bon, qu'il fit tout ce qu'on désirait, et madame de La Rochefoucauld usa de son crédit avec tant de zèle, que le coupable en fut quitte pour être privé du maniement des fonds. J'aime à croire

qu'il n'a jamais su les obligations qu'il m'eut à cette époque, car aujourd'hui que, par droit de succession, il est devenu mon souverain, et qu'il occupe un si haut rang dans l'État, il est probable qu'il serait venu à mon secours au temps de mon affliction. Il aurait imité le prince Joseph, son oncle, qui n'a jamais cessé de me témoigner beaucoup de sensibilité pour le léger service que j'ai rendu à sa famille.

Je reviens au commandeur. Dès qu'il fut libre il se hâta de se rendre chez moi, ne trouva que ma femme de chambre, demanda la permission de se promener dans mon appartement, fixa les yeux sur mon portrait, le regarda long-temps avec un vif intérêt; et après m'avoir inutilement attendue, dit à ma femme de chambre: « Annoncez « à votre maîtresse qu'elle a manqué la visite d'un « homme qu'elle aura le plus grand plaisir à voir. « Je ne vous dis pas mon nom pour lui ménager le « plaisir de la surprise. Je loge rue St.-Dominique « à tel n°; je suis étranger, mais je lui suis très- « connu. »

Le récit que me fit ma femme de chambre excita ma curiosité au plus haut degré. Le personnage dont il s'agissait était loin d'être un jeune homme, il était en habit de cour, et tout annonçait dans sa personne un homme grave et d'un rang distingué.

Je crus d'abord que c'était quelque personnage épris de mes charmes ; c'est la première pensée qui vienne à une femme. Je voulus savoir à quoi m'en tenir, et user de ruse. Je me rends au numéro indiqué avec ma femme de chambre ; je reste dans la voiture ; elle monte sous prétexte de demander sa mère qu'elle dit logée dans cette même maison, demande en même temps l'étranger, et lui dit qu'elle est chargée de la part de sa maîtresse de le prier de vouloir bien ne pas lui rendre de visite, qu'elle ne le recevrait pas. Le commandeur se disposait à sortir, il descend avec ma femme de chambre, il m'aperçoit dans le cabriolet, il reconnaît le portrait qu'il a vu ; j'allais faire partir le cheval, il le retient vivement : « Eh quoi ! me dit-il, madame, votre cœur « ne vous dit rien en faveur du meilleur ami de « votre famille; regardez-moi bien, et voyez si au- « cun de mes traits ne vous est connu. » Je regarde et j'aperçois une belle figure annonçant un homme sur le retour. Ma mémoire n'y trouvait rien que j'eusse vu autrefois, j'allais le prier de me laisser retirer, lorsqu'il me dit : Eh bien ! sachez donc que vous avez devant vous le commandeur de C***.

Son père avait dans un âge très-avancé épousé ma sœur Camille du premier lit. Il était le fils de

ce vieillard, et n'était pas jeune lui-même, mais je savais qu'il était le meilleur des hommes. Je faillis, quand il eut prononcé son nom, me rompre le cou pour me jeter dans ses bras. J'éprouvai une si vive émotion qu'il fut obligé de me porter dans son appartement. Quel bonheur de trouver un si bon parent! il me promit de me servir de père, de s'occuper de mon avenir avec la plus tendre sollicitude, et m'engagea surtout à le prendre pour son banquier, ne voulant pas que je manquasse de la moindre des choses qui pourraient m'être agréables. Il ouvrit en même temps son secrétaire, en tira une bourse qu'il tenait de la princesse Élisa, la remplit d'or, et me pria de l'accepter et de m'adresser à lui quand elle serait vide. Que ce jour fut heureux pour moi! Je lui rendis compte de ma vie passée, de ma vie présente, et de l'espérance d'être enfin heureuse dans la situation modeste où je me trouvais.

Je l'engageai vivement à venir à Saint-Cloud respirer l'air de la campagne; je le saluai du nom de mon oncle; il me promit de venir me voir tous les jours, et voulut que je regardasse sa maison comme la mienne. Voilà donc encore des soleils sereins qui se lèvent sur mon horison; je suis presque honteuse d'entrer dans ces détails,

de remplir le papier de ces minuties ; mais on m'a tant calomniée, on a tant parlé de mon mauvais caractère, que je lui dois bien quelque réparation. Le commandeur vint à Saint-Cloud, fut reçu avec les plus grands égards par M. de Luigny, et voulut à son tour que j'allasse avec lui passer quelques jours à la campagne avec la baronne H... M. de Luigny me disait tous les jours : « Défiez-« vous de votre enthousiasme, de cette maladie « d'imagination qui vous fait voir des amis par-« tout où l'on vous montre une politesse. »

J'hésitais d'abord à me rendre à la campagne de la baronne H..., j'en avais une si agréable ; mais craignant de déplaire au bon commandeur, je me décidai ; je partis avec le commandeur, je fus présentée et reçue avec beaucoup d'empressement. La famille était composée d'une femme très-âgée et en enfance, du baron, de sa femme et de son fils unique ; je m'aperçus bientôt que le mari était la personne à laquelle il fallait faire le moins d'attention, que c'était un meuble de parade d'assez bonne campagnie, et dont les goûts paraissaient fort différents de ceux de madame la baronne. La maison était sur un pied qui annonçait l'opulence, les maîtres étaient pétris de ridicules, mais, à cela près, ils faisaient un noble usage de leur fortune dont ils consacraient une partie

aux pauvres, une autre aux dépenses de leur fils, qui était alors passablement libertin. Je m'amusais peu dans cette maison, où je n'avais pour tout délassement que la promenade que j'étais obligée de faire seule, attendu que la baronne ne sortait jamais; le soir pour tout dédommagement de l'ennui de la journée, un peu de mauvaise musique.

Je passai ainsi cinq jours de suite, je reçus beaucoup de politesses que j'ai bien rendues depuis, mais j'ai le regret de dire que j'ai à la baronne l'obligation d'avoir fait cesser les bontés de mon oncle dans un moment où j'éprouvais un cruel chagrin. On a dit que j'avais manqué envers elle à la reconnaissance; je n'ai assurément aucun reproche à me faire à cet égard.

Après ce petit temps de pénitence, je revins chez moi jouir du bonheur de chercher, de découvrir des malheureux sur qui les bienfaits de l'impératrice se répandaient comme la rosée bienfaisante sur des plantes desséchées; que de larmes elle a essuyées par sa généreuse bonté! J'étais devenue en quelque sorte l'organe des infortunés, et, pour mon cœur, c'était la plus douce des jouissances. M. de Luigny me prodiguait les marques de la plus tendre affection et mon oncle me comblait de présents; sa libéralité

me mit à portée de faire quelques petits placements.

Le hasard m'avait fait connaître une demoiselle de Cavanac, fille d'une des maîtresses de Louis XV, mère de l'abbé de Bourbon mort en Espagne[1]. Je lui portais un intérêt tout particulier; elle était d'un âge raisonnable, maigre et sèche, mais malheureuse, cela me suffisait. La révolution l'avait laissée sans aucune ressource, et son éducation se ressentait de l'air du couvent où elle avait été élevée. Sans être dénuée d'esprit et d'instruction, elle était minutieuse et bavarde. J'avais fait tomber sur elle quelques-unes des graces de l'impératrice; je lui donnais ma table et mille petites douceurs, lorsqu'elle conçut le projet de se marier. L'objet de ses affections était le vicomte de Ca....., malheureux lui-même et sans aucune fortune.

Mes sollicitations auprès de la dame d'honneur, mes prières auprès de M. de Luigny obtinrent de l'impératrice une somme suffisante pour les marier convenablement; mais il fallait aussi pourvoir à l'avenir. L'excellent maréchal Duroc obtint pour l'époux un emploi de conseiller à la cour d'appel de Strasbourg.

[1] La mère de l'abbé de Bourbon était mademoiselle Romans, qui avait été au Parc aux Cerfs.

Ce mariage me valut la connaissance de madame de Villette, parente de Voltaire, femme douce, sensible, qui, par l'agrément qu'elle me procura à sa terre près de Compiègne et dans sa maison de la ville, me dédommagea très-agréablement de mes peines et de mes démarches pour marier M. de Ca.....

J'en avais besoin, car un an s'étant passé sans que nous entendissions parler des deux époux, quel fut mon étonnement de revoir madame de Ca..... venant me faire des reproches amers d'avoir contribué à son mariage, se plaignant des procédés de son mari, de l'abandon où elle restait, des goûts volages de M. de Ca....., de ses maîtresses, et enfin de tout ce que peut imaginer une femme tourmentée par une excessive jalousie; cependant, de son propre aveu, dès les premiers jours de son hymen, elle avait découvert en son cher époux de petites incommodités qui n'étaient rien moins qu'attrayantes. Elle me parla ensuite de son départ précipité de Strasbourg, du dénûment où elle se trouvait à Paris, n'ayant pu emprunter, pour fuir un époux odieux, qu'une petite somme à peine nécessaire pour faire son voyage. J'avais assurément lieu d'être mécontente de madame de Ca....., de

son silence ingrat pendant un an, mais je n'ai jamais su dominer mon bon cœur; je m'empressai de choisir dans ma garde-robe tout ce qui lui manquait, je lui en fis un trousseau, je tirai de ma bourse ce qui lui était nécessaire pour le moment, lui donnai ma table et un logement chez moi.

Elle intenta un procès à son mari: tous deux se rendirent à Paris et vinrent chez moi faire entendre leur justification; c'était le spectacle le plus comique que de voir aux prises ce couple extraordinaire; le mari la tête chauve, le visage rouge, d'une maigreur extrême; la femme naturellement pâle, mais devenue livide par l'excès de la colère, accusant son mari de parjure, d'infidélité; je ne pus tenir en les voyant dans cet état sans partir d'un éclat de rire qui gagna M. Delorme, Aspasie et M. de Luigny lui-même : les parties belligérantes, frappées d'étonnement, se trouvèrent si offensées de notre hilarité, qu'elles se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et partirent presque réconciliés.

Mais la méchante femme n'a jamais pu me pardonner cette scène comique; elle est restée mon ennemie sans vouloir se souvenir de ce que j'avais fait pour elle. J'ai appris depuis que M. de Ca.....

étant mort, sa jalousie s'était calmée, et qu'elle avait épousé un vieillard riche, qui fut encore très-malheureux.

Tel était le prix habituel de mes services, telle était la reconnaissance de tous ceux que j'obligeais. Hélas! dans toute ma vie, je n'ai trouvé ce généreux sentiment que dans le cœur d'un jeune enfant que j'avais placé dans la même pension que mon fils pour être son camarade et son ami. Celui-là, celui-là seul, ne m'a jamais oubliée dans mes plus cruelles infortunes.

Nous partagions, M. de Luigny et moi, notre agréable existence entre les plaisirs de la campagne et les charmes de la ville. Rentrés à Paris nous y retrouvâmes tous nos amis; M. le baron et madame la baronne venaient bien nous y voir, mais uniquement par égard pour le commandeur. La plus douce confiance régnait dans la société que je m'étais formée; l'intrigue en était bannie; c'était bien assez d'y recevoir M. B....., mais je n'ai jamais pu dessiller les yeux de M. de Luigny sur cet homme faux et artificieux. Nous recevions MM. Bourlet, qui paraissaient les amis de M. de Luigny; ils s'entretenaient ensemble du prince aimable et généreux qu'ils avaient servi; MM. Bourlet lui communiquaient les lettres qu'ils pouvaient recevoir du séjour de son exil; ils avaient avec

lui des entretiens confidentiels. Ces considérations et beaucoup d'autres m'avaient fait rompre presqu'entièrement avec madame de Saint-Hilaire; je ne pouvais ouvrir ma porte à une pareille femme sans courir le plus grand danger.

M. de Luigny en avait introduit une autre, qu'il appelait son ancienne amie, et qui était toujours de moitié dans les conversations secrètes qu'il avait avec ses amis.

Cette dame se présentait sous le nom assez singulier de Gustave, sans autre titre. Tout était mystérieux en elle. On me disait seulement qu'elle avait la confiance de MONSIEUR; qu'elle avait fait plusieurs voyages en Angleterre pour le servir. Elle s'enfermait souvent avec M. de Luigny, lui lisait des lettres qu'on brûlait aussitôt. Madame Gustave n'était pas jeune, mais ce qui lui restait de beauté annonçait qu'elle en avait eu beaucoup; sa conversation était agréable et spirituelle. Elle vivait seule et pourtant occupait un logement considérable et richement décoré dans la rue d'Enfer. J'ai l'assurance qu'elle y recevait plusieurs officiers-généraux de Napoléon et notamment Duroc. Des petites portes secrètes et artistement dérobées facilitaient des entrées et des sorties qui vous surprenaient tout-à-coup. Tout paraissait mystère dans sa maison.

Elle m'y donna à dîner; point de domestiques pour nous servir; les mets paraissaient et disparaissaient au moyen de petits tours semblables à ceux des couvents de religieuses. Je ne pouvais éloigner la pensée qu'elle était l'ame d'un foyer d'intrigues, qu'elle était salariée par le gouvernement impérial, et qu'elle n'entretenait de correspondance en Angleterre que pour le servir. Elle ne sortait jamais qu'enveloppée de voiles sur des chapeaux qui lui couvraient la figure. Elle avait en pension un fils dont on n'a jamais connu le père et qui venait quelquefois la voir. J'avais demandé à M. de Luigny quel était son véritable nom; mais c'était un secret impénétrable, et M. de Luigny me priait de ne pas le presser à ce sujet.

Je voyais bien que cette dame avait connu la cour de Louis XVI; car elle nous en racontait mille anecdotes plus piquantes les unes que les autres. Elle savait aussi tous les sacrifices que les grandes dames de retour en France faisaient pour obtenir leur radiation; combien de jours la duchesse de G..... avait été obligée de consacrer au général Lannes pour acquérir sa tranquillité. Ces petites historiettes nous amusaient infiniment; je continuais donc de voir madame Gustave, et l'on trouvera dans mes papiers deux lettres que j'ai reçues

d'elle et qui n'étaient significatives que pour M. de Luigny [1].

Ma vie était un composé de plaisirs bien doux et sans aucun tourment de cœur; le spectacle, la toilette, une conversation pleine d'intérêt et de charmes, d'aimables convives, voilà quels étaient mes tranquilles passe-temps. Ajoutons-y les services que l'inépuisable bonté de l'impératrice me mettait à portée de rendre à tous ceux qui s'adressaient à moi. Humanité, honneur, justice, sentiments admirables, vous remplissiez mon cœur; jamais personne ne s'est plaint de moi. Je voyais bonne compagnie, mais je réglais l'étendue de mes cercles et n'y admettais que des personnes recommandables par leur caractère et les emplois distingués qu'elles occupaient. On me parla de M. Corvetto, devenu conseiller-d'état depuis la réunion de Gênes à l'empire français. Il avait la réputation méritée d'être d'une probité incor-

[1] On a refusé de me remettre plusieurs de mes lettres; mais je me glorifie d'avoir veillé à la conservation de vingt-huit lettres d'un bien autre prix; je bénis mon étoile d'avoir eu la pensée de les tenir secrètes même pour mes amis. J'espère que l'auguste personnage de qui elles émanent me saura gré du soin avec lequel j'ai veillé sur ce dépôt vraiment précieux qu'un ami mourant a remis entre mes mains, dont il m'a fait la propriétaire et que j'ai su soustraire à tous les yeux. Ce paquet est pour moi plus cher que tout ce que je puis posséder.

ruptible. Bonaparte l'estimaît plus que qui que ce soit; et, lorqu'il se trouvait dans les comptes quelque point difficile à débrouiller, il avait coutume de dire: Renvoyez cela à Corvetto.

Son nom était familier pour moi; c'était celui d'un ancien régisseur des grands domaines de mon père. La probité semblait attachée à cette famille, car rien n'était plus honnête que cet intendant; il nous en donna une preuve manifeste. Dans les temps orageux de la révolution, instruit que l'on avait l'intention de s'emparer de l'argenterie de mon père, il alla le trouver à Nice où il s'était retiré, et lui demanda ses ordres à ce sujet: Je m'en rapporte à vous, mon cher Corvetto, lui répondit mon père, disposez de tout suivant votre sagesse, voici un mot de ma main pour mes enfants. Le bon Corvetto partit, se chargea de cette argenterie, l'emporta, la cacha, et lorsque le temps de la terreur fut passé, nous la remit avec la plus fidèle exactitude. Cette argenterie, qui était considérable, aurait pu tenter un homme moins délicat; il n'y manqua pas une seule pièce.

Dans une autre circonstance, il nous donna, au péril de sa tête, un admirable exemple de dévouement. Mon père était à sa campagne de Saint-Michel, placée sur la route qui cotoie la rivière de Gênes; des bâtiments anglais s'étant for-

tement approchés de la côte, on donna dans la ville le signal de défense, on réunit le peu de forces dont on pouvait disposer, et le hasard fit que l'on se dirigea vers la maison paternelle; toute notre famille était en ce moment réunie dans le salon; mon père va au-devant de la troupe, la reçoit avec son affabilité ordinaire et lui offre des rafraîchissements.

La maison du régisseur était à peu de distance du château. Corvetto entend un bruit d'armes; il croyait toutes les portes du château fermées, il ne doute pas qu'on ne les ait forcées et qu'on ne vienne enlever son patron respectable et chéri; il prend un fusil, se munit de pistolets et entre au salon prêt à faire feu sur la force armée; mon père l'arrête d'un signe: mais il était défendu aux particuliers, sous peine de la vie, de conserver des armes; la troupe en fait l'observation et paraît mal disposée; mon père répond qu'en sa qualité de commandant de la place il croyait pouvoir en être muni chez lui. Mais Corvetto, craignant que cette réponse ne satisfît pas les autorités, déclara affirmativement que ces armes étaient à lui, et qu'on savait bien qu'il n'était pas homme à en faire un mauvais usage. Heureusement il était aimé, l'affaire n'eut pas de suites.

Ces petites anecdotes ne méritent guère d'être racontées, mais elles prouvent du moins que nous n'avions pas eu dans notre enfance de mauvais exemples sous les yeux.

M. le conseiller-d'état Corvetto était neveu, si je ne me trompe, de celui dont je viens de parler; il voyait en moi avec satisfaction la fille d'un homme qui avait donné à sa famille tant de preuves d'estime et d'attachement. Ce n'était pas un homme d'esprit, mais il me parut avoir des connaissances très-étendues en administration; il était modéré, sage, désintéressé, comme on le verra dans quelques circonstances où j'aurai occasion de parler de lui.

Un jour que madame Gustave était chez moi, cachée selon sa louable habitude sous un amas de voiles et de dentelles, M. de Corvetto vint me rendre visite; malgré les voiles, il reconnut la dame, et quand nous fûmes seuls ensemble : « Voilà, me dit-il, un personnage bien singulier; « mais, si je ne me trompe, je crois à travers la « gaze et les dentelles avoir reconnu madame de « Thiman, femme d'un capitaine du régiment « de MONSIEUR, depuis régiment de *Provence*. On « assure, ajouta-t-il, que ce prince avait des bon« tés pour elle avant la révolution, qu'elle fut l'une « des causes de son voyage de Provence. Je ne sais

« si elle l'a suivi en émigration; mais avant cette « époque, lorsqu'elle eut été remplacée par ma« dame de B... dans les bonnes graces du prince, je « sais qu'elle fut mise au couvent à la suite de son « intimité avec M. de Calonne, et qu'elle y resta « jusqu'au moment où la révolution en ouvrit les « portes. J'aurais été curieux d'apprendre d'elle « quelques particularités sur cet auguste person« nage dont j'ai toujours entendu vanter l'esprit, le « goût et l'amour pour les lettres; mais peut-être « serait-elle fâchée d'être reconnue; ménageons « son *incognito.* »

Je puis dire à la louange de M. Corvetto qu'il ne m'a jamais fait d'autre question à son sujet, et qu'il n'a jamais dit un mot des liaisons de cette dame avec M. de Luigny, tant il était attentif à éviter tout ce qui pouvait nuire à qui que ce soit.

J'ai dit que M. A. de Chazet, aujourd'hui conservateur d'une des bibliothèques du roi, nous faisait l'amitié de venir quelquefois égayer notre table; il allait fréquemment s'asseoir à celle du prince archichancelier et recrutait pour lui des convives. Il s'étonnait de l'indifférence de M. de Luigny pour les grandes puissances du jour, et voulait absolument qu'on le vît chez le prince Cambacérès. Le portrait qu'il faisait de son intérieur était assez curieux. « Venez-y, disait-il,

« mon cher Luigny, vous y verrez des hommes « instruits, des gens aimables avec lesquels vous « serez charmé de faire connaissance. Le prince « ne manquera pas de vous inviter à dîner, et « ce sera pour vous un spectacle assez gai d'ob- « server le luxe réuni à la plus grande parcimo- « nie; vous vous amuserez de ce bon d'Aigre- « feuille, l'ami du maître, qui le laisse dans la plus « grande dépendance, et qui à dîner, où il sert « habituellement, a soin de se réserver les meil- « leurs morceaux; c'est un des êtres les plus « fidèles à son dieu, mais ce dieu est son esto- « mac; c'est là aussi qu'est tout son esprit. On « se garde bien de parler politique; mais dans les « groupes qui se forment dans le salon après « dîner, on apprend souvent des nouvelles; on « y voit aussi des dames de la cour qui viennent « y chercher des aventures; venez-y donc; il « est bon qu'on vous y voie. »

M. de Luigny ne se sentait pas fort attiré par les descriptions de M. de Chazet; ses affections le retenaient vers des hommes tout autres que le prince Cambacérès. Avant de tenter la présentation, il consulta ses amis; ils ne désapprouvèrent pas cette démarche, ils crurent même qu'elle pouvait être utile à la cause qu'ils servaient, et c'est d'après leurs conseils que M. de

Luigny parut dans les salons de l'archichancelier. Pourquoi la méchanceté lui a-t-elle fait depuis un crime de cette apparente liaison? c'est que l'intrigue sent toute l'importance d'écarter l'homme de bien du lieu qu'elle veut envahir; sans cela, y trouverait-elle place? M. de Luigny était plein d'esprit, mais d'un caractère doux et faible. On lui faisait tout faire en lui disant seulement que c'était pour le service de ses anciens princes.

Il se réunissait souvent avec d'autres personnes chez madame Gustave; mais là mon rôle d'observateur était fort restreint; je n'étais pas admise aux conseils secrets, et quelque effort que j'aie fait pour en savoir l'objet, jamais M. de Luigny n'a jugé à propos de satisfaire ma curiosité. Il passait une partie de l'hiver dans ces réunions mystérieuses. Moi je passais mes soirées au bal, chez M. de Marescalchi, dans des sociétés particulières, et quelquefois même chez l'agréé dont j'ai parlé plus haut. Mais il me fut facile de m'apercevoir que si quelque considération de reconnaissance engageait le mari à me faire accueil, j'étais loin d'avoir pris place dans le cœur de la femme; la jalousie et la haine perçaient à travers ses politesses.

Le commandeur était surpris de recevoir à

mon sujet des lettres anonymes. Il était plus à portée qu'un autre de me juger. Pendant quelque temps il garda le silence; enfin il crut convenable de m'en dire quelque chose. Je le priai instamment de me montrer la première qu'il recevrait. Après un assez long intervalle, il m'en fit voir une remplie d'horreurs contre moi; on m'accusait même de conspirer contre l'État; c'était tout ce qui pouvait affliger mon oncle davantage; car il avait toujours été l'ami du pouvoir. « Je pense, me dit-il, que par intérêt pour « moi vous ne voudriez pas vous associer à des « intrigues qui perdraient certainement ceux qui « s'y livreraient. »

Il me parlait alors de la puissance de Napoléon, de l'inébranlable solidité de sa puissance, du concours de tous les souverains pour la soutenir. Je ris des inquiétudes de mon oncle. Je biffai mon nom, retournai l'adresse et la renvoyai à la femme de l'agréé au tribunal de commerce dont j'avais parfaitement reconnu l'écriture. Je racontai à mon oncle ce que j'avais fait pour elle, et lui laissai le soin d'apprécier sa conduite.

L'empereur se préparait alors au voyage qu'il fit avant sa guerre de Russie; j'allai passer encore la saison à Saint-Cloud et j'invitai madame Gustave à venir nous y voir. Je voulais éclaircir la

conversation de M. Corvetto, la faire jaser sur nos princes, qui étaient pour moi comme les princes des Mille et une Nuits; car alors le monde entier semblait aux genoux de Bonaparte; mais j'eus soin de lui laisser ignorer qu'elle avait été reconnue. Mon train de vie fut cette année ce qu'il avait été précédemment : je recevais bon nombre de parasites qu'attiraient un peu les charmes de la campagne, et beaucoup le bon dîner qu'ils y trouvaient. J'allais aussi, pour faire diversion à mes plaisirs, passer quelques jours chez la baronne H***, sauf à m'en revenir comme de coutume avec une bonne charge d'ennui.

Il y avait quelques jours que j'étais établie à mon agréable maison de Saint-Cloud, lorsque madame Gustave, répondant à mon invitation, vint m'y voir. Elle ne voulait passer que deux jours; elle avait, disait-elle, beaucoup à dire à M. de Luigny, beaucoup à écrire avant de venir chez moi; elle avait fait une visite au château; je ne puis douter qu'elle n'y eût quelque haute protection, quelque personnage assez puissant pour empêcher que la police ne troublât ses réunions. J'étais, quant à moi, fort satisfaite de ses visites; elle était si gaie, si aimable! d'ailleurs j'avais à cœur d'exécuter mon projet.

J'allai la trouver avant son lever; je lui parlai

de l'ancienne cour, je la priai de m'en raconter quelques particularités, de me dire surtout ce qu'elle pouvait savoir de M. le comte d'Artois, de M. le comte de Provence.

« Comment, me dit-elle, le comte de Provence! « il est bien roi de France depuis la fin malheu- « reuse du jeune Louis XVII. Ah! si vous saviez « combien ces princes sont changés! la dernière « fois que je les ai vus à Londres, M. le comte « d'Artois venait de perdre la femme qu'il a le « plus aimée de sa vie, madame de P....; elle était « devenue très-pieuse dans les derniers moments de « sa vie. Elle n'avait qu'un seul regret en mourant, « c'était de penser qu'une autre pourrait lui suc- « céder dans le cœur du prince. Avant de rendre « le dernier soupir, elle lui a fait promettre et « l'a exhorté d'une manière touchante à abjurer « bien des erreurs; elle lui a fait sentir les grands « avantages de la religion, les consolations qu'on « éprouve en faisant le sacrifice des choses d'ici- « bas, et en se donnant entièrement à Dieu. « Monsieur s'est montré sensible à ces religieux « avertissements. S'il n'a plus cette brillante ga- « lanterie qui a répandu tant de charmes sur sa « jeunesse, il en a conservé toutes les formes. « Son cœur est le sanctuaire de la bienfaisance « et de la bonté; assis sur le trône, il serait le

« Titus de la France, s'il pouvait éviter les flatteurs, « et trouver des ministres plus occupés des inté- « rêts du trône et du peuple, que de grossir leur « fortune par l'intrigue et la déception. »

Elle me parla ensuite de Louis XVIII : « Ce prince, « me dit-elle, a de la tête et de l'esprit ; il a comme « son frère de la bonté, mais d'un autre genre. « Il est arrêté dans ses idées ; je l'ai connu beau- « coup, il est inutile que je vous dise comment ; « vous saurez seulement que j'ai eu long-temps « une correspondance suivie avec lui ; madame « de B...... m'a succédé. Ce prince laisse facile- « ment surprendre sa confiance, et malheur alors « à ceux qui se trouvent dans la disgrace des fa- « voris. Il est très-aimé en Angleterre, et je ne « vous cacherai pas que je désire vivement que « cette puissance tienne les promesses qu'elle lui « a faites. Mais ce gouvernement est si attaché à « ses propres intérêts, sa politique est d'un ma- « chiavélisme si pervers, que je suis toujours dans « la plus cruelle perplexité. Si je vous fais cette « confidence, c'est que je sais que vous êtes l'a- « mie de Luigny, et que je n'ai à redouter au- « cun danger en vous parlant de mes désirs et « de mes espérances. Mais quand ces espérances « se réaliseront-elles ! »

Peut-être s'étonnera-t-on de me voir rendre,

avec tant de détails, une conversation tenue depuis si long-temps; mais, à cette époque, ces espérances paraissaient si vagues, ces désirs si chimériques; on croyait si peu à la possibilité de revoir sur le trône de Henri IV les princes que la révolution en avait précipités, Bonaparte paraissait si invinciblement affermi, qu'il était permis de s'amuser d'une conversation qui ne semblait que le rêve d'une imagination exaltée; et plus ce qu'elle offrait de singulier était invraisemblable, plus il était naturel qu'on en fût frappé et qu'on en gardât la mémoire. Je puis assurer que ce sont là les propres expressions de madame Gustave et que je n'y ai rien changé. D'ailleurs les visites de cette dame à M. de Luigny, celles que lui rendait celui-ci, le mystère qui les accompagnait, tout cela me donnait tellement à penser, et quelquefois tant d'inquiétudes, que je recueillais avidement tout ce qui s'y rapportait.

Madame Gustave ajouta que pour arriver au but qu'on se proposait on avait besoin de la guerre; qu'on la préparait, qu'on était sûr d'y précipiter Bonaparte qui aimait les camps et les batailles plus que tous les biens du monde; que les puissances commençaient à se détacher de lui, et qu'on les ferait facilement passer de l'indifférence au mécontentement et du mécontentement à la haine.

Elle m'avait parlé si franchement de Louis XVIII, que je risquai de lui dire : « A ce que je vois, vous « avez été très-bien avec M. le comte de Pro- « vence ; vous ne me dites pas tout ce qui en « est. »

Je lui demandai des détails sur sa personne, ses traits, ses yeux, sa taille ; elle me satisfit sur tous ces points, et je n'eus pas lieu d'être étonnée quand je vis ce prince faire son entrée à Paris. Elle ajouta qu'elle devait la connaissance du prince à M. de la V..., avec lequel elle était liée d'amitié ; que madame de B.... avait vainement essayé de l'effacer du souvenir de Louis XVIII ; qu'elle n'avait jamais cessé de correspondre avec lui ; qu'elle avait bien trouvé l'occasion de se venger de sa rivale, mais qu'elle ne l'avait pas voulu faire ; et à ce propos elle me raconta l'anecdote suivante :

« Un jour que je me rendais chez elle, le prince « venait d'en sortir ; sa femme-de-chambre, créa- « ture très-bavarde, me dit qu'elle n'était point « encore levée, et que M. le duc de M.... était venu « à la sortie du prince. Je sortis étonnée et plai- « gnant les gens d'esprit assez aveugles pour « ne pas voir que cette dame n'était rien moins « que jolie. »

Elle ajouta que madame de B..... avait perdu à son tour les affections de l'auguste prince parce

qu'elle lui avait fait un certain aveu. « Une « femme choisie par moi, lui dit-il, doit se pré- « server surtout de ce malheur. Dès ce moment je « cesse toute relation avec vous. — Du reste, dit- « elle, madame de B.... n'a qu'à se louer de ce « prince; il a l'ame très-généreuse; mais il ne va « pas au-devant des désirs qu'on peut former. « C'est non-seulement un prince galant et em- « pressé, mais encore très-spirituel. »

Ce fut tout ce que je pus obtenir de madame Gustave; elle ne voulut jamais convenir qu'elle eût un autre nom. Elle évita par la suite toute conversation du même genre; mais j'eus lieu de me persuader que M. Corvetto ne s'était pas trompé.

Une force mystérieuse et secrète, ou plutôt cette haute puissance qui règle le destin du monde et se joue des vains projets des hommes, commençait à préparer les grands événements qui devaient accomplir les vœux de madame Gustave et ceux de mon meilleur ami. L'empereur annonça le projet de voir les bords de la Vistule et d'y passer en revue l'armée rassemblée sur les bords de ce fleuve; l'impératrice devait le suivre et s'arrêter à Dresde pour y voir ses augustes parents. Bonaparte allait y tenir une cour plénière

de rois; on devait y voir l'empereur d'Autriche, le roi de Prusse, ceux de Bavière, de Wurtemberg et plusieurs autres souverains; je brûlais d'être témoin de ce grand spectacle. Mes vives prières auprès de M. de Luigny le décidèrent à m'emmener avec lui, et j'avoue que j'étais ivre de bonheur.

Nous partîmes à la suite de l'impératrice; je ne rendrai pas compte des détails du voyage; je m'arrête à ce qui me concerne, à ce que j'ai vu, à ce qui a fait sur moi une si vive impression qu'il est impossible que j'en perde jamais la mémoire. Il me fut donné d'assister au grand banquet des rois. Quel spectacle! la joie brillait dans les yeux de Napoléon; sa conversation, que je ne pus entendre, était très-animée; son œil d'aigle se promenait avec satisfaction sur cette réunion de têtes couronnées; il avait pour quelques-unes des attentions toutes particulières. Rien cependant ne me frappa autant que la sortie de table : Napoléon fut le premier à faire reculer sa chaise et à donner le signal du départ; tous les rois se levèrent simultanément; il s'avança vers la porte et s'y arrêta, en faisant signe de la main à l'empereur d'Autriche de passer le premier, ils restèrent impassibles; alors il les salua d'une manière af-

fectueuse, passa, et l'on vit marcher à la suite d'un soldat heureux ces empereurs et ces rois jusqu'alors révérés des peuples presqu'à l'égal de la divinité. Je ne sais si cela fit sur la foule immense des spectateurs la même impression que sur moi; mais je sentis mon cœur se serrer à la vue de tant de majestés abaissées devant la fortune de Napoléon : dès-lors je prévis sa chute, car il me paraissait impossible que l'Europe pût se pardonner à elle-même cet excès d'humiliation. Bonaparte était rayonnant de satisfaction et d'amour-propre. L'impératrice ne revint à Paris qu'après avoir parcouru la Bohême et la Hollande, et moi je redescendis dans ma rue de Sèvres.

Il était important qu'on ne sût point que j'avais voyagé avec la suite de l'impératrice, et voici peut-être la première fois que j'en fais mention. M. de ..... très-pressé de suivre quelques affaires urgentes que lui avait recommandées la dame d'honneur, avait déposé chez moi de riches emplettes faites par l'impératrice et la dame d'honneur : diamants, argenterie, dentelles, etc.; mais il fallait décharger les malles qui les contenaient à ma porte, attendu que les voitures ne pouvaient entrer dans la cour de ma maison; je remontrai d'abord à M. de Luigny qu'un si riche dépôt pouvait exposer ma vie; que le jardin de ma

maison donnant sur le boulevard, on pouvait forcer la grille dans la nuit et venir m'assassiner; il rit de ma frayeur et crut me rassurer en me certifiant que ces objets ne devaient rester chez moi que très-peu de temps. Ma chambre à coucher avait ses jours sur le jardin, j'étais éloignée de toute habitation; on ne guérit point de la peur et j'en avais une très-grande; il crut m'en guérir en me donnant un pistolet chargé; j'avais presque aussi peur du pistolet que des voleurs, et cependant ce fut cette précaution qui me sauva la vie.

Je m'étais couchée, la tête remplie de terreurs; je dormais à peine d'un sommeil très-léger, lorsque j'entends distinctement marcher dans le jardin; je regarde à travers la persienne, je vois en effet un homme qui se dirigeait vers l'endroit où ma fenêtre était le plus aisé à escalader, je perds la tête et la voix; il m'est impossible d'appeler; dans mon effroi extrême je lâche mon coup de pistolet à travers les vitres et la persienne, je fais un fracas horrible et je tombe sans connaissance à la renverse; mon expédition guerrière réveille toute la maison, les voisins eux-mêmes en sont troublés; on accourt dans ma chambre, on me fait revenir. Que devint le voleur? je n'en sais rien; mais j'eus une si grande peur, que j'en

éprouvai une maladie qui me retint au lit plusieurs jours, et je me décidai à quitter cette habitation si charmante, ce joli jardin, ce petit pavillon où il était si dangereux d'avoir des diamants à garder.

Je cite ce fait, non pour faire valoir mon courage (ma victoire n'avait point enflé mon orgueil), mais pour faire voir qu'on avait en moi assez de confiance pour me rendre, sans la plus légère inquiétude, dépositaire d'objets de la plus grande valeur. Saint-Cloud nous revit encore cette année, et après Saint-Cloud notre maison de Paris; là, mêmes plaisirs, même société, mêmes conférences chez madame Gustave, même mystère entre elle et M. de Luigny, même ignorance de ma part. Leurs petits comités s'étaient accrus d'un personnage que je n'ai jamais vu que deux fois, que je n'ai depuis jamais rencontré dans le monde et qui m'est resté totalement inconnu. Les armées venaient de se mettre en marche pour l'expédition de Russie. M. Delorme, qui me sollicitait depuis si long-temps de lui rendre mes bonnes graces, voyant tous ses efforts inutiles, se livra à un beau désespoir, s'enrôla dans les lanciers et se disposa à aller cueillir des lauriers sous le ciel glacé qui n'en a jamais produits.

M. de Luigny avait fait connaissance avec un intrigant, M. de la G.... se disant de B.....n, famille très-distinguée et alliée à nos rois; comme il voulait par économie vendre ses chevaux, M. de la G.... se présentait pour les acheter ou plutôt, disait-il, pour en faire un troc avantageux au propriétaire; j'eus le bonheur d'écarter cet obligeant personnage, je me chargeai de l'affaire et les vendis à M. de Gillis, colonel du régiment des gardes d'honneur.

Que de services je rendis alors! combien de pères, de mères me durent le bonheur de conserver leurs enfants! je le dis avec une sorte d'orgueil, ma maison était devenue le rendez-vous de tous ceux qui avaient quelque grace à solliciter; c'était pour moi la jouissance la plus douce de les obliger, et ce genre de vie était si approprié à mon caractère, qu'il était devenu chez moi comme une seconde nature. On trouvera dans mes papiers, je ne puis dire quel nombre de lettres que j'adressais aux autorités pour en obtenir des graces en faveur des malheureux.

Je n'aimais point M. de la G....; sa figure était mâle et expressive, mais il avait plutôt l'air d'un soldat parvenu que d'un homme bien né; rien de distingué dans son langage, dans ses manières, rien de ce qui annonce une éducation soignée; il

parlait avec chaleur contre Bonaparte ou plutôt il tempêtait sans mesure ou sans raison. Nous apprîmes bientôt que la police le recherchait, qu'elle avait failli l'arrêter et qu'il s'était sauvé par une fenêtre sur les boulevards. Comme ses manières me faisaient peur, que ses discours pouvaient évidemment compromettre notre tranquillité, je voulus savoir de M. de Luigny quel était ce personnage si extraordinaire; nous venions d'ailleurs d'apprendre qu'il avait été arrêté dans la rue Saint-Martin et qu'on l'avait conduit en prison lié et garrotté. « Je le connais peu, me « répondit M. de Luigny; lorsqu'il se présenta au « salon des étrangers, je fus chargé de prendre des « renseignements sur sa personne; j'ignore encore « si ceux qu'on m'a donnés sont vrais; il est certain « qu'un officier de ce nom a servi dans la Vendée; « on l'a cru mort dans cette terre de désolation, « mais on a été forcé de prendre de nouvelles « idées quand celui dont vous me parlez « s'est présenté; il me serait pénible d'adopter « des bruits malheureusement pour lui trop ré« pandus; on assure en effet que le véritable de « la G.... a été massacré, et l'on prétend que ce« lui qui s'est jeté à Paris sous ce nom, et dont « les formes sont si brusques, n'est que son do« mestique; que ce domestique était un frère

« naturel de l'officier, lui ressemblant beaucoup;
« qu'il s'est saisi des papiers de son maître et se
« donne aujourd'hui pour le maître lui-même;
« tout cela me parait si incroyable, ajouta le bon
« et candide Luigny, que je ne saurais y ajouter
« foi; je n'ai de doute que quand je l'entends
« parler; son ton, ses manières, le peu d'ins-
« truction qu'il possède me le font considérer
« quelquefois comme un intrigant. D'ailleurs, je ne
« lui connais aucune fortune; il professe pour nos
« princes de généreux sentiments, mais quelque-
« fois trop exaltés. C'est le seul motif qui m'en-
« gage à le voir; je ne suis point surpris qu'il
« soit arrêté, il devait l'être ou pour ses dis-
« cours ou pour ses dettes que je crois considé-
« rables. »

Tandis que ces petits détails d'intérieur nous occupaient, l'empereur avait passé la Vistule. Les commencements de sa campagne étaient marqués par les plus grands succès; les bulletins de la grande armée n'annonçaient que des victoires. On donnait des fêtes et j'étais de toutes ces réjouissances. Mais on remarquait à la cour un certain air de crainte et de vague inquiétude; on n'y paraissait point tranquille. L'impératrice, pour se conformer aux instructions de l'empereur, se décida à venir passer la belle saison à

Saint-Cloud. Si elle eût été maîtresse de ses résolutions, elle serait restée à Paris. On n'aimait pas à voir Napoléon si loin de ses états. Les gens éclairés auguraient mal de cette campagne; on ne voyait pas sans peine Bonaparte défier la fortune et mettre à de nouvelles épreuves l'étoile qui l'avait si bien servi. Mais la masse de la nation était en pleine sécurité lorsqu'un homme audacieux, sans autre secours que sa résolution et le secret, mit l'empire dans le plus pressant danger. Je veux parler de la conspiration de Mallet. J'arrivais de Saint-Cloud avec ma femme de chambre, et je venais préparer mon logement rue de l'Échelle, lorsqu'on l'arrêta. Je le vis passer, et comme j'ignorais encore les détails de cette affaire, j'y pris assez peu d'intérêt; après mon dîner je me disposais à me coucher lorsque j'entendis à ma porte un très-petit coup de sonnette; croyant m'être trompée, j'attendis qu'on récidivât. Nouveau coup de sonnette très-modeste et très-timide. Ma femme de chambre et moi nous allons ouvrir; c'était madame Gustave, mais non pas seule. Elle avait avec elle un jeune homme que je n'avais jamais vu. Elle demanda à me parler en particulier. « Gardez, me dit-elle, ce jeune « homme deux ou trois jours; que personne ne « sache qu'il est ici. Vous renverrez votre femme

« de chambre à Saint-Cloud ; je vous écrirai un « billet ou je vous prierai de venir passer quel« ques jours avec moi, parce que je suis indispo« sée ; d'ailleurs vous ne serez pas seule ici. J'y « viendrai partager vos soins, et tenir compagnie « à votre nouvel hôte ; demain matin, je serai ici « de bonne heure. »

Tout cela me paraissait si étrange que je ne pus m'empêcher de faire à madame Gustave les plus vives remontrances. « Je ne veux point, lui dis-je, « compromettre M. de Luigny ; j'ai vu ce matin « faire des arrestations ; on parle de conspira« tion ; je ne crains rien pour moi, mais je se« rais au désespoir de commettre la moindre in« discrétion qui pût rejaillir sur M. de Luigny, « que ses fonctions attachent au gouvernement. « Il serait perdu si on pouvait soupçonner qu'il « eût le moindre rapport avec des ennemis de « l'État. »

Je pressai madame Gustave de s'expliquer, mais elle me répondit : « Recevez monsieur ; si « vous le refusez, vous désobligerez singulièrement « M. de Luigny. » Je cédai, mais à condition que je saurais tout le lendemain. Je fis partir ma femme de chambre pour Saint-Cloud.

Madame Gustave fut fidèle à sa parole ; à sept heures du matin elle était chez moi ; j'attendais

avec impatience les révélations. Quel était ce jeune homme que je venais de recevoir, et qui couchait à si peu de distance de moi? Mais elle éluda toutes mes questions, me répéta plusieurs fois que je fusse tranquille; qu'elle avait pourvu à tout; qu'un homme à elle était chargé de nous apporter à dîner; qu'elle veillerait à tout; en même temps elle ouvre les portes qui communiquaient à l'appartement de M. de Luigny, où le jeune homme était couché, les referme sur elle, et me laisse seule.

Tout-à-coup on sonne vivement à ma porte; je ne pus m'empêcher de tressaillir. Je vais ouvrir en tremblant; c'était le bon commandeur, mon oncle, qui venait me demander à déjeûner, parce qu'il voulait partir de bonne heure pour se rendre à la campagne de la baronne H....., où il voulait, le premier, porter la nouvelle de la conspiration; il s'aperçut de mon trouble: Qu'avez-vous, me dit-il, est-ce que vous êtes seule ici? Dans ce cas, au lieu de déjeûner chez vous, vous viendrez déjeûner avec moi chez Véry. Cette proposition me parut excellente dans la position où je me trouvais. Je tremblais néanmoins que madame Gustave ne vînt à ouvrir la porte pour me rejoindre. Je parlai le plus haut possible pour l'avertir qu'il y avait quelqu'un; je m'habillai en

toute hâte, et je partis avec le commandeur, affectant de fermer les portes de mon appartement, et d'en emporter les clefs. Mais il y avait une seconde porte, par laquelle madame Gustave pouvait sortir si elle voulait.

En vérité, me dit mon oncle, à en juger par votre air effrayé, je vous aurais cru en bonne fortune : je serais tenté de faire perquisition, et de chercher l'amant heureux qui s'est trouvé si près d'être surpris. J'étais en effet toute décomposée; le commandeur ne poussa pas la plaisanterie plus loin. Allons déjeûner, dit-il, cela vous remettra; mais en affectant de rire de mon aventure, il ne se livrait pas moins à de sérieuses réflexions. Il ne put m'en dissimuler une partie, et crut devoir me chapitrer sur cet article. Il ne pouvait éloigner de sa pensée que j'avais une affaire de cœur; qu'il était survenu dans un mauvais moment, et me fit un sermon fort animé sur le soin que je devais prendre de ma réputation. Je fis tout ce que je pus pour détourner des préventions que je venais de lui donner; je n'y parvins pas. Il y a eu constamment dans le cours de ma vie une sorte de fatalité qui a mis les apparences contre moi, et m'a fait juger assez mal sur ces vaines et chimériques conjectures.

Le déjeûner fait, je cours chez moi, je frappe

à la porte où mes deux personnages se tenaient enfermés. Madame Gustave vient m'ouvrir, et j'aperçois distinctement le jeune homme que je n'avais fait qu'entrevoir la veille. Il était grand, très-blond, la figure pâle, mais d'une expression agréable. Il pouvait avoir trente-six ans; il me salua profondément mais sans me dire mot. Je m'expliquai alors avec fermeté: « Je veux, dis-je « à madame Gustave, savoir le mot de cette « énigme; quels dangers monsieur court-il ? « quel est-il? pourquoi se cache-t-il? Si l'on s'ob- « stine à ne me rien dire, je le déclare avec re- « gret, je vous prierai, madame, de chercher à « monsieur un autre asile. C'est un point sur le- « quel je ne transigerai pas.

« — Eh bien, vous allez tout savoir! ce ne « sera pas monsieur qui vous parlera; car c'est « un jeune Anglais qui ne sait pas un mot de fran- « çais; voudrez-vous lui refuser votre maison « quand je vous dirai qu'il court risque de la vie? « Qui que ce soit ne peut se douter qu'il soit « ici; il faut, je vous en conjure, qu'il reste jus- « qu'à ce qu'on vienne le demander; on s'occupe « de son évasion, et quand il sera à l'abri de tout « danger, vous connaîtrez toute l'étendue de ce- « lui qu'il court. »

Tandis que madame Gustave me parlait ainsi,

mon hôte mystérieux tenait les yeux attachés sur moi et semblait implorer ma miséricorde; je n'eus pas le courage d'insister pour son départ. Quoiqu'il fût réellement Anglais, je ne doutais nullement qu'il ne sût le français; j'avais l'esprit troublé, je tremblais qu'on ne vînt faire chez moi quelque fâcheuse visite; je quittai mes mystérieux personnages pour aller passer la soirée chez madame de Villette, où je restai le plus long-temps que je pus. Je m'imaginais que, dans le cas où l'on se présenterait chez moi, je serais moins compromise si l'on ne me trouvait pas, comme si deux personnages suspects pouvaient s'y être cachés sans ma permission; mais je n'étais pas en état de raisonner mieux.

En rentrant chez moi, je trouvai mes gens fort inquiets eux-mêmes; ils attendaient des nouvelles et n'en recevaient pas. Nous passâmes une fort mauvaise nuit; moi tourmentée de ce que je ne savais pas, eux de ce qu'ils savaient. Nous étions à notre troisième jour d'angoisse, lorsqu'un petit bonhomme, vêtu d'une livrée, me demanda et me remit une lettre; j'en déchirai l'enveloppe et je trouvai une seconde adresse à madame G...; je me hâte de la lui porter. « Bon, « me dit-elle, renvoyez ce petit domestique. » Elle lit et ajoute: « Ce soir je vous délivrerai de votre

« prisonnier; allez à la campagne, j'irai vous y « rejoindre. »

On donnait une pièce nouvelle au théâtre Feydeau, je désirais y aller. « Ne vous refusez « point ce plaisir, me dit madame Gustave, nous « ne partirons qu'après votre retour. »

Lorsque je rentrai chez moi je ne trouvai plus personne, mais madame Gustave m'avait laissé un billet que je possède encore et conçu en ces termes :

« Mille et mille remercîments, ma gentille et « petite amie; vous m'avez rendu un service de « la plus grande importance et que je n'oublierai « jamais; je vous reverrai sous peu de jours à « Saint-Cloud. Ne m'oubliez pas auprès de M. de « Luigny et dites-lui tout. »

Je fus charmée de me trouver enfin seule : le lendemain j'allai à Saint-Cloud, je racontai à M. de Luigny ce qui s'était passé, il en parut surpris et fâché. Cette femme, dit-il, est une imprudente, et finira par me perdre.

J'avais donné pour secrétaire à M. de Luigny le jeune écolier que j'avais fait élever avec mon fils. Je résolus d'établir mademoiselle Aspasie, et, pour y parvenir, je lui recommandai la plus

grande retenue; car elle ne possédait dans la nature que ses agréments et les bontés de M. l'abbé de Vill.... qui ne lui donnait absolument rien : il était convenu que je lui ferais un joli trousseau, et que M. de Luigny aurait recours aux bontés de l'impératrice pour le reste; mademoiselle Aspasie avait fait impression sur un jeune homme qui se nommait M. Delaporte; il était, de son côté, sans fortune, mais il avait de très-belles espérances de la part d'un oncle fort âgé, qui ne lui donnait cependant pas assez pour le faire exister avec une femme sans dot, mais il le laissait absolument libre de son choix. Aspasie, sous des apparences douces et vertueuses, cachait une ame extrêmement violente et des penchants dissolus. M. de Luigny et moi nous nous proposions d'obtenir de M. de Montalivet, alors ministre de l'intérieur, une place dans ses bureaux pour M. Delaporte. Nous avions l'assurance de l'obtenir immédiatement après le mariage. Ce ministre était le plus obligeant des hommes, son ame était aussi belle que sa figure, il mettait son bonheur à faire des heureux; mais nos amants étaient si pressés qu'ils ne voulurent pas attendre l'accomplissement de ses promesses. Aspasie quitta ma maison pour s'enfuir avec M. Delaporte qui ne la garda pas long-temps. Depuis

cette époque, je n'ai plus entendu parler d'elle, et j'ignore si M. l'abbé de Vill.... l'a reprise sous sa protection, comme on l'a dit : elle n'en valait assurément pas la peine.

Le départ de mademoiselle Aspasie me laissait seule et je sentais toute la nécessité d'avoir une compagne dans une maison que j'habitais avec M. de Luigny. Où la prendre? je n'en savais rien; je me décidai à laisser faire le hasard, mais le hasard m'a rarement servie en amie.

J'avais sans cesse la tête occupée de ce qui s'était passé chez moi; j'étais impatiente de revoir madame Gustave; elle arriva deux jours après et passa dans l'appartement de M. de Luigny avec un étranger qu'elle amenait. La conversation fut longue et, si j'en peux juger par les apparences, assez sérieuse. Au déjeûner, madame Gustave me présenta l'étranger sous le nom de M. le baron de G...; ce personnage nouveau avait les manières d'un militaire; son œil était hardi, son teint fort brun; il paraissait d'un âge moyen, ses traits portaient je ne sais quelle expression de fausseté et de perfidie. Sa voix, lorsqu'il la laissait aller à son naturel, était éclatante, et, malgré lui, son ton était brusque. Après l'avoir attentivement examiné, le résultat de mes observations me fit trembler pour M. de

Luigny, surtout quand j'appris qu'il se proposait de passer la semaine avec nous; j'étais décidée à entretenir sérieusement à ce sujet mon excellent ami; à lui faire sentir qu'à la fin ces mystères pouvaient le conduire à sa perte; il était obligé d'aller tous les matins passer trois heures au château; je pris la ferme résolution de lui parler à son retour.

Après le déjeûner, madame Gustave alla se reposer et me laissa seule avec l'hôte qu'elle nous avait amené. Il se mit tout-à-fait à l'aise avec moi, prit des manières libres, et une contenance fort peu décente; il crut probablement m'amuser en tournant en misérables et plats calembourgs, signe incontestable de sottise, tout ce que je pouvais lui dire; je ne pouvais concevoir qu'un homme que je voyais pour la première fois affectât avec moi une si grande aisance, mais non de cette aisance qui annonce un homme de bonne compagnie. Je lui en fis l'observation; il sourit avec ironie, et prenant le ton du persifflage: « Que voulez-vous, me dit-il, les gens élevés dans « les camps ne sont pas accoutumés à filer le par- « fait amour. Si vous étiez plus âgée, on pourrait « causer avec vous politique ou dévotion; car les « femmes sur le retour aiment beaucoup les égli- « ses et les saints; mais avec une femme jeune et

« jolie comme vous, il faut bien que vous me « permettiez un peu plus de galanterie ; nous « sommes habitués à parler amour, et à brusquer « les aventures quand l'occasion s'en présente. »

Voyant que je n'avais rien à espérer d'un pareil interlocuteur, je pris le parti de me retirer et de le laisser dans le salon se livrer au genre de réflexions qui lui conviendrait le mieux, ou à la composition de quelque nouveau quolibet. J'attendis le moment où madame Gustave me paraîtrait assez reposée pour me présenter chez elle. Cette dame commençait à me déplaire beaucoup; le nouvel hôte qu'elle amenait n'était pas fait pour me réconcilier. J'entrai brusquement en conversation:

« Il est temps, madame, que je sache quel « rôle vous me destinez dans vos intrigues, et si « vous avez juré de compromettre M. de Luigny « surtout dans un moment où l'état conçoit des « soupçons, et n'est pas sans inquiétude sur la si- « tuation des esprits. Je vous demande en grace « de vouloir choisir tout autre lieu que ma mai- « son pour l'objet de vos rendez-vous, et toute « autre personne qu'un homme bon, confiant, « mais faible, et qui, au nom de MONSIEUR, n'a « plus la moindre force de résistance ; la place « qu'il occupe exige la plus scrupuleuse circon-

« spection. Il serait doublement coupable s'il en « trahissait les devoirs; il faut que tous vos mys« tères finissent. Sa figure habituellement calme « et riante est devenue depuis quelque temps « sombre et soucieuse; tout cela me tourmente. « Je veux savoir enfin le mot de toutes ces énig« mes.

« Eh bien, me répondit-elle, je vais vous satis« faire et vous dire tout ce qu'il m'est permis de « vous découvrir. N'exigez pas que j'aille au-delà, « je ne le pourrais sans trahir des personnes qui « ne me pardonneraient pas un mot de plus.

« L'Europe prépare un grand coup-d'état; la « domination de Bonaparte l'a soulevée; elle ne « veut plus la supporter. Plusieurs des généraux « sont gagnés, et ce sont les plus recommanda« bles. Nos affaires sont peu avancées à Paris; le « ministre de la police n'a pas assez de perspica« cité pour lire dans l'avenir. Il sert fidèlement « l'empereur, et ce côté n'est guère accessible. « De grands événements se préparent; j'en ai parlé « à Luigny, mais il n'y croit pas. L'empereur « de Russie est tout entier dans nos intérêts, et, « pour vous dire tout en un mot, il ne s'agit de « rien moins que du rétablissement des Bourbons « et de l'ordre de choses qui existait avant la ré« volution. Si je vous fais ces confidences, c'est

« que je vous crois trop attachée à Luigny pour « ne pas me garder le plus profond secret. La « moindre indiscrétion pourrait le perdre, et ni « moi ni vous n'en avons l'intention. Si néanmoins « il se trouvait jamais le plus légèrement compro- « mis, toutes nos mesures sont prises pour faire « passer en Angleterre ceux qui auraient quelque « risque à courir.

« Il faut maintenant vous dire quel était le « jeune homme que j'ai déposé chez vous pen- « dant quelques jours; c'est un de nos correspon- « dants d'Angleterre. Il est venu de Londres à Pa- « ris pour connaître la disposition des esprits. Ne « croyez pas que la conspiration de Mallet se soit « formée en silence et dans le secret de son ame. « Le jeune étranger y avait eu sa part, mais il « n'avait pas trouvé dans les hommes qu'on lui « avait indiqués ce qui était nécessaire pour le « succès de son projet. Après avoir bien vu, bien « examiné, formé ses plans, il s'est décidé à quit- « ter la capitale; mais ce ne pouvait être sans « précaution. Il courait risque d'être surpris; « il fallait qu'il trouvât un asile, et qu'on ne « le trouvât pas. En vous l'amenant j'avais l'assu- « rance de ne vous exposer à aucun danger; « car il était impossible qu'on le soupçonnât « dans votre maison. Moi-même je ne courais

« aucun risque ; j'ai des appuis trop en crédit, et « je suis trop bien établie dans la confiance des « puissants du jour, pour qu'on puisse me soup- « çonner. Ma seule présence dans votre maison « suffit pour vous mettre à l'abri de toutes re- « cherches. »

Je ne sais si je rends textuellement tout ce qu'elle me dit alors. Il serait possible que ma mémoire me fît quelques légères infidélités ; mais je suis sûre de donner un sommaire exact de sa conversation ; il était difficile d'échapper à ses filets. Je n'ai jamais connu de femme plus adroite et qui sût mieux s'insinuer dans la confiance des personnes qu'elle voyait, dont les discours fussent plus propres à persuader ; c'était une vraie magicienne.

« Que je serais heureuse, ajouta-t-elle, si nous « avions le bonheur d'obtenir ce que nous dési- « rons avec tant d'ardeur ! si le succès couron- « nait les plans auxquels nous travaillons depuis « si long-temps ! Quelle source de prospé- « rité pour votre ami et pour vous ! que d'hon- « neur ! que de fortune ! Luigny ne saurait être « indifférent à tant d'avantages, il se doit tout en- « tier à son ancien maître. Nous avons même be- « soin de lui pour quelques détails. Si vous nous « gardez bien le secret, rien ne peut donner l'é-

« veil sur nos projets, ni porter le gouvernement « à se méfier de nous. Recevez de votre mieux le « baron que je vous ai présenté; ne vous arrêtez « pas à de vaines surfaces; fermez l'oreille et les « yeux sur tout ce que vous verrez et entendrez; « comme je vous crois obligeante et sûre, je vais « mettre votre amitié pour nous à l'épreuve; « je vous charge donc de remettre cette lettre à « une personne que vous trouverez adossée à la « grille du parc de la porte de Sèvres. Il aura un « livre à la main, un chien barbet à côté de lui. « Vous direz en approchant de lui: *La chaleur est « bien grande*; il vous répondra: *Je crois que nous « aurons de l'eau*. Ce sera le signe de reconnais- « sance, et vous pourrez lui remettre la lettre en « toute sûreté; vous remarquerez seulement si « personne ne fait attention à vous. D'ailleurs « vous êtes jeune et jolie, on n'y verra qu'une « aventure d'amourette, etc. »

Tout cela était de nature à me faire rêver; mais, je l'ai déjà dit, cette femme avait un art merveilleux pour persuader. Je dois aussi avouer que mon imagination vive et et aventureuse trouvait quelque plaisir dans ce jeu d'intrigues et de mystères; et pourvu qu'il n'arrivât rien de fâcheux à mon ami, à celui que je considérais comme un bon père, je prenais fort peu d'intérêt aux

affaires d'état; j'étais femme, jeune et Française, le changement pouvait-il me déplaire? je me forgeais mille idées plus séduisantes les unes que les autres. Les Bourbons nous ramèneront les mœurs françaises; les jours brillants de la chevalerie renaîtront avec eux; je croyais les voir rentrer en France tout rayonnants de jeunesse et de courtoisie; les amours et les graces devaient former leur cortége. On m'avait raconté de M. le comte d'Artois tant de traits charmants, tant d'aimables anecdotes sur sa courtoisie et ses attentions pour les dames, son caractère léger et brillant, que mon esprit naturellement romanesque prenait feu. On me disait bien que le temps, l'expérience et le malheur avaient opéré des changements; que leur jeunesse s'était formée, leur cœur s'était mûri sous les orages de l'adversité. Je m'obstinais dans mes enchanteresses illusions.

Je résolus donc de m'associer aux projets de madame Gustave, et je rentrai un instant dans le salon. M. de Luigny y arriva presqu'aussitôt que moi, son air était triste et rêveur, il me fit passer dans le jardin et me dit : « Hier au soir B.......
« est allé rendre visite à la dame d'honneur; j'en
« ai la certitude, je le tiens du propre père de
« cette dame : ce matin après avoir pris ses or-

« dres, elle m'arrête et me dit : M. de Luigny, il
« court des bruits fâcheux à votre sujet, je suis
« bien éloignée d'y croire, mais, s'ils parvenaient à
« l'impératrice, je serais forcée de faire choix d'un
« autre secrétaire; on assure que vous recevez
« beaucoup de monde. M. de Gily, maire de Sè-
« vres, a fait un rapport sur ces bruits; jusqu'à
« ce jour tout cela est tombé dans l'eau; je suis
« persuadée de votre attachement à l'impératrice,
« de votre fidélité à vos devoirs, mais soyez sur
« vos gardes et sévère dans le choix des personnes
« que vous recevez chez vous.

« Voilà, ajouta-t-il, ce que m'a dit la duchesse
« de M.... J'avoue que je suis resté étourdi du
« coup; ma conscience n'est pas nette, et si j'avais
« quelque moyen d'exister, je donnerais ma dé-
« mission. Madame Gustave finira par me com-
« promettre, je ne vois aucun terme à tout ce
« qu'elle imagine, aucun but dans les mouve-
« ments qu'elle se donne; je ne veux pas être
« dupe de ses rêveries. Napoléon marche de vic-
« toires en victoires, il dissipe de son souffle les
« armées d'Alexandre comme un vain amas de
« poussière; il y a vingt-cinq ans que les amis de
« l'ancienne dynastie promènent leur esprit dans
« une foule de projets et de vaines illusions :
« cependant je ne puis éloigner les penchants

« qui me ramènent vers mes anciens maîtres, et
« je me sens dans un état de doute qui me tour-
« mente. »

— « Allons, lui dis-je, prenez un parti décisif.
« Si toutes les puissances se réunissent contre
« Bonaparte, comme le prétend madame Gustave
« (et elle paraît bien le savoir), croyez-vous qu'il
« puisse tenir? il tombera indubitablement; dans
« ce cas, qu'avez-vous à craindre? Donnez votre
« démission, si cela vous tourmente, et attendons
« les événements; j'ai quelque argent dans les
« fonds publics; vous n'avez pas oublié l'anglais,
« vous vous remettrez à le traduire; vous avez
« commencé un ouvrage considérable, vous l'a-
« cheverez. Votre *Fistmaris* a obtenu du suc-
« cès et fait plaisir, vous ne serez pas plus mal-
« heureux pour vos autres ouvrages; vous
« jouirez de votre liberté, vous pourrez servir le
« prince que vous chérissez; vous vous devez à
« lui de préférence.

— « C'est fort bien, madame, dit-il, vous en
« parlez tout à votre aise; mais rien ne me force
« à quitter ma place, elle me fait vivre, elle arrête
« les poursuites de mes créanciers, qui, chaque
« année, me permettent très-obligeamment de me
« ruiner en joignant l'intérêt au capital. Tant
« qu'on me souffrira à ma place, j'y resterai; je

« ne suis engagé par aucun serment; mon parti « est bien pris, je ne quitterai que quand la « pièce sera dénouée. Demain matin, j'irai faire « une visite au maire de Sèvres, je saurai ce que « tout cela signifie et peut-être apprendrai-je à « connaître quels sont les gens qui viennent ici, et « s'ils n'y viennent que pour savoir ce que l'on y « pense et ce que l'on y dit. Il pourrait bien se « faire que vous eussiez deviné juste au sujet de « B..... ; c'est un homme qui a toujours nagé « entre deux eaux, j'ai des doutes sur sa franchise « et la sûreté de mes liaisons avec lui; le maire « de Sèvres est un bon-homme, je le prendrai « par son faible et je saurai à quoi m'en tenir. »

En ce moment madame Gustave vint nous rejoindre avec son baron; nous leur fîmes part de notre entretien, et ils furent entièrement de l'avis de M. de Luigny; je les laissai pour aller à la porte du parc remplir mon message.

J'ai souvent fait, en écrivant ces Mémoires, une réflexion tardive ; c'est que dans toutes ces intrigues politiques on s'est constamment servi de moi comme d'un instrument que l'on plaçait aux postes les plus périlleux; ceux qui m'employaient me laissaient les dangers, et se réservaient les profits. Tout ce que j'ai fait, tout ce qui devait naturellement me procurer quelques

avantages, à cause du péril auquel j'étais exposée est resté dans l'oubli le plus profond, tandis que dans les occasions où il s'agissait de quelque profit sans honneur, rien n'a été oublié pour verser sur moi et sur moi, seule, les reproches, la honte et le châtiment; mais Dieu sait si je les ai jamais mérités.

Me voici, ma lettre à la main, je traverse le parc, j'arrive à la grille du côté de Sèvres, je regarde de tous mes yeux, personne; j'entre dans le village, je reviens sur mes pas, personne encore; je fais ce manège pendant un quart-d'heure qui me paraissait un siècle; enfin j'apperçois un beau chien et avec le beau chien un jeune homme d'à-peu-près vingt ans, se promenant, un livre à la main: il était vêtu d'un habit de chasse élégant, sa figure était marquée de petite vérole : mais son œil était vif, sa bouche agréable. Voilà, me dis-je, mon courrier des dépêches, je m'en approche : *Il fait bien chaud*, dis-je. — *Oui, mais nous aurons de l'eau*, répond-il en souriant; je tremblais un peu, il me regarde de manière à me rassurer et je m'acquitte de mon ambassade : « Ayons l'air, me dit-il, « de marcher un moment ensemble; voilà des « militaires qui nous observent, faisons mine « de nous connaître et, si vous voulez, de nous ai-

« mer. — Mon Dieu, répliquai-je, je tremble, « car déjà l'on a des soupçons. — Et de quoi? « —Des amours de madame Gustave avec le vieux « bon-homme à qui je suis chargée de remettre la « lettre? —Vous êtes dans l'erreur sans doute, je « vous croyais dans la confidence. — Oui, mon-« sieur, dans une très grande erreur assurément, « car je n'aurais jamais cru que madame Gustave « me fît jouer un pareil rôle; au reste, la vue de « ces deux militaires me trouble, permettez-moi « de vous quitter. »

J'étais, en rentrant chez moi, dans une colère difficile à dépeindre; me faire la messagère de ses vieilles amours! Dès que j'aperçus madame Gustave, j'éclatai; l'explosion fut terrible et de nature à terrasser le plus fier adversaire. Madame Gustave n'y répondit que par un grand éclat de rire. « Eh bon Dieu! me dit-elle, pouvez-vous « croire que je m'occupe de pareilles balivernes? « il y a long-temps, mon enfant, que j'ai renoncé « à tout cela. La lettre que vous avez remise est « d'une tout autre importance. »

Elle m'expliqua alors que le jeune homme au beau chien était le neveu d'un employé supérieur de la poste; qu'il donnait un louis à ce neveu toutes les fois qu'il lui apportait une lettre de sa prétendue maîtresse. « Je ne vous ferai jamais,

« ajouta-t-elle, jouer un rôle indigne de vous;
« mais je puis vous employer sans scrupule au
« service de nos princes. J'espère qu'ils le sauront
« un jour, et que vous en recevrez la récom-
« pense. »

Madame Gustave et le baron passèrent la semaine avec nous. Ces jours ne furent marqués que par la visite que M. de Luigny rendit au maire de Sèvres. Il y apprit à se défier de ce M. B.. que j'avais si bien deviné : personnage rampant, toujours aux pieds des dames les plus en faveur de la cour, homme par conséquent faux et dangereux. Le maire vint nous rendre la visite qu'il avait reçue ; le commerce des lettres continua, mais je n'en fus plus la messagère; madame Gustave se chargea elle-même de sa correspondance. Elle repartit ensuite pour Paris avec son compagnon; nous passâmes le reste de la belle saison fort paisiblement ; quelques visites oiseuses, la promenade et la conversation furent nos uniques divertissements.

Nous rentrâmes, à notre tour, dans la capitale ; les conférences de la rue d'Enfer continuèrent avec une nouvelle activité. J'avais le plaisir de recevoir tous les jours à ma table madame Gustave; je voyais aussi des figures inconnues se rendre chez M. de Luigny ; mais, distraite par le plai-

sir et mes relations de société, je n'y prenais pas garde ; la politique avait pour moi fort peu de charmes. L'empereur était entré à Moscou ; tout paraissait lui succéder ; on était à mille lieues de soupçonner les désastres qui devaient détruire son armée. Madame Gustave n'en soutenait pas moins qu'il était perdu ; que si les puissances du continent tenaient les promesses qu'elles avaient faites à l'Angleterre, le *tyran* n'en reviendrait jamais ; car c'était le nom le plus doux qu'elle lui donnât. Nous avions toujours les visites de M. Corvetto ; mon oncle était retenu par la goutte ; la baronne ne l'abandonnait point ; elle venait souvent passer quelques heures avec lui. Nul homme n'était plus sûr dans le commerce de la vie que M. Corvetto ; s'il causait politique, c'était toujours avec une extrême modération ; ce qui m'étonnait seulement, c'est qu'il était souvent d'une opinion toute différente de celle du jour.

Avec la vivacité d'imagination dont la nature m'a enrichie ou punie, il ne m'était guère possible de vivre dans l'espèce de solitude où je me trouvais, depuis la disparition de mademoiselle Aspasie, le départ de M. Delaporte qui l'avait suivie, et l'enrôlement de M. Delorme.

Le hasard me fit faire connaissance avec une

jeune femme nommée Aig....., dont le mari avait fait de mauvaises affaires. Ils étaient l'un et l'autre dans une situation difficile. Je m'attachai à eux par suite de cette manie d'obliger dont j'ai toujours été victime; car je n'ai jamais recherché les gens heureux, persuadée que ce n'est pas dans cette classe qu'on trouve les bons cœurs. Hélas! je suis encore à savoir dans quelle classe ils se sont réfugiés. Cette madame Aig..., que je croyais mariée, vivait avec un homme dont elle portait le nom. C'était une petite femme venue du Berry, mariée d'abord à un Espagnol du nom de Souza, qu'elle avait quitté pour M. Aig... Celui-ci était un fort bonhomme, qui laissait volontiers faire à sa femme ce qu'elle voulait, à condition seulement qu'on ne lui dirait pas certaines choses en face. Madame Aig...... était donc une femme extrêmement légère; mais elle m'amusait infiniment, le récit de ses aventures me divertissait. D'ailleurs elle était à couvert de la médisance; elle avait un mari, ou quelque chose d'approchant, et dans le monde on n'y regarde pas de si près. Je l'avais accueillie chez moi, parce qu'elle était malheureuse; c'était pour mon cœur un titre auquel je ne savais rien refuser; mille fois j'y avais été prise; mais sur ce point j'étais incorrigible. J'ai le malheur de m'engouer à la première vue;

madame Aig.... n'avait pourtant rien de séduisant, elle est haute comme une botte, mal tournée, marche de travers; mais sa figure est charmante, et si j'osais me servir de ce mot, ses yeux sont adorables. Sa gaîté est inaltérable, elle sait animer sa conversation de saillies et de traits si piquants qu'on ne saurait se défendre de la séduction. J'ai peu vu de femmes plus amusantes; elle était à la vérité dénuée d'instruction; mais qu'importe? Son mari avait été élevé pour le commerce; sa figure douce couvrait une ame fausse et perfide; bel homme d'ailleurs et d'une bonté pour sa femme dont il aurait dû garder quelque chose pour ceux qui l'obligeaient. Je suis restée long-temps sans bien connaître ces deux individus; il m'en faut beaucoup pour découvrir les défauts de ceux que mon aventureuse imagination me fait d'abord déifier. Ce qui me fit connaître ce que valait la dame, ce fut une aventure que je vais raconter ici, quoiqu'elle soit arrivée plus tard.

La petite Vénus aux beaux yeux avait un amant qui se donnait, comme il arrive si souvent, pour l'ami de l'époux : c'était un simple lieutenant dans l'armée; il était veuf et avait deux enfants; mais cela ne fait rien à l'affaire. Il était jeune, d'une excellente constitution, et d'un amour passionné. Le mari ne voyait rien, comme c'est le plus

ordinaire ; tout allait à merveille, lorsque le corps où servait le lieutenant reçut l'ordre de se rendre à Anvers. Ce ne fut d'abord que pleurs et gémissements ; l'amant désolé partit, chargé d'amour et de fort peu d'argent. Pendant quelques heures la petite dame ne fut d'abord occupée que de lui ; mais ayant remarqué que les pleurs pouvaient gâter ses beaux yeux, elle les sécha bientôt et se consola facilement.

Que faisait l'amant pendant ce temps ? il était tout entier à son douloureux martyre. Tout le temps qu'il ne donnait pas aux exercices militaires, il le consacrait à écrire de longues lettres, où il exprimait en cent manières différentes son amoureux désespoir. Sans doute la belle lui avait fait l'aveu que l'hymen n'était pour rien dans les chaînes qui l'attachaient à M. Aig.... Elle se plaignait des tourments jaloux que l'ingrat lui faisait éprouver ; car malgré la légèreté de sa conduite elle était d'une jalousie extrême, tant le cœur humain a de bizarrerie !

Le lieutenant ravi proposait un enlèvement, et à la suite un mariage qui comblerait ses vœux ; la correspondance était suivie et active ; tout le temps que la dame ne donnait pas à ses nombreuses occupations était employé à exprimer à l'absent ce qu'avait de pénible cette triste sé-

paration. L'amant, désolé de savoir sa divinité malheureuse, regrettant les plaisirs que l'éloignement et le souvenir lui rendaient plus doux, sollicite et obtient un congé de quelques jours, part à pied, sa fortune ne lui permettant pas de voler près de sa belle sur d'autres aîles; il arrive à Paris, apprend que madame Aig... est chez moi, la fait prévenir de son arrivée, et se met en route.

Madame Aig... était, en ce moment, occupée d'un autre rendez-vous que lui avait donné un homme fort aimable, à qui il ne manquait pour plaire complètement qu'une jambe qu'il avait perdue à la guerre et remplacée par une jambe de bois. Elle ne voulait pas manquer l'heure du berger; que faire dans cette double position? elle prend le parti de me faire l'aveu de tout et me prie de la tirer de ce mauvais pas; la manière plaisante dont elle peignait son embarras et ce qu'elle nommait une arrivée malencontreuse, ayant excité ma gaîté, je promis de la servir en amie. Je vais, dit-elle, rompre l'engagement que j'ai pris; ayez la bonté, en mon absence, de recevoir ce pauvre Charles. Je consentis à tout; et j'attendis paisiblement, mais non sans rire, l'arrivée de Charles.

C'était pour la dame la journée aux mauvaises

aventures. Tandis qu'elle était chez moi, M. Aig... avait malheureusement saisi la correspondance; il en commençait la lecture, lorsqu'il entend tout-à-coup la marche de la dame, et l'entrée d'une clef dans la serrure; il n'a que le temps de serrer le paquet et de le cacher dans une ouverture qui se trouvait derrière un tableau; à la vue de sa Dulcinée, sa fureur est extrême, il l'accable de reproches, lui prodigue les épithètes les plus humiliantes, et couronne cette aimable réception d'un grand soufflet; la victime s'arme de stoïcisme, souffre tout sans se plaindre; écoute sans dire un mot, et s'apercevant par les reproches même qu'il lui adresse qu'il n'a lu que des choses insignifiantes, tient bon contre l'orage. Mais on lui promet qu'elle n'en n'est pas quitte; que la correspondance est en lieu sûr, que l'on y reviendra, et qu'alors on saura prendre un parti; en parlant ainsi les yeux du jaloux se sont tournés vers le tableau sous lequel repose le précieux trésor. La petite rusée avait tout observé; à peine son furieux a-t-il tourné le dos, qu'elle saisit une chaise, la pose sur une table, soulève le tableau, saisit le paquet, se convainc qu'il n'a lu qu'une lettre, que cette lettre est insignifiante, jette les autres au feu, ouvre son secrétaire, en retire le portrait de Charles

et ses cheveux, monte en cabriolet, et arrive chez moi, où j'étais occupée à causer avec M. Charles de la pluie et du beau temps; sa figure était effarée: « Serrez ce portrait, me dit-elle, et ces « cheveux; je ne puis, sans me perdre, vous en « dire davantage. »

Elle remonte en cabriolet, retourne chez elle et attend de pied ferme l'insolent qui l'a souffletée; elle a tout le temps de se préparer, car il ne rentre qu'à cinq heures : « Monsieur, lui « dit-elle, vous m'avez outragée ce matin, je n'ai « rien répliqué parce que vous m'aviez étourdie; « j'ai retrouvé mes lettres et je les ai brûlées, non « parce que votre ami était coupable, il vous était « trop fidèlement attaché; estimable jeune homme! « jamais une trahison n'est entrée dans son cœur; « jamais vous n'avez eu un ami plus sincère, plus « dévoué; je ne veux pas vous cacher mes torts : « dans les longues soirées d'hiver, lorsque sa « présence et ses entretiens me consolaient de « votre abandon; que mon langage, que mes « attentions pouvaient lui donner l'idée qu'il ne « tenait qu'à lui d'occuper quelque place dans « mon cœur et de me venger de vos froideurs, « jamais il n'a songé à répondre à mes préve« nances. Je me suis, je l'avoue, étonnée, peut« être même irritée de son indifférence, mais en

« y réfléchissant, je n'ai pu concevoir pour lui « que de l'estime et du respect. Vengez-vous « maintenant, si vous le voulez, non de lui, mais « de moi; car je ne vous le dissimule pas, le dé- « pit de voir mes charmes méconnus m'a souvent « inspiré la pensée de les venger, quoique pour- « tant je n'aie jamais cessé de vous aimer.

— « Ne prétendez pas, répondit M. Aig..., m'en « imposer, j'en ai assez lu pour avoir des idées « fixes sur votre compte.—Non, monsieur, vous « n'avez rien vu, rien lu qui puisse vous don- « ner de votre ami des idées défavorables: si vous « aviez lu, vous auriez de lui une opinion bien « différente, vous y auriez trouvé d'excellents « conseils qu'il me donnait; j'ai brûlé ces let- « tres, parce qu'il était inutile que vous y vissiez « la répétition des tourments que vous me faites « souffrir tous les jours. Au reste, il est temps « d'en finir; après ces explications, je dois vous « quitter, et je vous quitte en effet; je veux rom- « pre une liaison qui dure depuis trop long-temps. « Hélas! je croyais ces nœuds éternels! »

En achevant cette phrase, elle eut l'air de fondre en larmes; le pauvre homme en fut telle- ment ému, qu'il pleura à son tour, convint que les torts étaient de son côté, se jeta dans les bras

de la petite peste, lui demanda pardon, et se crut trop heureux de l'obtenir.

La folle revint ensuite dîner chez moi, riant de tout son cœur de l'innocente crédulité de son cher époux, me conta toute son aventure, congédia son cher Charles, et me quitta immédiatement après dîner, pour aller probablement le rejoindre. . . . . —

Si j'ai conté tout ceci, ce n'est pas que je croie cet épisode bien propre à orner mes Mémoires; qu'est-ce qu'une femme de ce genre? qu'est-ce que M. Aig...? de quel intérêt pour le public peuvent être ces amours? je conçois tout ce qu'on peut dire à ce sujet : mais cette femme doit reparaître sur la scène; elle doit jouer un rôle dans les calomnies dont on a cherché plus tard à m'accabler, il était à propos de la faire connaître. On verra ailleurs de quoi elle était capable; elle n'est assurément d'aucune importance dans la société; mais on est allé chez elle puiser des renseignements calomnieux, tramer un tissu de noires méchancetés, composer contre moi, épaissir, en quelque sorte, une atmosphère d'indignités.

Lorsque je la connus, elle était accablée par le malheur. Je l'ai dit vingt fois; il m'est impossible de voir un être souffrant sans chercher à le secourir. Je l'engageai à partager ma table, je lui

offris ma maison, je la comblai de présents. Son mari ainsi qu'elle ont même assisté un jour à un dîner de madame Gustave, donné et servi aussi mystérieusement qu'à l'ordinaire.

Comment cette dame s'y prenait-elle pour échapper à la surveillance de la police, qui se faisait avec une extrême activité ? je l'ignore; mais elle recevait des courriers qui lui apportaient les nouvelles les plus récentes et les plus sûres, mais elle entretenait une correspondance suivie avec Londres; elle avait donc de grandes intelligences à la poste. Je n'ai jamais connu le secret de toutes ces menées. M. de Luigny passait souvent la soirée chez elle, et il m'assurait qu'il s'y faisait de nombreuses réunions, dont il était quelquefois le secrétaire.

L'hiver alors exerçait, en Russie, toutes ses rigueurs; les Français étaient maîtres de Moscou, et se flattaient d'y attendre, en toute sécurité, le retour de la belle saison, lorsque tout-à-coup la question fut décidée par le feu, et l'armée réduite à battre en retraite à travers les neiges, les glaces, et sous le ciel le plus inexorable.

Ces nouvelles avaient plongé l'impératrice et toute la cour dans la plus profonde tristesse. M. de Luigny passait une grande partie des nuits pour recevoir les dépêches qui se succédaient

sans cesse, et apportaient à chaque instant de nouvelles alarmes. Dans une de ces nuits, il entend une grande rumeur au pied de son escalier qui donnait dans les appartements de l'impératrice; il sort une lumière à la main, et se trouve (quelle surprise?) face à face avec l'empereur et le duc de Vicence qui l'accompagnait. Ils étaient tous les deux faits comme deux soldats échappés du carnage.

« Que faites-vous là, crie l'empereur, et par « quel ordre vous trouvez-vous aussi près de « l'appartement de l'impératrice, à une pareille « heure? parlez et parlez vite. — Sire, je suis le « secrétaire de la dame d'honneur; j'attends ses « ordres pour répondre aux dépêches, s'il en ar- « rive; depuis huit jours, je passe les nuits. — « C'est bon; allez éveiller les gens de la lingerie, « et qu'on m'apporte à l'instant de quoi changer. « On ne m'attendait pas sitôt, j'en suis sûr. Faites « qu'on n'éveille pas ma femme, je serai charmé « de la surprendre. Venez me retrouver au petit « salon. »

M. de Luigny eut de la peine à donner l'alerte; lorsqu'il revint au petit salon, Napoléon n'y était déjà plus. Il avait fait éveiller la première femme de l'impératrice, avait pris du linge, et couru chez sa femme avec la gaîté qui lui était naturelle.

Voyant que sa présence était inutile au château, M. de Luigny rentra chez lui, et me fit donner la nouvelle du retour de l'empereur, en me prévenant toutefois que s'il arrivait qu'on le demandât au château, on le trouverait chez madame Gustave, où il était obligé de se rendre par suite d'un message qu'il avait trouvé en rentrant.

On ne le demanda point; il revint à midi, s'empressa d'aller au château, et me dit ensuite en parlant de madame Gustave : « Tout va à « merveille, et si les officiers-généraux tiennent « leurs engagements et nous servent, avant peu la « scène changera.

« Deux étrangers viendront me demander. L'un « est Espagnol; il est chargé d'un paquet pour moi. « Ils ne peuvent attendre ni l'un ni l'autre ; vous « enverrez aussitôt me chercher au château. Si le « parti auquel j'ai cru devoir me réunir réussit, « nous serons heureux vous et moi; car je conviens « que je dois beaucoup à votre intelligence et à « vos bons offices. »

De tout ce qu'on disait je ne pouvais jamais recueillir que des demi-mots; de tout ce qu'on faisait, je n'entrevoyais que quelques ombres indécises, mais je voyais qu'on redoublait d'activité. Il est sûr qu'on travaillait beaucoup les esprits;

pas d'une assez haute importance pour me confier le secret des démarches qu'on faisait. Je suis donc réduite à ne donner que des aperçus vagues, des notions imparfaites; je ne puis parler que de ce que j'ai vu, entendu; mais ce que je dis suffit pour démontrer que l'on avait bien préparé les esprits avant l'arrivée de MONSIEUR. Toutes ces calèches qui couraient les rues de Paris l'avant-veille de son arrivée étaient préparées depuis long-temps.

Mais avant cette époque, Napoléon avait su tirer des ressources du courage de ses armées et de son propre génie. Il fallait la bataille de Leipsick pour ruiner ses affaires, et donner aux puissances du continent la confiance et l'audace qui leur manquaient. Quand la rive du Rhin ne fut plus tenable, quand les armées étrangères osèrent passer le fleuve, quand l'empereur partit pour défendre son propre pays, après avoir parcouru et conquis tous les états de l'Europe, on sait dans quelle anxiété tomba la France tout entière, de quelle impression de terreur le départ de Napoléon frappa la capitale; tout alors parut désespéré. Pourrais-je nombrer les lâches défections dont j'ai été témoin, désigner tous les traîtres? Quel abîme de vices que le cœur humain!

que c'étaient des hommes exaltés. Je répondais avec autant de discrétion que je pouvais; je craignais les espions des deux parts; j'usais de termes généraux et ambigus, et je ne croyais pas aussi bien répondre lorsque j'assurai que mon ami serait fidèle à ses serments. J'ignorais qu'il en eût fait récemment pour être initié dans la société de la rue d'Enfer.

Les étrangers attendirent quelque temps qu'il revînt du château; mais, son service l'y retenant, ils me remirent un très-gros paquet bien et dûment cacheté aux armes de France, en me faisant donner ma parole la plus sainte de ne le remettre qu'à lui seul. L'un de ces individus avait dans les traits quelque chose de sinistre : je n'ai jamais su son nom, mais je l'ai rencontré une fois au château depuis l'arrivée des princes, et une seconde fois à Orléans, où il paraissait occupé à remuer les esprits; dans quel but? je l'ignore.

L'Espagnol me parut un homme discret, parlant peu, écoutant beaucoup. En me remettant le paquet, il me prévint qu'il lui fallait une réponse avant minuit, attendu qu'il partait à deux heures du matin.

J'aurais désiré pouvoir donner au lecteur la clé de toutes ces énigmes, mais on se défiait peut-être de ma discrétion, et on ne me jugeait

pas d'une assez haute importance pour me confier le secret des démarches qu'on faisait. Je suis donc réduite à ne donner que des aperçus vagues, des notions imparfaites; je ne puis parler que de ce que j'ai vu, entendu; mais ce que je dis suffit pour démontrer que l'on avait bien préparé les esprits avant l'arrivée de Monsieur. Toutes ces calèches qui couraient les rues de Paris l'avant-veille de son arrivée étaient préparées depuis long-temps.

Mais avant cette époque, Napoléon avait su tirer des ressources du courage de ses armées et de son propre génie. Il fallait la bataille de Leipsick pour ruiner ses affaires, et donner aux puissances du continent la confiance et l'audace qui leur manquaient. Quand la rive du Rhin ne fut plus tenable, quand les armées étrangères osèrent passer le fleuve, quand l'empereur partit pour défendre son propre pays, après avoir parcouru et conquis tous les états de l'Europe, on sait dans quelle anxiété tomba la France tout entière, de quelle impression de terreur le départ de Napoléon frappa la capitale; tout alors parut désespéré. Pourrais-je nombrer les lâches défections dont j'ai été témoin, désigner tous les traîtres? Quel abîme de vices que le cœur humain!

Les lettres, les courriers, les messages se succédaient sans interruption dans la rue d'Enfer. Mais ce mouvement étant devenu trop ostensible et trop public, on se décida sagement à changer le lieu des réunions. On se rassembla dans la rue du Cherche-Midi; je ne me suis jamais trouvée dans ce nouveau local et je ne saurais par conséquent donner aucun détail sur ce qui se passait; je sais seulement que jamais le jeu des intrigues ne fut plus actif, et que par l'effet des chances de la fortune, dans ce grand tumulte des intérêts, les uns sont devenus des personnages, les autres sont tombés dans la boue.

Les réunions de madame Gustave avaient lieu pendant la nuit. Autant que je pouvais, je détournais M. de Luigny d'y aller, mais il m'échappait et revenait toujours chargé de nouvelles espérances. Malgré l'active surveillance du directeur général de la poste, les correspondances continuaient, et les dépêches arrivaient toujours à leur adresse. Tout faisait présager un événement extraordinaire. L'armée ennemie était presque aux portes de la capitale, lorsque l'impératrice reçut ordre de la quitter et de se faire accompagner du corps des lanciers de Versailles.

M. Delorme et l'un de ses parents faisaient partie de ce corps. Ils voyaient trop bien le dé-

noument de ce grand drame, pour ne pas être effrayés de leur départ. Ils s'adressèrent à moi, et je puis dire en suppliants. J'étais malade; le froid était extrêmement vif, mais je n'hésitai pas un instant; le bruit s'était répandu que l'armée ennemie avait le dessein de surprendre l'impératrice, et de l'enlever. Si ce projet réussissait, les lanciers couraient le plus grand risque; M. Delorme père y voyait la perte inévitable de son fils. Je priai, je sollicitai, je me donnai tant de peine, que j'obtins ce qu'il désirait. J'ai encore, parmi mes papiers, la lettre que je reçus à ce sujet du général d'Hastrel. M. Delorme avait raison; les lanciers furent exposés aux plus grands dangers, et peu d'entr'eux échappèrent aux événements de cette désastreuse campagne. Ce service est de bien peu d'intérêt, mais il méritait quelque chose de mieux que de l'ingratitude.

La dame d'honneur engageait M. de Luigny à partir avec elle; mais il lui répondit avec une noble franchise, qu'il ne pouvait plus désormais continuer son service auprès d'elle; il la pria de jeter un coup d'œil sur la marche des événements, et lui fit pressentir, autant qu'il le pouvait sans manquer aux convenances, ce qui devait bientôt arriver. M. de Luigny me fit part de sa résolution, elle était hardie et généreuse, car il n'était

pas bien sûr encore que les princes rentrassent en France. Sa démarche était d'autant plus honorable, que depuis quelque temps on affectait envers lui une discrétion inusitée ; on ne le convoquait plus aux assemblées extraordinaires. On lui dit que des personnages du plus haut rang, venus récemment d'Angleterre, assistaient à ces conférences, et qu'ils avaient exigé qu'on n'y admît aucune des personnes qui avaient été attachées à la cour impériale. Mais on devait l'avertir dès qu'il y aurait quelque chose d'important.

Il ne put dissimuler son mécontentement d'une pareille mesure. Il croyait avoir donné assez de preuves de son dévoûment, pour ne pas être l'objet d'une pareille méfiance. Il prit le parti de se tenir renfermé chez lui, et de rester désormais simple spectateur des événements.

Mais des tribulations inattendues devaient troubler son repos. On avait réorganisé la garde nationale. Tant qu'il avait été attaché au service de la cour, il était resté parfaitement tranquille. Dès qu'on le sut libre, on le porta sur le contrôle. Son âge et ses infirmités lui fournissaient une excuse suffisante, mais il est des temps et des hommes sur lesquels la justice et la raison n'ont point de prise. On ne voulut entendre à

rien ; on parla de poursuites, de conseil de discipline, d'emprisonnement. C'était mal préparer l'aurore de la restauration ; j'étais devenue très-royaliste, très-empressée de revoir le retour de nos princes, mais je n'aimais pas ces formes acerbes. Toutes les fois qu'on s'était présenté, j'avais toujours affirmé que M. de Luigny était absent.

Un beau jour, on se présente à cinq heures du matin, on sonne à briser la sonnette, je défends aux domestiques d'ouvrir ; je cours à l'appartement de M. de Luigny, je le tire du lit comme une folle, je le mène malgré lui dans ma chambre à coucher, je l'enveloppe dans mes rideaux, et je vais ouvrir moi-même la porte. C'était un détachement de la garde nationale qui venait requérir mon brave et pacifique ami pour un service d'urgence. « Je vais, messieurs, dis-je « au commandant, vous faire ouvrir l'appartement de ce monsieur, mais je doute que vous « le trouviez. Je crois l'avoir vu sortir, il y a une « demi-heure, pour se rendre au poste qu'on lui « a assigné. » Ils entrent, visitent l'appartement, et se retirent.

Je cours à M. de Luigny : — « Hâtez-vous de « vous habiller ; courez chez M. M.... (l'agréé « dont j'ai déjà parlé), et restez-y jusqu'à ce qu'il

« arrive quelque chose de nouveau. On ne son-
« gera pas à vous aller chercher là. »

Il suit mon conseil, il part : on arrive une seconde fois; on se permet une recherche dans mon propre appartement. Je persévère dans ma réponse : « Madame, me dit-on, prévenez-le que s'il « ne se rend pas au poste, il sera puni suivant la « rigueur des réglements. » Je fis une pirouette devant ces messieurs; on battait la générale, je cours à ma fenêtre, bien plus pressée de voir ce qui se passait, que d'écouter le verbiage de l'officier de la troupe, personnage ennuyeux et bavard.

Paris, quoiqu'entouré d'ennemis, me paraissait fort tranquille. Je n'apercevais aucun mouvement en faveur des Bourbons; je commençai à craindre que tous les propos de tant de bourbonistes que j'avais vus depuis quelque temps ne fussent des rêves de cerveaux creux; quelques-uns d'entr'eux avaient des figures, des manières et des idées si bizarres, que l'on pouvait bien avoir quelques doutes sur le succès de leurs plans.

Tout-à-coup on vient frapper à ma porte, il n'était que sept heures du matin; ce n'était guère l'heure des visites, mais en ce moment toutes les règles étaient confondues. On m'an-

nonce une personne qui ne veut point dire son nom. Je refuse de la recevoir, elle insiste.—Mais de quelle part vient-elle? — De celle de madame Gustave. — On l'introduit dans l'appartement de M. de Luigny, et je vais l'y rejoindre quelque temps après.

C'était un chambellan que j'avais vu au château, et que M. de Luigny m'avait dit être attaché à la haute police de Napoléon. Je l'avais vu une fois chez madame Gustave avec tous les partisans de la maison de Bourbon qui s'y réunissaient; je ne puis le nommer. Il est parvenu à un rang élevé, et quelle que fût la véracité de mes récits, il ne manquerait pas de me donner un démenti. Je désire seulement qu'il lise ces mémoires, qu'il sache que je ne l'ai pas oublié, et qu'il se reconnaisse.

J'ai connu peu d'hommes plus repoussants; qu'on se figure des cheveux presque rouges, plats et gras, une figure d'une mobilité singulière, se contractant sans cesse, et dans ses mouvements exprimant quelque chose de perfide et de féroce; une audace, une présomption et une ignorance extrêmes; le son de sa voix était rauque et effrayant.

Je l'ai vu plusieurs fois depuis la restauration; je n'ai été que trop à portée de connaître son caractère fourbe, jaloux, détracteur, et comme

tous les sots, ne pouvant, sans un chagrin profond, entendre louer le mérite des autres. Son plaisir le plus doux était ou la médisance ou la calomnie. La plus lâche délation était toujours sûre d'être accueillie et récompensée. Je doute qu'il existe un homme d'une plus basse hypocrisie ; je ne sais si sa dignité lui a relevé l'ame ; je le désire beaucoup. A l'époque dont je parle, il était l'ami et le conseil de M. B....

Son premier mot fut de me demander où était M. de Luigny ; je serais désolé, me dit-il, qu'il eût suivi l'impératrice, car il serait perdu..... — « J'ignore, monsieur, lui répondis-je, quel parti « M. de Luigny a pris, mais je pense qu'il saura « remplir ses devoirs, et se mettre à l'abri des « méchants (car je ne croyais pas devoir tenir un autre langage à un homme qui servait ouvertement Bonaparte, et en secret les Bourbons, qui recevait du ministre de la police de grosses sommes pour un service qu'on devine aisément, et d'une main étrangère d'autres sommes pour un service opposé). — « Eh bon Dieu, répliqua-« t-il, il s'agit bien de cela. Luigny ne sait-il pas « ce qui se passe, les Bourbons sont en France, « le duc d'Angoulême marche avec l'armée de « Wellington. Sous quelques jours MONSIEUR sera « à Paris. Luigny ne fait rien, ne se montre pas ;

« depuis huit jours on ne l'a pas vu dans nos « assemblées. Une contre-police est organisée à « Paris. Dites à votre ami que si dans deux heu- « res il ne fait une apparition dans le faubourg « Saint-Germain, je serai forcé de faire un rap- « port à son sujet. »

En me disant ces mots, il me tourna brusquement le dos et se retira. J'étais dans l'étonnement et la plus grande indécision. J'aimais M. de Luigny comme mon père; que voulait-on de lui? son âge avancé ne lui permettait de faire aucune des démarches qu'on semblait exiger; je crus qu'il fallait voir venir avant de prendre un parti; je gardai le silence et j'attendis.

On a reproché depuis à mon respectable ami l'inaction où il était resté alors; mais je suis la seule coupable, je craignais de l'exposer. Dans la journée du 29 mars, lorsque le canon retentissait autour des murs de Paris, toutes les dames de ma connaissance semblaient s'être donné le mot pour venir chez moi, les unes épouvantées, les autres très-insouciantes. Je m'étais rendue de bonne heure chez madame Gustave, pour savoir des nouvelles. J'avais aussi avant de partir donné des ordres pour qu'on fît de la charpie pour les blessés, du bouillon pour les malades.

Madame Gustave était très-inquiète : grand

nombre de personnes s'étaient rassemblées dans ses salons; mais elle ne voulut pas m'y laisser pénétrer. Elle me dit seulement. «Où est Luigny? « nous ne sommes pas tranquilles. Les estafettes « que nous pouvons faire passer ne nous donnent « point de nouvelles satisfaisantes. On nous as-« sure que les souverains ne sont point d'accord, « qu'ils veulent laisser à la nation le soin de se « donner un gouvernement. Nous avons fait l'im-« possible pour gagner la garde nationale. Une « partie est dans nos intérêts; on peut compter « sur les deux maréchaux qui commandent à Pa-« ris. Je frissonne au moment du succès que l'em-« pereur de Russie et celui d'Autriche ne contra-« rient nos plans. Dites à Luigny de venir se « réunir à nous, nous nous croyons sûrs de Fou-« ché; mais peut-être a-t-il des intentions dou-« bles. Il faut que Luigny se montre, c'est le « moment de prouver son attachement au maître « auguste qu'il a servi. »

Je lui répondis que j'avais mis M. de Luigny en sûreté, que je voulais qu'il restât dans sa retraite, que je ne lui avais fait rien dire, que j'étais décidée à le laisser dans la plus profonde ignorance de ce qui se passait avant que tout fût décidé. — « Vous le perdez, me dit-elle, il ne « vous en saura pas gré. »

Je rentrai la tête pleine de ces derniers mots, mais bien décidée à persister dans mon système; c'était le seul qui me parût offrir quelque sûreté; on se battait avec acharnement. Le canon avait déjà fait beaucoup de victimes; une foule de blessés passaient sous mes fenêtres; je leur faisais donner du bouillon, je remettais de la charpie aux soldats qui les emportaient; bien différente de ces dames dont l'ame glacée paraissait indifférente à ce spectacle, ou qui, dans une toilette élégante, allaient promener sur les boulevards leurs graces et leur mauvais cœur. Quant à moi, je passai la journée à soulager les blessés comme une sœur hospitalière.

Les parents des dames qui s'étaient réunies chez moi venaient de deux heures en deux heures nous donner des nouvelles de l'armée, nous rassurer ou nous effrayer selon les alternatives des bons ou mauvais succès. Tout Paris se souvient qu'un boulet étant tombé dans la rue de Clichy, la frayeur fut extrême parmi quelques honnêtes bourgeois enrôlés dans la garde nationale; un de ces messieurs se précipita chez moi, éperdu, pouvant à peine parler. C'en était fait, suivant lui, de la capitale, les barrières étaient forcées, l'ennemi envahissait tous les quartiers, prêt à passer les habitants au fil de l'épée. Sa figure était si

pâle, sa voix si altérée et si tremblante, que toutes les dames se trouvèrent mal. Mon seul mouvement fut de saisir dans mes bras mon jeune fils, qui dans ce moment jouait sur mon balcon avec toute l'insouciance de son âge; je l'embrassai en pleurant, toute résignée à mon sort.

Mais le preux chevalier qui nous avait donné l'alarme avait eu une peur un peu trop grande, les événements ne justifièrent point sa terreur. Qui le croirait? depuis la restauration j'ai vu sur la poitrine de ce vaillant paladin le signe de l'honneur qu'il avait reçu pour récompense de sa bravoure dans cette mémorable journée. Quand les dames furent suffisamment revenues de leur évanouissement, nous priâmes notre porteur de nouvelles de nous en aller chercher de meilleures, et nous ne tardâmes pas à en recevoir. A peine était-il sorti que je vis reparaître le même porteur de message qui s'était présenté le matin. — « Mais « mon Dieu, me dit-il, où est donc Luigny, « comment! il ne se montrera pas? il est temps de « le faire sortir de sa retraite, j'ai lieu de croire « qu'il ne sait rien des tentatives que j'ai faites « auprès de vous, car certainement il viendrait « partager nos travaux. Hâtez-vous donc, ma- « dame, de l'avertir. »

« Non, monsieur, demain seulement, lorsque

« je verrai la tournure que prennent les affaires,
« je lui ferai part de votre intérêt pour lui. Jus-
« que-là permettez que je veille sur sa personne,
« et que je ne confie ce soin à qui que ce soit. »

« Madame, répliqua-t-il, je crains que vous
« ne vous repentiez de votre obstination ; je pour-
« rais peut-être vous la faire payer un peu cher
« en temps et lieu. » — « Et moi, monsieur, je ne
« me fierai jamais à votre double face. »

Il lâcha en ce moment le mot d'impertinente; je méprisai son insulte et m'obstinai plus fortement que jamais dans ma taciturnité. Tout le monde sait de quelle manière se termina cette journée. Comme je n'ai pas ici la prétention d'écrire l'histoire, je me borne à ce qui me concerne. Vers six heures du soir j'aperçus sous mes croisées un malheureux soldat blessé, qui, ne pouvant marcher, était tombé et restait sans secours; je descendis avec mon fils, auquel je voulais donner des leçons d'humanité, et qui s'y prêtait à merveille. Je le fis transporter chez moi, je le pansai moi-même et chargeai mon fils de faire une quête pour lui. Comment exprimer la reconnaissance de ce pauvre malheureux? Il avait fait la campagne de Russie, nous en raconta quelques détails qui lui étaient personnels, et qui ne manquaient nullement d'intérêt; il nous

cita des traits honorables du général Vallot, sous lequel il servait. La quête fut abondante, il en reçut le produit avec tous les témoignages du bonheur. Mon fils le conduisit aux petites voitures, et j'eus la satisfaction d'apprendre qu'il était parti avec la première ambulance.

A chaque instant notre pitié était mise à l'épreuve. On fit faire halte sous ma fenêtre à un sous-officier qui venait d'avoir la cuisse emportée. Je lui témoignai tout l'intérêt que je prenais à son malheur. « Hélas! madame, me dit-il, j'ai fait « bien des campagnes plus dangereuses que celle-« ci; j'ai défendu à Wagram la croix que je porte « contre un corps d'ennemis farouches. J'ai reçu « vingt-neuf coups de sabre, trois coups de lance, « et j'ai eu le bonheur de revoir mon pays. Fallait-« il mourir sous les murs de la capitale? « Le ton dont il prononça ces dernières paroles, la pâleur de la mort qui étendait déjà ses ombres sur sa figure martiale, me pénétrèrent d'une vive émotion, et je rentrai presque aussi défaite que lui.

La nuit fut paisible. Les alliés devaient le lendemain faire leur entrée à Paris. Dans la soirée, j'étais allée voir mon ami, le trompant toujours sur les visites que j'avais reçues et le désir qu'on m'avait témoigné de le voir, l'assurant que personne ne s'était présenté, ce qui lui parut éton-

nant; mais il savait par son hôte, qui avait pris les armes comme garde national, ce qui s'était passé depuis le moment où nous nous étions séparés.

Sans doute M. l'agréé avait fait des prodiges propres à faire oublier les tristes affaires qui m'avaient conduite pour lui chez le duc de Massa; car j'ai vu, depuis la restauration, sa poitrine décorée du signe de l'honneur; à tout péché miséricorde! J'espérais, après les jours de tourmente et d'angoisse que je venais de passer, jouir enfin de quelque repos; mais mon heure n'était pas encore arrivée.

Le lendemain de ma visite à M. de Luigny, je vois entrer chez moi je ne sais quel individu, couvert de sueur, de poussière, vêtu d'un habit déchiré, de bottes tenant à peine et paraissant très-affairé; je reconnus alors ce M. de la G... dont j'ai déjà parlé. — « Comment, me dit-il « d'une voix retentissante, vous ne savez donc « pas que MONSIEUR est à Meaux? Où est Luigny? « il n'a pas un moment à perdre; il faut qu'il « parte; il faut vous mettre tous à la fenêtre et « crier de toutes vos forces : *Vivent les Bourbons*. « — Mais vous voulez donc me faire tuer, lui « dis-je? — Ne craignez rien; vous allez entendre « le tapage que je vais faire dans les rues: je me

« suis échappé de prison où vous savez que m'a-
« vait jeté la police de Bonaparte; je me suis
« porté sur les derrières de l'armée des alliés; je
« sais tout ce qui se passe et doit se passer. Voyez
« cette ceinture garnie de pistolets, malheur à
« ceux qui ne crieront pas : *Vivent les Bourbons!*
« (il avait en effet l'air, le ton et les manières
« d'un chef de bandits.) Allons, madame, dépê-
« chez-vous, envoyez chercher Luigny, dites-lui
« qu'il n'a pas une minute à perdre. »

Je voyais avec certitude qu'il n'y avait plus ombre de danger pour lui; je pris mon parti et lui expédiai un courrier pour le faire revenir; mais avant, je me mets à la fenêtre pour voir les prouesses de M. de la G...; en descendant l'escalier, il attache à son bras un mouchoir blanc-sale, met à son chapeau un ruban de pareille couleur, et le pistolet à la main, se met à crier de tous ses poumons : *Vivent les Bourbons, les voici qui arrivent...* Tout le monde le regarde, les enfants se rassemblent autour de lui, comme ils font autour d'un charlatan ou d'un fou. Chacun le montre du doigt, mais il n'en crie pas moins *Vivent les Bourbons.* Bientôt il est secondé par les agents de la police secrète organisée nouvellement dans le faubourg Saint-Germain; il marche au milieu d'eux comme un héros et tous en-

semble s'égosillent à crier : *Vivent les Bourbons, les voilà qui arrivent;* les groupes se forment, se multiplient, et bientôt sur tous les points de Paris on voit des bandes perdues, portant des mouchoirs blancs au bout de leurs cannes et criant à s'enrouer : *Vivent les Bourbons.*

Je fus bientôt dans une position pécuniaire assez heureuse; j'avais employé quelques fonds à la Bourse et joué à la hausse d'après le conseil de M. Corvetto; je ne sais s'il était dans le secret des événements, mais je m'en étais très-bien trouvée; une liquidation de vingt mille francs fut la suite de ses excellents conseils : on verra bientôt quel usage je faisais de mon argent.

Je sentais qu'il était temps maintenant que M. de Luigny songeât à ses intérêts et qu'il partît pour aller au-devant de ses anciens maîtres. Quand il fut de retour, il me témoigna son étonnement de n'avoir pas vu ses anciens confrères, les frères Bourlet, de n'avoir reçu d'eux aucun avis. Je lui rendis compte de toutes les visites que j'avais reçues; mais messieurs Bourlet n'y étaient pour rien. — « Je les reconnais bien, me dit M. de « Luigny, ce sont des gens dissimulés sur lesquesl « on ne saurait compter. Il faut que je parte et je « suis sans argent. »

Je ne sais comment faisait ce bon M. de Luigny,

mais il était toujours dans le plus grand embarras pour ses finances. Quoique Corvetto m'eût bien recommandé de ne jamais parler à personne de mes petites opérations de Bourse qu'il avait la bonté de diriger, je n'avais cependant pu en faire un secret au meilleur de mes amis : « Je serai « votre banquier, lui dis-je, demandez et je ferai « les fonds. » Déjà je l'avais obligé dans plus d'une circonstance difficile avec ses créanciers. Il partit aussitôt pour aller rejoindre son ancien maître qu'il n'avait jamais cessé d'aimer.

Je voulus voir le tableau qu'offrait alors Paris ; quel spectacle bizarre, que d'empressement, que de mouvement de tous côtés ! Partout je rencontrais des gens que j'avais vus presque à genoux aux portes des Tuileries, et qui, maintenant la marche fière, la tête haute, se donnaient un air de conquérants. Je reconnus dans des calèches une foule de gens qui naguère étaient venus frapper à ma porte en suppliants et solliciter comme une grace infinie le bonheur d'obtenir un regard de l'impératrice et le plus humble service, le moindre emploi auprès d'elle, ou de son auguste époux ; que de chambellans, d'écuyers, d'auditeurs devaient leurs places à M. de Luigny ! Aujourd'hui ce n'était plus cela ; ces personnages aux épaules si souples, aux genoux si flexibles,

étaient d'une incroyable hauteur, ils s'étaient tout-à-coup redressés et avaient l'air de ne reconnaître personne.

Me voici bientôt arrivée au moment où j'aurai beaucoup de vérités à dire, où pour beaucoup de gens la vérité aura l'air et la forme de l'injure. Je dirai que c'est à moi, à ma médiation, à mes intercessions, à mes prières auprès de M. de Luigny que les uns doivent les emplois qu'ils ont obtenus et conservés, et les autres, ceux auxquels ils se sont successivement élevés. Pourquoi n'en conviendraient-ils pas de bonne grace? cela ne leur a pas même coûté un remercîment.

On se figure aisément avec quelle impatience j'attendais le retour de M. de Luigny; cinq ou six figures de l'autre monde ou de l'autre règne étaient venues le demander. Enfin il arrive rayonnant de bonheur, ayant déjà repris ses anciennes fonctions. L'objet de ma première question fut le prince. « Les années, me dit-il, « l'ont un peu changé, mais son cœur est resté « le même; toujours aussi obligeant, aussi bon. « Au premier abord : — Vous voilà, Luigny, m'a- « t-il dit; en vous revoyant je crois avoir trente « ans de moins, vous êtes toujours le même. Je « lui ai baisé la main qu'il m'a tendue, et il m'a

« donné ses ordres comme si jamais nous ne nous « étions quittés. Je me trouve maintenant le plus « heureux des hommes; j'ai couché sur la paille « faute de lit; mais, en ce moment, je me croyais « sur l'édredon. Je ne sais si M. le duc de Maillé « avait des vues particulières, mais il m'a paru un « peu contrarié quand le prince, en me donnant « des ordres, m'a réintégré dans mon emploi. »

M. de Luigny prit tout-à-coup un petit air important et se hâta de se rendre au château où son premier soin fut d'enlever tous les souvenirs, de tout préparer pour la réception de son prince bien aimé. Il employa ce jour entier à ces soins officieux; il avait disposé l'appartement comme si le prince venait d'en sortir. La table était dressée pour son dîner et l'on n'apercevait rien qui pût rappeler Napoléon. MONSIEUR sembla lui savoir gré de ces attentions, et non-seulement lui rendit la confiance qu'il avait eue en lui avant la révolution, mais le chargea de choses très particulières.

M. B..., qui fut peu de temps après chargé d'un emploi important, communiquait souvent avec lui pour des détails secrets, et je l'ai souvent entendu donner à M. de Luigny les louanges les plus flatteuses sur sa conduite. Il est vrai que l'expression de sa figure n'était pas toujours d'ac-

cord avec son langage, mais on ne fait pas attention à tout; et quel est l'homme que l'on flatte qui puisse se persuader qu'on lui prépare une noirceur !

Mes remarques sur certains personnages avaient toujours été justes; je les avais faites sous le règne de l'impératrice, on a pu voir que je les avais bien jugés. Je renouvelai mes observations à M. de Luigny, mais il me dit que le zèle dont celui-ci paraissait animé pour le prince lui fermait les yeux sur le passé; que les bontés dont le nouveau gouvernement le comblerait en feraient nécessairement un ami fidèle et dévoué.

Je me tus, ne voulant pas troubler son bonheur, mais j'étais loin d'avoir la même sécurité que lui.

J'avais fait connaissance, et même je m'étais liée assez particulièrement avec madame Desantènes, sa belle-sœur; c'était une femme aimable, spirituelle, qui avait eu long-temps pour amie madame de Talleyrand, avant qu'elle eût épousé le prince. Si je répétais ici ce qu'elle m'a dit de quelques personnes, on m'accuserait de médisance, de calomnie, et à coup sûr de méchanceté; mais je ne veux pas soulever des voiles que le temps rend chaque jour plus officieux et plus épais; ce que je puis rapporter de madame De-

santènes ne peut lui faire du tort, puisqu'elle n'existe plus. Je puis donc dire que son esprit délié la rendait très-propre à l'intrigue, et qu'aidée de la princesse, elle avait été fort utile à M. Ouvrard.

Elle était, si je ne me trompe, fille de M. Lemoine, premier valet de chambre du roi. Elle avait des sœurs assez jolies, mais beaucoup moins qu'elle. Elle fut mariée à M. Desantènes, qui alors occupait aux Menus la même place que M. de Laferté. M. Desantènes était un fort joli homme, magnifique dans ses dépenses, tranchant du grand seigneur, généreux et obligeant.

Si l'on en croit la malice humaine, tous ces avantages n'empêchaient pas sa charmante épouse de sacrifier quelquefois sur les autels de M. Beaujon; je n'en sais rien, et qu'importe?

A l'époque de la révolution, M. Desantènes, comme beaucoup d'autres, émigra, dépensa promptement tout ce qu'il avait apporté de France, et se vit bientôt réduit à chercher dans son industrie des moyens de subsister. Il alla à Hambourg, et se souvint fort à propos qu'avant d'être intendant des Menus-Plaisirs, il avait dans sa jeunesse appris à faire des petits pâtés. Le voilà reprenant son ancien costume, faisant l'amour aux jolies pâtissières, et distribuant dans toute

la ville d'excellents petits pâtés dont tout le monde mangeait avec plaisir.

Sa petite femme restée à Paris recevait de temps en temps des nouvelles de son cher pâtissier; bientôt elle n'en reçut plus du tout. La dame n'aimait pas le veuvage; puisque son mari n'écrivait plus, c'était qu'apparemment il était mort; cette conjecture lui plaît. Elle avait un amant plein d'attention et de gentillesse, auquel on avait promis une recette générale. Quelle expectative! elle consulte son amie; la princesse ne doute pas que l'époux ne soit réellement mort; elle conseille d'épouser l'amant.

Madame Desantènes a d'abord quelque scrupule. Si l'époux était vivant! mais l'amour et le besoin l'emportent. Elle finit par donner sa main; c'était à peu près tout ce qu'elle possédait. Le mariage se fit sans éclat, la recette générale fut accordée; elle partit avec son mari pour sa résidence qu'elle a habitée long-temps.

Que d'événements singuliers n'a pas produits la restauration! M. de Luigny avait une femme. Depuis trente ans, elle avait abandonné le pauvre homme à ses créanciers et à son malheureux sort. Elle apprend qu'il a retrouvé son poste auprès du prince, qu'il en est plus aimé qu'auparavant. Alors elle accourt pleine de tendresse, toute

la famille accourt avec elle, on se confond en témoignages de joie et d'affection, et le brave homme les reçoit à bras ouverts.

Quant à moi, les estimant ce qu'ils valaient, je les voyais peu, mais je voyais souvent mon oncle qui allait dîner au château des Tuileries avec M. de Luigny; il suivait le torrent. L'homme en faveur était pour lui, comme pour beaucoup d'autres, l'homme par excellence. Moi, je rendais à mon ami d'autres services; depuis sa rentrée aux Tuileries, sa bourse ne s'était pas grossie. Les dépenses qu'il avait été obligé de faire pour sa toilette avaient augmenté ses dettes, mais cet état le troublait peu. Depuis trente ans il était accoutumé à vivre avec des créanciers; cela faisait partie de son existence.

Un jour que j'étais occupée à calmer l'irritation d'un de ces hommes qui ne voulait pas entendre raison, et croyait que M. de Luigny, en retrouvant son poste, avait aussi trouvé un trésor, on m'appelle tout-à-coup pour recevoir une visite. Je quitte mon importun et je me rends chez moi. Qui croyez-vous que j'y trouve? un petit homme âgé et laid, mais s'annonçant comme un homme de bonne compagnie, se présentant avec des manières aimables. Mais quel était-il, ce vieillard si poli? vous allez le savoir. « Madame

« me dit-il, vous voyez un homme marié, et qui « pourtant se trouve garçon. Je viens, dans cette « singulière position, prendre vos conseils. Je me « nomme Desantènes, je reviens d'outre-Rhin ; je « trouve en arrivant ma femme pourvue d'un se- « cond époux. Dois-je la laisser dans ses bras ? « j'avoue que je ne m'en sens pas le courage.... »

Il aurait pu en dire davantage, je ne l'aurais pas entendu, car j'avoue que j'étais si étourdie du coup, que je savais à peine où j'en étais. Je me remis cependant, et prévoyant toute la peine que ce *retour imprévu* allait causer à la mariée et à M. de Luigny, son beau-frère : « Monsieur, lui « dis-je, sans doute votre femme a cru pouvoir, « en sûreté de conscience, faire ce qu'elle a fait. « Elle ne pouvait guère se douter, après un oubli « aussi long de votre part, que vous vinssiez un « jour la réclamer. Elle vous a cru mort, et de- « vait en être persuadée. Elle n'a point voulu faire « prononcer le divorce que votre absence et vo- « tre éternel silence l'autorisaient à demander ; « elle a cru cette formalité inutile. Il ne vous ser- « virait à rien de faire de l'éclat ; elle est heureuse « dans son intérieur, heureuse du côté de la « fortune ; vous êtes dans une position précaire, « elle peut vous recevoir comme un ami, vous « dédommager largement du tort que sa légèreté

« vous a fait. La sagesse et votre propre intérêt « vous font une loi du silence. Avec de la discré« tion, vous éviterez les traits malins des rail« leurs ; le public ne rira ni à vos dépens ni à « ceux de madame Desantènes.

« Oh non, madame, me répondit-il, je ne ferai « rien de cela. L'éclat sera pour elle et non pour « moi. Je n'ai pas de dédommagement à recevoir, « ma situation n'est pas si précaire que vous le « dites. M. de Laferté occupe mon poste ; il n'en « avait que la survivance. C'est à moi qu'il appar« tient, et je suis bien décidé à y rentrer. »

Je ne me souviens guère de ce que je lui dis pour le ramener à mes conseils. Je déployai toute ma rhétorique, mais ce fut très-inutilement. Il persista dans sa résolution. J'envoyai chercher M. de Luigny au château, en le faisant prévenir de la surprise qui l'attendait. Il accourut, les deux beau-frères se précipitèrent en pleurant dans les bras l'un de l'autre. Ils se regardèrent ensuite avec étonnement, comme gens qui cherchent à se reconnaître. M. Desantènes prit le premier la parole : « Ma foi, mon ami, dit-il à M. de Luigny, « tu n'es pas changé. Tu as toujours la même fi« gure ; tu n'étais pas beau étant jeune, je crois « que tu as embelli en vieillissant. Je voudrais « pouvoir t'en dire autant, répliqua M. de Luigny,

« mais en vérité l'émigration ne t'a pas fait de
« bien, et pour te parler avec franchise, je te
« trouve vingt fois plus laid qu'à ton départ. »

Il était impossible de ne pas rire de cette scène de comédie et de cette franchise de compliments, mais je ne pus m'empêcher d'éclater lorsque M. Desantènes dit à son beau-frère: « Crois-tu, « mon ami, que ma femme m'aime encore? » Il me prit alors un rire inextinguible, et ils ne purent s'empêcher de rire de leur côté.

M. de Luigny lui parla raison long-temps, et son éloquence valut mieux que la mienne. Après de longues discussions, il fut convenu qu'il verrait sa femme, sans faire de bruit, et qu'il la laisserait vivre à sa fantaisie; que, pour sa place, on proposerait des arrangements à M. de Laferté, et qu'on s'accommoderait le mieux qu'il serait possible.

L'entrevue entre les époux eut lieu en effet, et fut très-plaisante. Qu'on se figure deux personnes qui s'étaient séparées dans toute la fraîcheur de leur jeunesse, et qui se revoient après une absence de près de trente ans. Quel changement! je conçois tout leur étonnement, et je présume qu'elles ne furent pas fâchées, l'une et l'autre, de trouver un obstacle qui les séparât.

Toutefois, les choses se passèrent à merveille.

Madame se trouva mal, monsieur fit l'empressé, se jeta aux genoux de madame, et pardonna. On se promit mutuellement le silence; madame salua son époux du nom du *meilleur des hommes*. Elle quitta Paris après une entière réconciliation, alla rejoindre son second époux auprès duquel elle a terminé ses jours. On arrangea aussi l'affaire de M. de Laferté. Il assura à M. Desantènes une pension de douze mille francs, sa vie durant, et garda son intendance avec les riches appointements et les bénéfices qui y sont attachés.

Puisque j'ai commencé, pourquoi ne finirais-je pas l'histoire de ce bon M. Désantènes, qui, du reste, était si aimable, d'une gaîté inaltérable, et le personnage le moins imbu de préjugés que j'aie connu de ma vie? Il se hâta de terminer ses affaires à Paris, vint me faire ses adieux, et me protester qu'il était résolu de se confiner dans un village, d'y vivre en ermite, et de fuir à jamais les femmes dont il avait tant à se plaindre. « Vous ferez à merveille, lui dis-je, car si elles « vous ont fait des perfidies quand vous étiez « jeune et agréable, jugez si vous en auriez à at« tendre aujourd'hui que le temps et l'émigra« tion vous ont enlevé tous vos charmes. »— Aussi ne me verront-elles jamais à leurs genoux, me répondit-il, et il partit.

J'avais de fortes raisons de douter qu'il tînt sa parole, et réalisât ses serments. Quel fut mon étonnement lorsque je reçus peu de temps après la lettre suivante :

« J'étais parti de Paris, madame, bien déter-
« miné à suivre vos conseils et à fuir ce sexe per-
« fide, qui, à mon âge et avec ma figure, ne
« pouvait plus me causer que peines et regrets.
« J'avais, en vous quittant, pris une petite voiture
« pour me rendre à Versaille, je m'y étais blotti
« dans un coin, cherchant à m'endormir en rê-
« vant au passé, qui, hélas ! ne saurait revenir.
« J'entends tout-à-coup une voie argentine qui
« disait à un gros homme placé devant moi : Mon
« Dieu, je viens de me faire mal. Je veux voir
« d'où partent des sons si aimables ; j'aperçois une
« jeune fille de seize à dix-sept ans, jolie comme
« un ange, douce comme un mouton. C'est bien
« le cas de dire : *Chassez le naturel, il revient au*
« *galop*. Je me sens épris sur-le-champ de ce jeune
« tendron, ce que je manifeste par mille petits
« soins que je prodigue à la jeune beauté, et aux-
« quels on ne fait aucune attention. Nous arrivons
« à Versailles où elle réside ; je la suis, j'écris, je
« fais toutes les extravagances d'un jeune amou-
« reux. On finit par m'écouter, mais à une con-
« dition ; c'est d'épouser. Ma foi, madame, je suis

« décidé; puisque ma femme a pris un consola-
« teur et m'a donné l'exemple, pourquoi me re-
« fuserais-je une compagne jeune et jolie? Je sais,
« madame, tout ce que vous pouvez me dire, je
« prévois les remontrances du bon Luigny; mais
« j'ai pourvu à tout, et lorsque votre réponse
« m'arrivera tout sera fini, et je serai le plus heu-
« reux des hommes. Si vous voulez venir me voir
« avec Luigny, vous me ferez le plus grand plai-
« sir. Je crois que je puis me dispenser d'envoyer
« un billet de *faire part* à l'ancienne madame Dé-
« santènes, pour laquelle je conserverai un sou-
« venir qui ne finira qu'avec moi.»

Rien ne me parut amusant comme cette lettre; je la montrai à M. de Luigny qui en rit avec moi. Je me dispensai d'aller voir les nouveaux époux, et depuis je n'ai plus entendu parler d'eux.

J'étais charmée des succès de M. de Luigny, sa faveur allait toujours croissant. Dans les premiers jours de la restauration, on n'était occupé qu'à retrouver ce qu'on avait perdu. Napoléon avait emporté des diamants de la couronne; une foule d'individus pour faire preuve de zèle s'étaient mis à leur poursuite. Parmi eux, si je ne me trompe, était M. de La G....; on les avait recouvrés; ils avaient été remis au château des Tuileries, et, pendant plusieurs jours, ils étaient restés dans

une chambre dont M. de Luigny avait la clef. Telle était l'honorable et juste confiance qu'on avait en lui.

J'eus moi-même l'honneur d'être présentée au souverain et aux princes de la famille, sous les auspices de mon père, dont le nom n'était point oublié. M. le duc de Berry m'avait adressé des paroles très-flatteuses, et déjà fidèle à ma manie de rendre service, j'en avais rendu un assez important à une famille qui m'avait paru intéressante. Le chef de cette famille s'appelait Masson. Plusieurs fois madame Masson, en louant ma tendresse pour mon fils, m'avait dit combien elle serait heureuse si elle pouvait procurer un modique emploi au sien qui n'avait aucune fortune. J'engageai vivement M. de Luigny à s'intéresser à ce jeune homme. La mère me semblait une excellente femme; ses filles étaient jolies, et se rendaient auprès de moi très-caressantes. M. de Luigny fit quelques tentatives, mais avec froideur; depuis l'époque de son bonheur j'avais perdu beaucoup de mon crédit sur lui, son amitié se refroidissait, l'air de la restauration ne lui avait pas été favorable. J'étais trop fière pour lui en faire des reproches; je le voyais beaucoup moins; cependant il avait, peu de temps auparavant, cédé à mes instances, et pris pour secrétaire

le mari de madame A***, à laquelle j'avais donné asile dans ma maison, attendu qu'elle n'en avait aucun.

On a vu plus haut une partie des aventures du jeune homme que j'avais fait élever auprès de mon fils. Comme il était bien plus âgé que lui, quand il avait vu son pays envahi par l'ennemi, il avait patriotiquement pris les armes; ce ne fut que quelque temps après qu'il revint auprès de moi, ayant jeté à l'entrée de Paris son fusil et son sabre. C'était encore un protégé qui m'arrivait, mais chaque jour mes moyens de protection diminuaient.

M. de Luigny, après avoir accepté M. A*** pour secrétaire, ne voulut plus entendre parler des Masson. Je dois avouer que je n'étais pas heureuse dans mes choix; j'étais loin de penser que ce M. A*** fût un ennemi de plus que je plaçais à côté du meilleur de mes amis. Je m'adressai à M. de Nantouillet, l'homme le plus obligeant et qui m'a toujours témoigné de l'intérêt; il voulut bien me promettre de placer le jeune Masson auprès de M. le duc de Berry. Le jour même de l'entrée de ce prince, la foule était immense autour du château; mes fenêtres étaient ornées de dames auxquelles j'aurais dû faire les honneurs de ma maison; mais j'étais trop occupée

de mon jeune protégé. Je traverse la foule, les gardes nationales, pour aller le chercher à un cinquième, rue Saint-Honoré, presque en face Saint-Roch; je voulais le présenter moi-même et l'installer à son poste; telle était la fougue de mon imagination quand il s'agissait d'obliger. Voilà donc mon jeune protégé placé auprès du prince en qualité d'huissier de la chambre. Quelle marque de reconnaissance pensez-vous que j'aie reçue de sa famille? pas même une visite de remercîment, et je ne vis plus le petit ingrat. Que dis-je, j'ai su depuis qu'il n'avait pas hésité à se liguer avec mes ennemis pour grossir la masse de calomnies accumulées contre moi. Du reste, le sort et le temps m'ont vengée; il a été renvoyé quelque temps après la mort de son maître.

Mes liaisons avec M. de Luigny devenaient plus rares de jour en jour; mais je voyais beaucoup mon oncle le commandeur; il portait un grand intérêt à son ordre et lui cherchait des protecteurs. Ayant appris que M. le duc de Berry m'avait fait un accueil gracieux, il m'engagea à lui demander une audience particulière. J'hésitais à faire cette démarche, mais ma tête toujours tournée à une extrême obligeance l'emporta; j'écrivis et l'audience me fut accordée.

M. le duc de Berry me reçut avec une grande

affabilité, me fit entrer dans tous les détails qui regardaient ma famille. Je lui racontai mes malheurs, lui parlai de ma position actuelle, de ma petite fortune et du bonheur qu'elle me procurait de rendre service à un ami qui m'avait tenu lieu de père. Le prince m'ayant demandé son nom, je n'hésitai pas à lui nommer M. de Luigny, me plaignant en riant que son amour pour son maître eût diminué celui qu'il avait pour moi. Après ces petits détails domestiques, que le prince eut la bonté d'entendre, je lui présentai la demande de mon oncle au sujet de l'ordre de Malte. Mais il répondit qu'il ne savait encore de quelle manière le roi voulait traiter ces chevaliers, et me promit de leur être favorable, s'il en était question.

Je n'ai point de vanité, je ne me suis jamais estimée plus que je ne vaux. Mais je puis dire pourtant que si je l'avais voulu, si, comme on l'a dit, le génie de l'intrigue était mon élément, j'aurais pu alors le déployer sous d'assez heureux auspices. M. le duc de Berry me manifesta assez le plaisir qu'il avait à me voir; il m'engagea à venir m'informer du résultat de ma demande, il me dit les choses les plus agréables, et si l'on n'avait pas eu l'injustice de me reprocher un amour-propre que je n'ai jamais eu, je dirais en-

core qu'il ne me cacha point qu'il me trouvait jolie et me le dit en prince accoutumé à faire des conquêtes. Mais je prouvai qu'on pouvait être jeune, gaie, jolie et sage. Ce fut là seule audience que je demandai. Que répondront mes ennemis? Si je nageais dans l'intrigue, comme ils le disent, n'avais-je pas les plus belles chances de succès que je pusse désirer? Croit-on que l'esprit m'eût manqué? A l'époque où des fourmilières d'intrigants s'élevaient par milliers de tous les coins de la France, ne pouvais-je pas prendre parti dans cette armée et y obtenir quelque grade?

Non, je n'ai jamais intrigué, je n'ai jamais eu d'autres vues, éprouvé d'autre désir que celui d'obliger et d'obliger étourdiment sans réflexion et sans examen; c'était une espèce de chevalerie pour moi.

M. Delorme, las de la gloire et de la fatigue des camps, était revenu auprès de moi, toujours sans autre titre que celui d'ami; il admirait Napoléon, ses exploits, son génie; l'amour du nouvel ordre de choses avait beaucoup de peine à pénétrer dans un cœur prévenu. Cependant il fallait bien se résigner. Je lui proposai d'entrer dans les gardes-du-corps et je priai M. de Luigny de joindre sa médiation à la mienne;

par son crédit auprès de M. le prince de Poix, il le fit entrer dans ce corps, ainsi qu'un cousin qu'on m'avait également recommandé. Voilà, je crois, deux personnes qui m'avaient bien quelque obligation. Je dirai par la suite quelle marque de reconnaissance j'en ai reçue.

M. de Luigny continuait son service avec toute la satisfaction qu'il pouvait en attendre. La bienveillance et les bontés du prince étaient portées à leur comble. La cour était une terre promise pour lui, et pourtant l'orage se formait; l'intrigue et la jalousie travaillaient sans relâche à lui enlever la faveur et l'amitié de son maître.

Je le voyais peu, mais je ne l'oubliais pas. Ses intérêts m'étaient plus chers que les miens propres. Dans une conversation particulière, je lui avais donné d'utiles avertissements. « On prend « des informations, lui disais-je, on cherche à « connaître vos créanciers; j'entrevois de mau- « vais desseins; on veut vous accabler. Déjà j'ai « reçu moi-même des avis dictés par l'amitié; des « personnes que je ne saurais soupçonner m'ont « chargée de vous engager à vous tenir sur vos « gardes; elles m'ont ajouté que le directeur gé- « néral de la police était le premier à recevoir « des délations, à les accueillir. Je vous conseille « de parler avec confiance au prince, de lui expli-

« quer que vos dettes ne proviennent d'aucune « inconduite de votre part; qu'elles sont anté« rieures à la révolution, qu'elles se sont grossies « en joignant les intérêts au principal; et que « dans l'état où vous ont réduit les malheurs qui « ont frappé la famille royale, il vous a été im« possible de les acquitter. Parlez-lui, ajoutai-je, « croyez-moi, n'attendez pas qu'on vous ait perdu « dans son esprit. Les méchants sont actifs et ne « se lassent jamais. »

Il était imposssible d'en vouloir à M. de Luigny pour lui-même; c'était, comme je l'ai dit cent fois, le meilleur des hommes. Mais l'intrigue, la jalousie, la cupidité, sont des pestes de cour qui assiégent tout ce qui est bon, honnête et confiant; et comme les rois ne peuvent ou ne veulent rien voir par eux-mêmes, il arrive trop souvent que leurs plus belles qualités, au lieu d'être un trésor pour la vertu, ne sont qu'une proie pour le vice.

J'ai vu par ce qui est arrivé à M. de Luigny que les intérêts et les intrigues de cour enfantent des haines implacables, et que sur ce terrain brûlant, l'amitié, la reconnaissance sont de vains mots, et que l'humanité même y est inconnue.

La conversation que j'avais eue avec M. de Luigny avait fait impression sur lui; il crut pru-

dent de rendre une visite au directeur général de la police et d'avoir avec lui une entrevue franche et loyale. Il fut reçu à bras ouverts, et je puis rendre presque mot à mot l'entretien qu'ils eurent ensemble.

« Je sais, lui dit M. de Luigny, que des bruits « désagréables circulent sur mon compte; ma « conduite est sans reproche, j'aime mon maître « d'un attachement qui est né avec moi. Si j'ai « occupé une place auprès de l'impératrice, j'y « ai été autorisé par lui et me suis constamment « efforcé d'être utile à la cause du prince, quand « je l'ai pu, et de rendre des services aux per- « sonnes qui lui appartenaient de très-près, tels « que les Bourlet et autres; mais je ne prétends « en tirer aucun mérite, c'est un devoir que j'ai « rempli de toute l'affection de mon cœur. Cer- « tes je suis loin de croire que je puisse jamais « mériter une disgrace; cependant on n'oublie « rien pour la préparer; des bruits alarmants « sont venus jusqu'à moi; on me fait un crime, « et l'on veut faire tomber sur moi seul le re- « proche d'avoir des dettes. Votre ministère vous « met à même de savoir mieux qu'un autre com- « ment je les ai contractées et depuis quel temps « je suis sous la main de mes créanciers. Veuillez « m'éclairer, monsieur, je vous prie, et m'indi-

« quer, en qualité de connaissance intime, la « marche que je dois suivre; car si j'éprouvais, « de la part de mon maître, une injuste disgrace, « ce serait m'enlever la vie que je lui ai consa- « crée.

« Monsieur, lui répondit le directeur général, « je voudrais pouvoir vous donner tous les ren- « seignements que vous désirez. Je vous remercie « sincèrement de votre confiance; mais ce ne sera « jamais auprès de moi que se trouvera la boîte « aux délations, cette boîte pire que celle de « Pandore; le prince vous a malheureusement « donné trop de marques de confiance pour que « vous n'ayiez pas un grand nombre d'ennemis; « je n'ai nul doute que M. le duc de M... ne soit « du nombre. Je ne crois pas vous tromper en « vous engageant à le voir et à prévenir en votre « faveur M. l'abbé L.... aumônier du prince. Je « n'oserais cependant vous dire que ces démar- « ches ne fussent prématurées, car je ne sais rien et « n'ai pas entendu dire qu'on cherchât à vous in- « quiéter; je n'ai d'appréhensions que du côté du « duc. »

« Quelle apparence, reprit M. de Luigny, que « j'aie pour ennemi M. le duc de M....; il y a une si « grande distance entre lui et moi! et mes humbles « fonctions ont si peu de rapport avec le rang

« élevé qu'il occupe! si vous m'assurez, monsieur, « que vous ne savez rien de la disgrace dont on « me menace, je me retirerai plus tranquille, et « je croirai qu'on a voulu troubler mon repos « par de vaines alarmes.

« Eh mon Dieu! non, reprit le grand magis- « trat de police, je ne sais rien du tout qui puisse « vous effrayer. Payez les créanciers les plus « criards, et remplissez tranquillement vos fonc- « tions. Je suis persuadé qu'on a pris une ter- « reur panique; du reste je suis charmé de vous « avoir vu, et j'espère que vous avez, ainsi que « moi, abjuré vos anciennes erreurs. »

Après cette visite, M. de Luigny vint me revoir; il était ravi, et me gronda sérieusement d'avoir écouté des propos et troublé sans raison sa tranquillité. Il m'engagea à me rendre à la campagne prendre soin de ma santé qui s'était un peu dérangée, et ne me dit pas que, tourmenté par d'impitoyables créanciers, il avait l'intention de les solder à quelque prix que ce fût. Il craignit probablement que ma générosité naturelle ne me portât à entamer mon petit trésor pour lui rendre la paix; en un mot il ne me dit rien et partit pour Saint-Cloud où la cour se rendit.

Quant à moi, je louai un joli logement à Chaillot, près de Passy; je me livrai comme lui à la

sécurité, et ne m'occupai plus de toutes ces affaires. J'avais toujours avec moi madame A***, et encore la belle-sœur de la vicomtesse de Cay... madame de Cav..... et son enfant; ces personnes étaient chez moi parce qu'elles n'étaient pas heureuses. Il n'est sorte de services que je ne leur rendisse, et particulièrement à cette dernière et à son mari; si l'on en doute, on peut s'en convaincre en lisant une lettre qu'on trouvera facilement dans mes papiers, et qui montrera combien alors ils étaient reconnaissants.

Je ne pensais plus aux tracasseries qui m'avaient tourmentée à l'occasion de M. de Luigny; je croyais tout fini, quand je le vis un jour arriver chez moi le visage abattu et plongé dans une tristesse extrême. MONSIEUR ne lui parlait plus avec cet aimable abandon qui donnait tant de charme à ses discours. Ses créanciers semblaient s'être ligués pour le rendre malheureux. En le voyant à la cour, ils s'étaient imaginés qu'il roulait sur l'or. Pour les apaiser et s'épargner un éclat, il avait pris le parti de vendre tous ses meubles, et d'y joindre les miens. Il venait en pénitent me faire sa confession. « Pourrez-vous me « pardonner, me dit-il, d'avoir pris cette liberté? « je ne l'ai fait qu'à toute extrémité, j'étais dans « une position désespérante. »

« Mon ami, lui dis-je, je ne suis fâchée que « d'une chose : c'est que vous m'ayiez caché vo- « tre position ; vous saviez que j'avais moyen de « vous libérer ; vous m'auriez remboursée plus « tard, et nous n'aurions perdu ni l'un ni l'autre « nos meubles qu'on vend très-peu dans ces sortes « d'occasions, et qu'on ne remplace que très-dif- « ficilement ; mais n'y pensons plus. »

C'était en effet ce que j'avais de mieux à faire, et ce que j'ai toujours fait dans ces sortes de cas. Je prends toutes mes mesures pour éviter un mal, mais s'il arrive malgré mes précautions, je prends sur-le-champ mon parti, surtout quand il ne s'agit que de plaies d'argent.

Je ne fis donc aucun reproche à M. de Luigny; je me plais à le répéter, je l'aimais comme un père, et j'étais bien sûre que lui-même, si je me fusse trouvée dans l'embarras, aurait tout sacrifié pour m'en tirer ; d'ailleurs mes finances étaient en bon état, et je pouvais facilement réparer cette perte. Je revins à Paris, je pris un joli logement pour moi seule, rue Rameau, et je le fis meubler convenablement.

J'avais aussi choisi un domicile agréable pour M. de Luigny, rue du Mail ; mais ce qui me fit une peine extrême, ce fut d'apprendre que les sacrifices qu'il avait faits n'avaient produit d'autre

effet que d'éveiller ses autres créanciers, et de les attirer chez lui à la file; on poussa même l'indignité jusqu'à lui envoyer des assignations au château; tout cela était calculé ; on voulait le perdre; et pour cela il fallait du scandale et du bruit. Que ne peut la perversité du cœur humain ? on remit entre les mains du prince l'état de situation de son affidé valet-de-chambre. On grossit le mal, on empoisonna les choses les plus innocentes; de hauts personnages descendirent de leur grandeur pour lui nuire. Les uns gardèrent un silence que l'honneur et la justice leur prescrivaient de rompre; les autres se joignirent à ses ennemis. Enfin un jour que l'infortuné Luigny achevait son service, le prince lui dit sèchement : Lüigny, vous remettrez votre service à Bourlet. Ce mot était si imprévu, si peu dans le caractère bon et indulgent du prince, que le pauvre Luigny crut qu'ayant fini ses trois mois, l'intention de Monsieur était qu'un autre prît le service à son tour. Dans cette persuasion il dit à son maître : « J'espère, mon prince, que votre al-
« tesse royale est contente de mon service, et
« qu'elle aura assez de bonté pour me rendre la
« place de contrôleur de bouche qu'occupait mon
« père. » — « Nous verrons cela plus tard, répon-
« dit le prince avec une certaine aménité. »

M. de Luigny le salua respectueusement, et remit ses fonctions à son confrère Bourlet. Ce digne homme n'avait aucune idée de son malheur. Il vint me voir, se félicitant de la manière dont il avait fini son service, et de l'espérance de reprendre la place de son père, que lui faisaient entrevoir les aimables paroles du prince. « Avec ces deux « places, me dit-il, je me trouverais heureux, et « en vivant d'économie, je parviendrais à me libé- « rer peu à peu. »

Je ne savais si je devais le tirer de son illusion; je me souvenais de ce fou d'Athènes, qui croyait que tous les vaisseaux du Pirée étaient à lui, et qui se fâcha sérieusement contre son médecin quand il l'eut guéri.

Mais enfin je crus qu'il valait mieux rompre le charme sous lequel je voyais mon malheureux ami. « Je crains bien, lui dis-je, que vous n'ayiez « fait un rêve flatteur, mais chimérique. Dois-je « vous révéler, mon cher, ce que m'a dit hier « M. de Nantouillet? Il m'a prévenu que vous étiez « complètement en disgrace, que bientôt il ne « vous serait plus possible d'en douter. Votre il- « lusion me fait peine; croyez-moi, ne perdez pas « un instant, rendez-vous, il en est peut-être en- « core temps, auprès du prince; faites-lui enten- « dre votre justification. Malheureusement la pré-

« vention vous en a peut-être déjà fermé la voie;
« le silence de MONSIEUR me prouve que déjà elle
« a pénétré dans son cœur. On s'est adroitement
« servi de votre position difficile pour vous per-
« dre. Vous avez fait votre service comme autre-
« fois, avec votre antique simplicité. Ne voyez-
« vous pas la différence des temps, cette foule
« d'intrigants sans pudeur, avides d'emplois,
« prêts à tout pour les obtenir. Faites comme les
« autres, mon cher, flattez, courbez-vous; le plus
« petit homme a besoin de se baisser pour entrer
« dans les palais. »

« Vous me désolez, me dit-il, je ne saurais être
« en disgrace. MONSIEUR est trop juste, trop gé-
« néreux pour me condamner sans m'entendre.
« Je dois me rendre dans deux jours au château,
« mais avant je veux voir B...t; il doit être au cou-
« rant, car je l'ai vu venir auprès du prince, et
« il y est resté assez long-temps : en le quittant,
« il est venu dans mon cabinet me féliciter de
« ce que mes craintes s'étaient dissipées en chi-
« mères. »

J'essayai encore de le guérir de ces autres illu-
sions. « Hélas! lui dis-je, ne vous confiez donc pas
« ainsi à tout le monde. Je n'aime point l'homme
« dont vous me parlez, il était trop assidu cour-
« tisan sous le régime qui vient de finir, il se

« plaisait trop aux délations. Allez cependant;
« tirez-vous de cette incertitude, et venez sur-
« tout me revoir. » Il ne revint que quelques
jours après; il était morne, abattu; le coup
était porté, tout était fini pour lui. M. B....t avait
refusé de le voir, quelque instance qu'il eût faite.
Ses yeux s'ouvrirent alors; il se rendit au château,
voulut y voir ses amis, ses confrères, ceux qu'il
avait obligés, même de sa bourse, avant la ren-
trée du roi. Il ne fut reçu de personne; M. le
chevalier B**, auquel il avait été si utile avant la
révolution, et qu'il aimait encore avec tendresse
malgré les glaces de l'âge, eut l'indignité de le
repousser. Sa femme même l'abandonna de nou-
veau, sa fille!!.... enfin il demeura seul avec sa
douleur et les restes d'une vie languissante. Mes
soins la lui conservèrent, et c'était un malheur
de plus, car il était destiné à de nouvelles souf-
frances, et pourtant qu'avait fait le bon, le digne
M. de Luigny? Il avait des dettes, mais combien
d'autres en avaient eu avant lui! Du reste, quel
vieillard était plus aimable, plus instruit, d'un
commerce plus doux, de mœurs plus pures? Il
n'avait aucun des ridicules du siècle, aucun de
ces vices si fréquents dans les cours. La morale
dans sa bouche n'avait rien de cette humeur cha-
grine, de cette piquante amertume, qui ne ca-

ractérise que trop souvent les sermons des personnes âgées quand elles louent le temps passé et blâment le présent. Jamais la jalousie n'approcha de son cœur; jamais le bonheur d'autrui ne le contrista; c'était au contraire à le procurer aux autres qu'il était constamment occupé. Mon amitié adoucit un peu ses cuisants chagrins, mais la source de sa vie s'épuisait. Le défaut de distraction lui nuisait plus que le mal même. Ordinairement le temps cicatrise les peines; les siennes semblaient s'accroître tous les jours. Il avait fait quelques tentatives pour voir le prince, mais il n'avait pu y parvenir; je lui conseillai de rédiger un mémoire, d'exposer sa situation, et d'exprimer à MONSIEUR combien elle était malheureuse, puisqu'il restait sans ressource et sans moyen de remplir à son âge un autre emploi, et surtout de lui peindre combien peu il avait mérité une disgrace aussi pénible et aussi publique, car on ne pouvait lui reprocher que d'avoir des dettes. C'était un malheur commun à beaucoup de monde, et que le remboursement de la charge de son père pouvait le mettre à portée de conjurer.

J'eus toutes les peines du monde à le déterminer. Il alla voir le duc de M..., qui le reçut fort mal; il ignorait que ce duc avait beaucoup contribué à son éloignement, quoique M. B... lui eût donné

à ce sujet des avertissements. Le destituer parce qu'il avait des dettes! quelle injustice! tous les gens qui entouraient le prince, tous les courtisans en étaient criblés, mais il n'était pas de moyens qu'ils n'employassent pour s'en délivrer, c'était un scandale public. Non, ce n'était pas pour ses dettes qu'on avait sacrifié le juste, mais pour ses vertus. Ce n'était pas un intrigant du moment, il n'avait pas l'art nécessaire pour plaire alors. Il ne dénonçait pas, il ne déclamait pas sans cesse contre Napoléon et ceux qui l'avaient servi; il ne se mêlait pas à ces basses passions dont les vapeurs formaient comme l'atmosphère de la cour. S'il eût été un vil délateur, s'il eût menti à l'honneur et à la conscience, il aurait prospéré. Rejeté par le duc de M...., il s'adressa à M. l'abbé L....; il en fut reçu plus doucement, et obtint ce qu'il pouvait en attendre, de l'eau bénite.

Son malheur, en lui dessillant les yeux, aurait dû achever de dessiller les miens qui avaient commencé à s'ouvrir; mais j'eus la faiblesse de les refermer aussitôt. L'expérience a bien peu de prise sur un cœur confiant. Mon caractère l'emporta, je continuai à me livrer corps et biens à un monde aussi pervers que haïssable. Les deux visites dont je viens de parler avaient précédé le mémoire que

j'avais conseillé. Enfin le candide Luigny se livra à ce travail, trop longuement sans doute et avec trop de détail, car sa position avait dû lui apprendre qu'il ne faut pas ennuyer les grands. Mais quand le cœur est affligé, il est bien difficile que son langage ne soit pas abondant. Il remit ce mémoire à M. l'abbé L.... et vint chez moi en attendre le résultat.

Combien dans cet intervalle j'appris de choses ! Cet indigne M. A*** que je lui avais donné pour secrétaire avait été le premier, tout en faisant mille courbettes et je ne sais combien de bassesses, à dénigrer son bienfaiteur dans l'espoir de le supplanter. La cour était devenue, à l'insu des princes, un marché où tout se vendait au poids de l'or; des ducs, des marquis, des comtes s'étaient faits les banquiers de cette espèce de Bourse. Une pensée unique, *se procurer de l'argent*, dominait toutes les ames, et M. de Luigny aurait pu payer toutes ses dettes, si, comme les autres, il n'eût pas craint de fatiguer le prince, d'user son crédit pour grossir sa fortune. Ce jeu honteux était si fort à l'ordre du jour, que je crois devoir raconter ce qui m'arriva à moi-même.

J'avais un neveu à l'armée, le même qui avait dans mon enfance laissé tant de souvenirs et d'aimables impressions dans mon cœur. Dans les

petits orages qui avaient troublé le cours de ma vie et les grands mouvements militaires qui avaient rempli celle de Napoléon, je l'avais presque perdu de vue, non qu'il fût resté un homme obscur, il s'était au contraire signalé par des actions d'éclat, et couvert de gloire dans plusieurs occasions; Napoléon lui-même l'avait remarqué, et pour le récompenser d'une manière honorable, il avait daigné détacher de sa boutonnière la croix d'honneur pour la lui donner. Le fait d'armes qui lui valut cette distinction est consigné dans les fastes de la gloire militaire des Français. Il s'était élevé à un grade considérable pour son âge.

Il vit la restauration et la paix avec plaisir. Couvert de blessures, il aspirait à jouir de quelque repos, et des douceurs de l'hymen, s'il était possible. Le régiment dans lequel il servait était à Maubeuge; son mérite et la belle réputation dont il jouissait l'avaient fait remarquer d'une famille considérée, dans laquelle il pouvait former un établissement assorti à sa naissance et à son rang.

Il avait le vif désir de joindre à la croix d'honneur celle que les vrais chevaliers méritent aussi de porter; croyant l'avoir bien méritée par ses services, il m'écrivit de faire quelques démarches au ministère de la guerre pour suivre la

demande qu'il avait faite à ce sujet et qu'il avait appuyée des certificats constatant ses services et ses blessures.

Nous avions alors pour ministre de la guerre le général Dupont. J'eus l'honneur de le voir à ce sujet; il me promit d'ordonner un rapport sur la demande qui m'intéressait et me reçut avec beaucoup de politesse. Satisfaite de cet accueil, je m'empressai d'en faire part à mon neveu, qui au bout de quelques jours, me récrivit de ne pas perdre de vue sa demande et de pousser mes démarches pour qu'elle ne tombât pas dans l'oubli.

Je me rendis une seconde fois chez le ministre de la guerre; il me dit qu'on ne lui avait point encore fait de rapport à ce sujet; qu'il m'engageait à voir le chef chargé de ce travail. Il eut la galanterie (car ce général est galant) de prier un de ses aides de camp (M. de Saligny, si je ne me trompe) de m'accompagner dans les bureaux. J'arrive à celui dont j'avais besoin, j'y entre; M. de Saligny dit un mot à l'oreille du chef et me laisse seule avec lui. Ce chef était un homme grand, maigre, jeune et récemment installé à cette place. Je regrette que son nom soit sorti de ma mémoire, car certainement je le consignerais ici en toutes lettres, tant j'eus lieu d'être surprise et indignée de ses propositions.

« Que puis-je faire pour vous, madame, me « dit-il? — Monsieur, je viens vous prier d'exhu« mer de la poussière des cartons la demande « qu'a faite M. de S..., mon neveu, chef d'esca« dron, pour obtenir la croix de Saint-Louis qu'il « a bien justement méritée. — Votre neveu, ma« dame, chef d'escadron, permettez-moi de n'en « rien croire; si vous me disiez votre amant, j'y « aurais un peu plus de foi. — Trève de plaisan« terie, monsieur, je ne suis point femme à cou« rir les bureaux pour des amants. M. de S... « est bien mon neveu, fils d'une sœur d'un pre« mier mariage de mon père et beaucoup plus « âgée que moi; tout ce préambule me paraît fort « déplacé : veuillez, je vous prie, me dire où en « est l'affaire qui m'amène ici?

— « Je vais voir, madame, et vous dire s'il « peut espérer être du nombre des officiers à « qui le roi veut bien faire cet honneur. » Il fouilla dans une quantité considérable de papiers, ne trouva d'abord rien, puis ouvrant un dernier carton, il découvrit, comme par hasard, la pièce qu'il cherchait; alors venant s'asseoir auprès de moi, il me dit : « Voici bien la demande; mon« sieur votre neveu a des droits, mais il y a « tant de personnes qui en ont autant que lui « et qui sollicitent le même honneur, que je

« crains bien de ne pouvoir le comprendre dans « le travail prochain; cela même me paraît abso- « lument impossible.

« Cependant, monsieur, le ministre a eu la « bonté de me promettre, et je doute que ceux « qui sollicitent aient plus de droits que mon ne- « veu. Je ne vois pas la raison qui vous empêche- « rait de le comprendre dans la prochaine pro- « motion : un nom de plus ou de moins ne saurait « retarder votre travail.

« Je ne dis point, madame, que si vous y por- « tiez un vif intérêt cela ne pût se faire, mais il « faudrait que vous eussiez la complaisance de « vous prêter à ce que je vais vous demander, et « surtout que vous me promissiez d'être discrète. « Dans ce cas je pourrais vous assurer, moi, de le « comprendre dans le premier travail; mais le « voudrez-vous ?»

En ce moment mon amour-propre me fit penser que mes charmes avaient produit quelque effet sur monsieur le chef, qu'il allait hasarder timidement quelque proposition galante que je me proposais de relancer comme il convenait. Je le voyais embarrassé, ayant toute la physionomie d'un sot qui cherche à sortir d'embarras.—«Mais, « me dit-il, madame, serez-vous discrète, me le « promettez vous? — Mon dieu, monsieur, fi-

« nissons-en; je présume que vous n'avez rien à « me proposer que je ne puisse entendre et vous « promettre. Venons au fait. »

« Eh bien, madame, si vous pouvez faire le sa« crifice de cent louis (chose que plusieurs per« sonnes font tous les jours), je vous assure le « succès de votre demande, et M. votre neveu « aura la croix avant quinze jours. »

J'avoue que mon amour-propre se trouva singulièrement désappointé. Je me croyais digne d'une demande plus aimable; et je fus tellement déconcertée, tellement confuse de ma sottise, que je partis d'un grand éclat de rire, qui dura assez de temps pour déconcerter à son tour mon long, maigre et froid interlocuteur. — « Qni peut « donc, madame, me dit-il, vous porter à tant de « gaité ?—Rien, monsieur, qu'une petite leçon que « vient de recevoir mon amour-propre. Mais que « penseriez-vous, monsieur, si j'étais femme à « me rendre chez le ministre en sortant d'ici, « pour lui faire part de votre proposition ? » — « J'ai, me dit-il, votre parole; d'ailleurs je me « plaindrais moi-même d'être indignement calom« nié, et la cause de M. votre neveu n'en irait « pas mieux. » — « Dans ce cas, monsieur, je ré« fléchirai et je viendrai vous revoir, car j'ai be« soin de m'entendre avec mon neveu. »

Je voulais voir le ministre, non pour me plaindre (ce qui eût été fort inutile), mais pour le prier d'ordonner un rapport; il me fut impossible de pénétrer jusqu'à lui.

J'écrivis à mon neveu; je pressentais sa réponse. Il fut indigné comme il devait l'être de cette insolente proposition. Il m'écrivit qu'il attendrait un temps meilleur; qu'il aurait été dans le ravissement d'obtenir la décoration que ses pères avaient portée avec tant d'honneur, mais qu'il rougirait de faire des sacrifices d'argent pour obtenir une récompense qu'il croyait avoir si légitimement méritée. Sa lettre est encore dans mes papiers, et doit s'y retrouver.

Tandis que j'étais occupée de ces soins, mon cher Luigny plongé dans la tristesse attendait le succès de son mémoire. Une seule personne, digne par ses vertus de vivre long-temps parmi les hommes, s'occupa de son malheur, prit pitié de sa position, se joignit à moi pour le consoler, et fit des démarches auprès du prince. Elles ne furent point tout-à fait inutiles; on lui donna le chétif emploi d'inspecteur des bois et domaines de MONSIEUR, avec des appointements très-exigus. Il comprit qu'il n'y avait plus d'espoir de reprendre son service auprès de son maître; c'était pour lui le coup de la mort; car il n'aimait

pas, il adorait ce prince, non pas comme prince, mais comme un homme que ses belles qualités élevaient au-dessus des autres hommes.

Il accepta sa place avec toute la douleur d'un homme disgracié; il la prit, le désespoir dans le cœur et voulant obéir pour se faire un nouveau titre auprès de son maître, et solliciter un jour le bonheur d'être rapproché de lui. Il se disposa donc à partir pour le Berry, où il devait commencer ses fonctions.

Au sein de ces tribulations, j'étais destinée à jouir d'une fort grande satisfaction à laquelle j'étais bien loin de m'attendre: mon frère, ce frère si tendrement aimé, l'ami de mon enfance et de ma jeunesse, prisonnier malheureux, venait de rentrer en France. Sa faible santé et la pénurie de ses moyens ne lui avaient pas permis de voyager en diligence. Il était arrivé à pied à Paris, s'était d'abord présenté chez les membres de sa famille les plus apparents; tous l'avaient rebuté, renvoyé; tous avaient refusé de le recevoir. L'infortuné n'avait plus qu'un souffle de vie. Il était temps qu'il trouvât un cœur sur lequel le sien pût se reposer. L'une de ses plus proches parentes lui avait fait signifier de ne point se présenter chez elle; mais informé que j'habitais Paris, il redoubla de soins pour me retrouver. Je le

croyais mort depuis long-temps, je l'avais pleuré amèrement; enfin il découvre mon adresse, et ne vient qu'en tremblant me présenter sa tendresse et ses infortunes. Dans l'état où il se trouvait, il s'imaginait qu'il n'y avait plus de parents pour lui; son désespoir ne faisait pas même d'exception pour sa sœur chérie. En mettant la main à ma sonnette, il fut prêt à se trouver mal; car j'étais sa dernière et unique ressource. Une vieille domestique lui ouvre et recule à la vue d'un jeune homme d'une taille très-élevée, mais d'une pâleur mortelle, d'une maigreur excessive, et fort mal équipé. — « Que voulez-vous, monsieur? — « Me reposer un instant, voir votre maîtresse, et « lui parler s'il est possible. Je pense que je suis « ici chez madame de M*** ? — Oui, monsieur, « auriez-vous besoin de prendre quelque chose? « je puis vous l'offrir, car madame est si bonne « qu'elle ne le trouvera pas mauvais.—Non, je vous « remercie, avant tout je voudrais la voir.—Tenez, « monsieur, voilà son fils qui est sorti de sa pen« sion aujourd'hui. »

Il appelle mon Antenor par son nom, le prend entre ses genoux et l'embrasse. Voyant que la vieille domestique hésite à venir me parler, — « Je « suis l'oncle de cet enfant, dit-il en pleurant, le « frère de sa mère. — « Mon Dieu, monsieur, dit

« cette bonne femme, veuillez rester là un mo-
« ment, je vais prévenir madame qui a du monde
« chez elle. »

Elle ouvre la porte du salon et demande à me parler; je la suis. Je vois dans l'antichambre une figure pâle et mourante, image frappante de mon excellent frère, de ce frère que j'avais tant regretté. Je jette un cri et me précipite sur lui; je le saisis par la main, je l'entraîne dans un cabinet voisin, et l'oblige à s'asseoir. « Chère ombre, m'écriai-je,
« est-ce toi; ne me trompe point, ne détruis point
« une chère illusion! mon frère, mon frère! est-
« ce toi? — Ah! me dit-il en sanglotant, ma chère
« Lida, je te retrouve!; je retrouve une sœur!
« une véritable sœur! embrasse ton frère, c'est
« bien moi. »

En retraçant cette scène, mon cœur bat, mes larmes coulent. Cette aimable réunion que je ne pouvais prévoir pénétrait de bonheur mon être tout entier. Quel charme, quelle douce et inexprimable jouissance! Hélas! elle s'est dissipée comme les autres et le souvenir de ce jour heureux ne me cause, dans mon triste abandon, que le chagrin le plus amer.

Je prends mon frère par la main, je veux qu'il pose l'autre sur mon cœur et j'entre ainsi dans le salon: « Voici, voici mon frère, ce frère si tendre-

« ment aimé, que j'ai cru perdu dans les sables « d'Égypte, qui en est revenu, que le général Sé- « bastiani a emmené avec lui à Constantinople « comme interprète, qui a fait seul son éducation « et que le malheur a constamment poursuivi ; « cher frère, viens te reposer. Ces dames per- « mettront que je sois tout entière à toi. »

Elles se retirèrent en effet. Mon pauvre frère était si exténué de fatigue que je ne voulus pas attendre qu'on lui eût dressé un lit. Je le fis coucher dans le mien. Depuis ce moment je ne cessai de lui prodiguer tous mes soins. Je n'épargnai rien pour rétablir sa santé, s'il était possible. Mais il avait tant souffert que ses forces s'étaient épuisées. Tous mes efforts ne purent lui rendre cette vigueur de jeunesse qu'il avait perdue dans les fatigues des voyages et de la guerre. Les traces de ses souffrances ne purent jamais s'effacer, sa tête mélancoliquement penchée exprimait sa bonté ; sa faiblesse était extrême. Son ame seule était forte et élevée. Peu d'hommes avaient une instruction aussi étendue. Il connaissait toutes les langues et lorsqu'il racontait ses voyages on était étonné de son prodigieux savoir. Il était royaliste jusque dans les veines, « servir le Roi était, disait-il, le « premier principe qu'on lui avait inculqué en « naissant. » Il n'aspirait qu'à trouver une occasion

de remplir ce devoir sacré. Il me répétait souvent le mot énergique de mon frère aîné, *que nous étions nés tous avec des fleurs de lys dans le ventre que toute une révolution ne pouvait nous faire digérer.*

Du moment qu'il connut M. de Luigny, il l'aima. Mais j'étais surtout l'objet de ses affections particulières. Il aurait donné sa vie pour moi. Son cœur était un foyer de reconnaissance. Il me l'a prouvé jusqu'à la mort. J'applaudissais à ses sentiments pour le roi. Mais j'avoue que mon zèle n'était pas aussi vif que le sien. Rien n'attiédit tant que l'injustice. Les traitements qu'on avait fait subir à M. de Luigny, les préventions dont on s'était armé contre lui, sans examen, la condamnation portée sans l'entendre et sur les simples dépositions de MM. les ducs de M.... et de S... et les délations de ses confrères, tout cela avait singulièrement rabattu la chaleur de mon enthousiasme. Je ne m'expliquais pas comment on prononçait sur le sort des hommes avec tant de légèreté !

Depuis le retour du roi, les diligences étaient remplies d'émigrés qui rentraient en foule. De ce nombre se trouvait madame la comtesse de N** ma tante. Elle avait, dès le commencement de la révolution, émigré avec M. le comte de L***. Ils

avaient épuisé assez promptement leurs ressources dans les pays étrangers et les voyages qu'ils avaient faits ensemble; réduits à chercher leur existence dans leur industrie, ils s'étaient retirés à Hambourg, où leur fierté s'était abaissée à faire un petit commerce avec les débris de ce qui restait à M. le comte. Cet établissement suffit pour leur assurer les premiers besoins de la vie. Mais ma tante avait deux enfants qu'il fallait pourvoir, un garçon et une fille. Quand Napoléon permit aux émigrés de rentrer, il fut convenu qu'Achille de N** déjà grand et fort viendrait à Paris et se tirerait d'affaire comme il pourrait, et que sa sœur Clémentine de N... serait renvoyée chez une de ses tantes en France. Ils arrivèrent en effet, et avant de parler de leur mère, je tracerai leur histoire en quelques lignes.

Achille se présenta chez mademoiselle de M.. ma sœur alors lectrice de la princesse Borghèse; elle s'honora de jouer le rôle de protectrice, fit beaucoup de démarches, et par la protection de madame Bacciochi, sœur de Napoléon, parvint à lui procurer un petit emploi à Niort dans les droits réunis, où il trouva tout juste ce qu'il lui fallait pour vivre. Comme alors Napoléon cherchait les noms de l'ancienne monarchie, M. de N... fit valoir le sien auprès des bons provinciaux.

C'était l'unique moyen qu'il avait de sortir de sa chétive position; car les provinciaux faisant grand cas des titres de noblesse, il pouvait se flatter de faire un utile établissement. M. de Ñ...... après avoir bien étudié les dots de toutes les demoiselles de Niort et des environs, s'arrêta à mademoiselle Leb....., fille du procureur impérial de Niort.

M. Leb..... avait été fort connu à Paris, où il avait remplacé Fouquier-Tinville au tribunal révolutionnaire. Les phases successives que parcourut l'ordre judiciaire l'avaient renvoyé à Niort avec une assez belle fortune. Mon cousin parvint facilement à plaire à sa fille; les maris étaient rares, et les demoiselles nombreuses. D'ailleurs M. Leb..... était homme à calculer juste; il voyait, au tour que prenaient les affaires, qu'il s'agissait de tout autre chose que de république; que Bonaparte avait d'autres vues que le directoire et la convention nationale, et que désormais un nom pourrait bien équivaloir à la fortune qu'il donnait à sa fille. Il consentit à former cette alliance; le mariage se fit avec une certaine pompe, et l'on n'oublia pas surtout au contrat les titres du mari. Alors mon cousin de N...., sortit un peu de son obscurité. Il avait d'abord eu quelque peine à obtenir le consentement de sa mère, mais la demoi-

selle avait du bien, et toutes les considérations s'effaçaient devant celle-là. Révolution, terreur, usurpation, tous ces mots s'évanouirent dès qu'on vit qu'il y avait quelque chose à gagner.

Il n'en fut pas de la cousine Clémentine comme du cousin Achille. Abjurant toute espèce d'illustration, elle avait donné son cœur au fils de l'ancien régisseur des biens de sa famille. Le père de l'amant, M. B..., était un fort bon homme, qui ne trouvait nul mal à ce que la fille de son ancien seigneur devînt sa bru. Mais la tête de ma tante se monta; elle manifesta, à cette occasion, une volonté ferme et fière, et son ami, M. le comte de L...., m'a souvent dit que ce mariage lui répugnait singulièrement.

Les jeunes amants se moquèrent de sa répugnance, et en dépit de toute opposition, le mariage se fit. Ma tante ne put le pardonner, et de là son éloignement pour sa fille, devenue madame B...., et la préférence qu'elle a toujours accordée à son fils, qui conservait le nom de ses aïeux.

Je reviens maintenant à ma tante. Elle n'avait pas été la dernière à se mettre en route, quand elle apprit le retour du roi. A peine arrivée à Paris, toutes ses affections pour son compagnon d'exil s'évanouirent; elle prit le parti d'abandon-

ner celui qui pendant trente ans avait partagé avec elle peines, plaisirs, besoins et fortune. En descendant de voiture, elle se tourna vers ce vieillard qui espérait terminer sa carrière avec elle, et lui dit : allez de votre côté, mon ami, avisez-vous le mieux que vous pourrez ; quant à moi, je me rends en droite ligne chez M. de Bourrienne ; voyez de votre côté à chercher un asile. M. de Bourrienne m'a comblée de prévenances à Hambourg, je ne doute nullement que je n'en sois bien accueillie.

Elle fut en effet fort bien reçue. Quelques jours après son arrivée, elle fut présentée au roi, qui lui fit remettre ses biens non vendus, et lui accorda une pension de six mille francs, comme ancienne lectrice de la reine. La voilà donc richement dotée.

J'ignorais entièrement et son arrivée et ses heureux succès. Je n'appris son retour que par mon frère : « Cours, vole, lui dis-je, peut-être « est-elle sans appui et dans le besoin ; peut-être « a-t-elle reçu des siens le même accueil que toi. « Cette branche de notre famille a le cœur fermé « à toute pitié, à tout sentiment de bienveillance « et d'amitié. Mais nous, mon cher, qui avons « sucé avec le lait les principes de notre père, « nous ferons le bien, n'est-il pas vrai ? C'est la

« sœur de notre mère, et tant que j'aurai un « morceau de pain, je me trouverai heureuse de « le partager avec elle. »

Mon frère se chargea d'une lettre de moi, où je suppliais ma tante de venir chez moi recevoir mes soins, mais déjà on m'avait devancé. Madame de B..... et ma sœur sachant qu'elle n'avait besoin de rien, et prévoyant au contraire que la faveur dont elle paraissait jouir pouvait être d'une haute importance pour elles, s'étaient empressées de la circonvenir.

Elle reçut pourtant mon frère, lui dit qu'elle n'avait besoin de rien, qu'on lui avait parlé de moi, que je ne voyais personne de la famille, et qu'elle ne voulait pas faire une exception, que du reste elle verrait plus tard.

Mon frère lui fit de moi l'éloge que son cœur lui inspirait : « Si vous connaissiez ma sœur, lui « dit-il, il vous serait impossible de ne pas l'aimer. « Son cœur est excellent ; je lui dois la vie. Ah! « madame, voyez-la ; ne vous laissez point préve- « nir par sa sœur et madame de B.... sa tante. « Ces personnes ont de grands torts avec elle ; on « n'aime pas à se retrouver avec les gens qu'on a « offensés. — J'examinerai tout cela, et nous ver- « rons. »

Cette entrevue fut très-froide mon frère me

la rendit fidèlement. — « Eh bien ! dis-je à mon « tour, nous verrons. Il faut la laisser tranquille; « elle n'a besoin de rien, elle est à son aise, tant « mieux. Elle voit ma sœur et les B......., lais- « sons-la avec eux. Aussi bien, l'ancienne lectrice « de la reine et la lectrice de la princesse Borghèse « ne sont-elles pas bien ensemble ? N'y retourne « pas, mon cher, je t'en conjure. »

Il y retourna cependant une seconde fois, mais le terrain lui parut si mauvais et la tante si semblable au reste de la famille, qu'il n'y remit jamais le pied. Tout fut également fini avec moi, et si j'ai quelquefois tiré quelque parti des connaissances de madame de N...., c'est bien assurément sans sa participation. Je suis néanmoins obligée de convenir que si M. de Serres, ministre de la justice, a beaucoup fait pour moi, c'est seulement parce qu'il avait beaucoup connu ma tante à Hambourg.

Nous ne pensâmes plus à la famille; je me contentai de ceux de mes parents qui voulaient bien me témoigner de l'attachement. M. de Luigny était parti pour sa destination, et, par une correspondance amicale, je tâchais de le consoler. Mon frère m'avait présenté M. de la Bédoyère. Je voyais encore quelquefois madame de Saint-Hilaire, qui, depuis le retour du roi, mieux que

jamais, servait le duc d'Otrante. C'était de chez elle que partaient différentes estafettes pour Vienne, et néanmoins elle protestait qu'elle n'avait jamais eu de liaisons avec ce ministre; qu'elle ne l'avait connu qu'en société; elle en parlait comme du plus fourbe et du plus méprisable des hommes. Mon frère me priait de rompre entièrement avec une pareille créature, mais elle avait été présentée à la cour, tranchait de la femme importante; je craignis de me brouiller avec elle.

En me présentant le colonel Labédoyère, mon frère, qui l'avait connu à l'armée, était bien loin de soupçonner que cet officier fût dans des intérêts contraires à ceux du roi. Il ne s'expliquait pas, il ne proférait pas un mot qui pût faire soupçonner la conduite qu'il a tenue depuis, mais j'avais observé qu'il était habituellement triste et rêveur; j'entrepris de le questionner. « Je ne puis, « me dit-il, vous confier la cause des peines que « j'éprouve. Elles ne tiennent à aucun chagrin « domestique; mais croyez-moi, ne poussez vo- « tre frère dans aucun parti; qu'il prenne soin « de sa santé, et ne s'occupe uniquement que de « cela.

—« Mais, mon Dieu, lui dis-je, je ne vois au- « cune nécessité de nous occuper de partis. L'état

« est tranquille, le gouvernement du roi s'établit, « les dissensions s'éteignent, et j'espère que nous « jouirons d'une longue paix. S'il en était autre- « ment, mon frère connaît son devoir, et je se- « rais la première à lui conseiller de sacrifier son « sang et sa vie à son roi. Si je me trompe sur la « situation des choses, parlez-moi ouvertement et « comptez sur ma discrétion. — Je ne sais rien de « particulier, me dit-il, mais il peut arriver tant « d'événements ! Les esprits, en général, ne sont « pas contents, voilà tout ce que je puis vous « dire. »

Je voyais alors beaucoup de monde de l'un et l'autre parti. Les royalistes ne parlaient que de rigueurs ; les napoléonistes ne dissimulaient pas leur mécontentement. On faisait beaucoup de fautes.

Un colonel que je ne puis nommer ici, mais que je connaissais beaucoup, un brave dans toute l'acception du mot, s'étant distingué dans toutes les campagnes, était rentré sous l'obéissance du roi et avait ramené tout son corps à la légitimité. Il était aimé de son régiment et n'avait pour toute fortune que son épée et ses épaulettes. Il arrive à Paris un des premiers pour rendre hommage à son souverain, se présente devant lui et en reçoit un accueil aimable ; en quittant

le château, il se rend chez le ministre de la guerre qui le salue affectueusement et l'interroge sur l'esprit de son corps. Le colonel lui répond que le roi peut compter sur l'entier dévouement des hommes qu'il commande : le ministre l'en félicite.

Mon brave rentre chez lui charmé, quitte son uniforme, vient me rendre une visite, accepte mon dîner, ne parle qu'avec enchantement du nouveau gouvernement qui lui laisse le pain de ses enfants, qu'il avait du reste bien gagné au prix de son sang et à la pointe de son épée.

Une heure après le dîner, il me fait ses adieux, ne comptant plus me revoir de sitôt, attendu qu'il devait partir le surlendemain.

Je ne pensais plus à lui, lorsque trois jours après il revient consterné, la figure pâle et défaite : je m'empresse de l'interroger : — « Hélas !
« madame, me dit-il, j'ai tout perdu ! Pouvais-je
« m'y attendre après l'accueil obligeant que m'a-
« vait fait le ministre ? Le croiriez-vous, au mo-
« ment où il me parlait avec tant de bienveil-
« lance, on rédigeait ma destitution dans ses
« bureaux. Vous savez avec quelle sérénité j'ai
« pris congé de vous ; en rentrant je trouvai ma
« révocation chez mon portier. Je ne sais pour-
« quoi l'on me fait cette injure, ni en quoi j'ai
« mérité ce malheur. Je n'avais d'autres recom-

« mandations que mes services; il fallait proba-
« blement être étayé de quelques-uns de ces
« grands personnages qui n'étaient rien il y a
« un mois, qui sont tout aujourd'hui. Une petite
« propriété de ma femme sur les bords de la
« Loire, voilà tout ce qui me reste pour mes en-
« fants et leur mère. Je désire que le nouveau
« gouvernement s'en trouve bien; mais j'eusse
« été un sujet fidèle et dévoué, et désormais le
« changement opéré dans le gouvernement ne
« sera pour moi qu'un sujet de deuil. Ce n'est
« pas ainsi, ajouta-t-il, que Bonaparte se faisait des
« partisans et des amis. »

Il déclama ensuite contre la fausseté et la perfidie du ministre, et témoigna son étonnement de voir le porte-feuille de la guerre entre les mains d'un homme qui l'avait faite en Espagne avec si peu d'honneur. Il était vraiment inconsolable; tous les raisonnements du monde ne pouvaient le calmer; il était jeune, courageux, son renvoi le mettait au désespoir. Il me quitta pour aller rejoindre sa famille. Je l'ai revu plus tard, et n'ai pu empêcher que dans une autre circonstance il ne fît une imprudence dont j'aurai occasion de parler.

Les neuf à dix premiers mois de la restauration étaient à peine écoulés, que Paris fut surpris

tout-à-coup par un bruit qui d'abord ne circula que sourdement et répandit l'inquiétude dans les esprits. On se disait à l'oreille que Bonaparte venait de débarquer à Cannes et marchait sur Paris. A la première nouvelle d'un si étrange événement, mon frère courut au château pour apprendre quelque chose de certain. Le château était calme; il questionna plusieurs personnes : on lui dit que c'était un bruit en l'air, que tout était tranquille en France. Il vint m'apporter ces nouvelles, qui me firent beaucoup de plaisir, car ce jour-là même je devais aller d'abord à un bal de société, ensuite à un bal masqué de l'Opéra, et j'aurais été bien fâchée que les affaires d'état vinssent déranger mon aimable partie.

Il était deux heures après midi, lorsque je vis entrer le colonel Labédoyère; sa figure était vive et animée, la gaîté respirait dans ses yeux : « Voilà bien des dispositions de plaisir, me dit-il, « en voyant ma toilette de bal étalée dans mon « appartement. — Oui, lui dis-je, vous devriez « bien être de la partie. — Je le voudrais, mais « j'ai d'autres occupations; je pars cette nuit, « vers trois ou quatre heures du matin, pour un « bal d'un autre genre, et peut-être, tandis que « vous danserez ici, je danserai, moi, d'une au« tre manière. »

Il me demanda ensuite si j'avais entendu parler des bruits qui couraient sur l'arrivée de Bonaparte en France? « Vous ne les « croyez pas, dit-il, et moi je les crois très-vrais. « J'avoue que j'éprouverais la joie la plus vive « de revoir ce grand homme, ce héros auquel je « dois tout. D'ailleurs, le repos m'ennuie, j'aime « la guerre, et, dans l'état actuel des choses, nous « finirons par nous entretuer tous. Il vaut mieux « se battre contre l'ennemi que de se battre en- « tre soi. »

Comme il était d'une gaîté charmante, il ajouta à cela mille propos plaisants, dont je ne pus m'empêcher de rire. « Et votre femme, » lui dis-je. Alors il redevint sérieux; je savais qu'il l'aimait beaucoup. « Je voudrais pouvoir faire « son bonheur, je ne connais personne qui le « mérite davantage et par l'amour qu'elle me « porte et par les excellentes qualités de son « cœur. Je regrette d'autant plus de partir et de « la laisser en proie à de vives inquiétudes, « qu'elle est grosse et que je connais son ex- « trême sensibilité; mais que voulez-vous? le sort « en est jeté. »

Il me quitta en promettant de me revoir encore au bal avant son départ. Au dîner, mon frère m'engagea à ne pas sortir. « Il se passe, me

« dit-il, quelque chose d'extraordinaire aux Tuile-
« ries. Je suis tenté de croire que les bruits qui
« courent sont vrais. Tout le château est en ru-
« meur. » Je me mis à rire de ses frayeurs et ne m'occupai plus que de ma toilette. Je me rendis à une soirée brillante où je rencontrai M. le comte B... qui ne rougit pas de me demander des nouvelles de M. de Luigny ; je lui répondis avec toute l'amertume que m'avait laissée le souvenir de sa conduite envers cet homme loyal et malheureux. « Il se porte bien, monsieur, je désire
« que cela puisse vous intéresser. — Beaucoup,
« me répondit-il, j'avais prévu sa disgrace, je l'a-
« vais engagé à se défier du duc de M..., il ne m'a
« pas cru et vous en voyez les résultats. Cepen-
« dant, il ne faut pas qu'il se décourage; il y a
« remède à tout.

« Bon Dieu, lui dis-je, monsieur le comte, lais-
« sons cette conversation. Il y a long-temps que
« j'ai appris à vous connaître : ne me tenez pas un
« langage qui achèverait de vous perdre dans mon
« esprit ; M. de Luigny me tient lieu de père,
« tout ce qui le touche est pour moi un sujet de
« bonheur ou d'affliction. Je n'ai que trop appris
« d'ailleurs à être en garde contre vos meilleures
« paroles. »

La conversation dura encore quelques minutes

sur ce ton. L'humeur me gagnait; le bal commençait à n'avoir plus de charmes pour moi. Je lui tournai le dos et fis en sorte de me remettre un peu.

Quelques moments après je le rencontrai dans le salon; il se pencha à mon oreille et me dit : « Vous avez une mauvaise tête qui vous conduit « mal; vous serez fâchée un jour de m'avoir parlé « ainsi. » Je lui répondis que peu m'importait et je le quittai brusquement. Je restai au bal moins de temps que je ne l'aurais fait et retournai chez moi où je trouvai madame Gustave qui se proposait d'aller à l'Opéra avec moi. Je la voyais assez rarement; toujours même mystère chez elle; mais elle m'invitait peu à aller la voir. M. A**, dont j'ai parlé, entreprit un jour de pénétrer la conduite de cette dame; mais elle était plus rusée que lui et il n'y parvint pas. Je voyais toujours M. Corvetto. Il faudrait être plus habile que je ne suis pour rapporter tout ce qu'il disait alors de sage, de raisonnable sur l'administration des finances. C'était une dilapidation générale. Tout était à prix d'or; les ministères étaient devenus des bazars où les emplois étaient à l'enchère. Combien de conversations et de plaintes j'ai entendues à ce sujet ! quel excellent temps pour les maîtresses des ministres ! Ainsi s'en allait la restauration.

Nous étions, madame Gustave et moi, au bal de l'Opéra lorsque j'aperçus M. de Labédoyère tenant à voix basse, avec un mousquetaire, une conversation très-animée; je m'approchai et j'entendis distinctement ces mots : « Non, rien ne peut « me retenir ; je désire que le parti que vous pre« nez soit le bon et vous conduise bien : pour moi, « je crois de mon devoir d'aller le rejoindre. »

Le mousquetaire lui ayant parlé à l'oreille, il répondit tout haut et d'un air impatienté, « Cela « est impossible ; d'ailleurs tout ceci n'est pas de « mon goût. » Je m'approchai davantage et lui donnai un petit coup sur l'épaule; il se détourna et vint à moi; je l'intriguai un moment sur son voyage, lui dis, je crois, des choses fort justes ; il me reconnut et me dit que bientôt j'entendrais parler de lui et disparut; le lendemain, il n'était plus bruit que de l'arrivée de Bonaparte, mais on ne voyait aucun mouvement au château. J'engageai mon frère à se rendre auprès de MONSIEUR pour lui offrir ses services. « Va, lui dis-je, servir la « cause qu'ont servie tes pères. Il est beau de se « sacrifier pour son roi. » Il resta au château tout le jour sans recevoir aucun ordre. Le peuple se portait en foule aux Tuileries, MONSIEUR lui-même parut au balcon : on calma la multitude en lui disant qu'il n'y avait aucun sujet d'inquiétude;

qu'il ne s'agissait que d'un petit mouvement de factieux qui serait bientôt comprimé ; chacun se retira rassuré et content.

Cependant tout allait mal. Mon frère vint me revoir et me dit : « Du train dont les choses vont, « Bonaparte sera bientôt à Paris. Je suis chargé « d'une mission secrète qui m'oblige à te quitter; « je désire qu'elle puisse contribuer à sauver la « monarchie. » Il s'était rendu antérieurement à Vincennes où il n'avait rien trouvé d'organisé. Il n'était point seul pour accomplir sa missive. On lui avait donné deux acolytes dans lesquels j'avais assez peu de confiance. L'un était M. de Mar...... si célèbre par la beauté de sa femme, alors fraîche, grosse et blonde. L'autre était ce même M. Delagr... dont j'ai parlé plusieurs fois. C'était à eux principalement qu'était confiée la conduite de l'affaire. Mon frère n'était qu'en second et devait se conformer en tout aux instructions de ces messieurs ; triste destinée des hommes ; s'il en eût été autrement, peut-être n'aurais-je pas à le pleurer aujourd'hui, mais rien ne peut changer les injustes arrêts du destin. On verra de quelle manière ces deux hommes en agirent envers mon frère.

Tout Paris était dans le plus grand désordre ; la confusion régnait au château ; la marche de

Bonaparte ressemblait au vol de l'aigle; celle des ministres du roi au mouvement de la tortue. Enfin toutes choses furent si bien conduites que le roi, après avoir tenu une séance royale où il avait annoncé la résolution d'attendre l'ennemi, crut plus sage de partir.

Quelques gardes-du-corps vinrent chez moi; je les exhortai à se montrer loyalement dans une si pressante occasion. M. Delorme était disposé à faire son devoir, mais il ne se dissimulait pas la grandeur et le danger du sacrifice ; il me fit ses adieux et partit.

Je ne voyais plus mon oncle le commandeur; depuis le jour de la disgrace de M. de Luigny, il s'était éloigné de moi; je lui avais fait des visites qu'il n'avait pas jugé à propos de me rendre; il avait adopté complètement la doctrine du cardinal Mazarin, qu'il faut fuir les personnes malheureuses. Mais il était mon oncle, je l'aimais, et, malgré toutes ses petites faiblesses, je l'aime toujours.

La veille du départ du roi, Paris semblait couvert d'un voile funèbre; la nuit était déjà avancée lorsque ma vieille bonne vint me dire qu'elle entendait du bruit dans l'escalier, et qu'elle croyait qu'il était question de moi. C'était deux jeunes gardes-du-corps qui me demandaient asile,

et n'avaient pas voulu suivre le roi; l'un pour ne pas abandonner sa mère, l'autre pour ne pas quitter son père; celui-ci était de Rouen, celui-là de Versailles. J'essayai de réveiller chez eux le sentiment du devoir; je leur montrai l'obligation de suivre un souverain dans le malheur. Ranimés par mes discours, ils me promirent de partir le lendemain; j'ignore s'ils l'ont fait, mais je sais qu'ils ont été les premiers à recevoir des récompenses lorsque le roi est revenu.

Le 20 mars je sortis de chez moi pour prendre une idée de l'aspect que présentait le château. Je trouvai dans la cour des Tuileries un ancien officier qui avait un bras de moins, et contemplait tristement le palais, au moment où l'on enlevait le drapeau blanc. « Tout est donc fini, monsieur, « lui dis-je? — Hélas! oui, me répondit-il, en « poussant un profond soupir. Vous paraissez, « madame, prendre part au malheur des vieux « et fidèles serviteurs du roi. — Beaucoup, mon- « sieur, lui dis-je, et si vous avez besoin d'un « asile, venez chez moi, ma maison vous sera « ouverte. » Je lui donnai mon adresse; il eut la délicatesse de me dire: « Je ne vous demanderai « pas la permission de vous accompagner, car en « ce moment on est observé, et je serais bien fâ- « ché, madame, de vous compromettre. » Poussée

par la curiosité, je traversai le jardin dans l'intention de rentrer chez moi par la place Vendôme. A peine étais-je dans la rue Castiglione qu'une foule immense arrivait par les boulevards, criant de toutes ses forces : *Vive l'empereur.* Tous ces hommes étaient décorés et couverts de poussière. J'étais pâle et tremblante, prête à me trouver mal ; j'entrai dans une maison voisine où la portière me donna ses soins et poussa même la complaisance jusqu'à m'accompagner chez moi. J'y trouvai l'ancien militaire à qui j'avais donné mon adresse. « Tout est perdu, me dit-il, « Napoléon est aux Tuileries. Vous voyez devant « vous le comte de F.... qui a perdu un bras à « l'armée de Condé, et qui ne peut quitter Paris, « n'ayant absolument pas d'argent. Depuis le re- « tour du roi je vis presque d'aumônes, et « si je ne trouve quelque âme bienfaisante qui me « porte secours dans ce moment, je me vois « perdu; car il serait possible que l'on rappelât « les cruelles lois qui proscrivaient les émigrés. « Cent francs seraient pour moi plus précieux « que tous les trésors du Pérou. » J'étais tout entière à cette conversation lorsque M. Corvetto arriva. Il fut comme moi touché du sort de M. le comte de F....., fit la moitié de la somme; je la complétai, nous contentant de sa parole pour

nous la remettre quand il pourrait. Je m'empresse de lui rendre cette justice qu'il le fit trois mois après la restauration.

En ce moment j'avais un nouveau sujet de peine. Le retour de Bonaparte bouleversait tout. M. de Luigny m'envoya son domestique qui avait fait le voyage de Berry précipitamment pour m'annoncer qu'il ne savait où donner de la tête; les autorités lui avaient enjoint de se démettre de ses fonctions, et de quitter la province. Il ne savait où se réfugier; il se trouvait sans argent, saus aucun ordre des princes.

Je n'écoutai que ma tendre amitié pour cet homme aimable et malheureux. Je lui fis passer des fonds, et me décidai à vendre encore une fois ma maison. Je l'engageai à venir à Orléans où je me rendrais de mon côté; « et là, lui « disais-je, nous aviserons aux moyens ou de nous « rendre à Gand, ou d'aller respirer l'air par« fumé des orangers dans mon lieu natal. » Hélas! plût à Dieu que j'eusse suivi cette dernière inspiration! Je laissai mon fils dans sa pension, me promettant de l'en retirer lorsque j'aurais pris une résolution définitive.

Ici finissent les jours de ma jeunesse. On a vu de quelle manière et avec quelles vicissitudes je les ai parcourus. Si j'avais eu une autre famille,

j'aurais pu connaître le bonheur. Il faut maintenant parcourir un autre cercle d'événements. Je ne veux ni intéresser ni inspirer la pitié ; ce que je veux, c'est prouver que je n'ai jamais cessé de mériter l'estime publique. On a vu que mes liaisons avec M. de Luigny étaient fondées sur la plus tendre et la plus pure amitié, sur le respect que m'inspiraient ses admirables qualités; et pourtant je n'ai pu échapper à la calomnie; on a dit que j'avais influé sur le dérangement de sa fortune.

Que l'on considère, je prie, que ses affaires étaient dans un grand désordre à l'époque de la révolution. Il devait cent mille francs ; hors d'état de les payer, il composait avec ses créanciers, joignant l'intérêt au principal. Les bienfaits de deux impératrices m'avaient mise dans une situation aisée que j'avais encore augmentée par le bon ordre que je mettais dans mes finances. Loin de déranger celles de M. de Luigny, j'avais contribué à éteindre une partie de ses dettes ; car au retour du roi elles n'étaient plus que de soixante mille francs, et s'il eût pu mettre sa position sous les yeux du prince, on ne l'aurait pas traité avec une rigueur dont on voit peu d'exemples, on ne l'aurait pas mis au désespoir, et le chagrin n'eût pas consumé ses derniers jours, et moi je n'au-

rais pas à me justifier d'une liaison consacrée par les sentiments les plus honorables, les plus généreux et les plus purs.

Mais avant de m'engager dans cette nouvelle carrière dont le terme est si déplorable, je veux revenir sur quelques circonstances de ma vie que j'ai omises dans le temps auquel elles se rapportent.

Parmi les amis de M. de Luigny, il en était un qu'il avait toujours distingué, et qui malgré une longue absence lui était resté fidèle; c'était le docteur Thiollier, ancien médecin de la cour de Louis XVI, je ne sais même s'il ne l'avait pas été de M. de Luigny lui-même. Jamais ils n'avaient perdu le souvenir l'un de l'autre, et lorsqu'après ces longs orages qui avaient séparé les parents et les amis, ils eurent le bonheur de se revoir, leur mutuelle affection n'en devint que plus tendre et j'eus le bonheur d'y être affiliée.

Cette liaison me met à portée de raconter une anecdote qui servira pour la dixième fois à repousser victorieusement ce reproche d'intrigues dont la méchanceté et la calomnie n'ont cessé de m'accabler. Je cacherai par respect des noms que je ne saurais dévoiler sans manquer à toutes les convenances et à cette dignité de caractère qui m'a constamment détournée de tout ce qui

tient à l'indiscrétion et au scandale, car j'ai su beaucoup et j'ai dit très-peu, et j'aurais dans ces mémoires pu me donner plus d'importance si j'avais moins respecté les secrets qu'on a bien voulu me confier.

A l'époque de la révolution, le docteur Thiollier avait quitté la France avec sa sœur, madame de N***. Comme sa profession était sa plus grande richesse et la plus sûre, il passa en Russie où il se flattait de trouver un grand nombre d'émigrés français. Il en trouva en effet beaucoup, et ses relations avec eux le mirent à portée d'approcher des personnes de la plus haute distinction et du rang le plus auguste. Parmi elles il s'en trouva une que par vénération je m'abstiens de nommer, et qui lui remit un enfant du sexe féminin avec une cassette contenant quarante mille francs pour servir aux soins et à l'éducation de la petite Joséphine que le bon docteur adopta et à laquelle il donna son nom.

Cette gentille créature fut d'abord mise en nourrice, et lorsqu'elle fut en état de se passer des soins de cette seconde mère, le docteur et sa sœur la prirent avec eux, et lui prodiguèrent toutes les marques de tendresse que de bons parents peuvent donner à leurs enfants; chaque jour ils se félicitaient de la voir croître en grace et en beauté.

Une chevelure blonde, de beaux yeux bleus, un air de grandeur et de noblesse répandu sur toute sa personne, les considérations, plus puissantes encore, qui se rapportaient à sa naissance, lui gagnaient de plus en plus le cœur de ses protecteurs. Ils finirent avec le temps par la regarder comme leur propre fille.

Des motifs que je n'indiquerai pas, mais qui peuvent se rattacher à ce que j'ai eu occasion de dire des relations mystérieuses de madame Gustave, décidèrent le frère et la sœur à rentrer en France, et à ramener avec eux cette jeune et intéressante orpheline. Elle avait alors six ans, et ils étaient décidés à ne rien négliger pour lui donner une excellente éducation. Mais avant de prendre un parti décisif, le docteur voulut voir et consulter son ami de Luigny, et ne lui rien cacher de sa position et de ses engagements. M. de Luigny insistait pour qu'il se fixât à Paris, où il trouverait encore des souvenirs et des amis; mais les dépenses auxquelles oblige une si grande ville effrayant M. Thiollier, on se décida pour Lyon, et l'on se promit une correspondance suivie, qui ferait le charme mutuel de leur vie.

Voilà donc le frère, la sœur, avec la jeune orpheline, s'établissant dans la seconde ville de France, donnant tous leurs soins à leur aimable fille. Ja-

mais enfant n'avait montré de plus heureuses dispositions; ses aimables qualités se développaient de plus en plus; elle avait une instruction aussi étendue que modeste. Le docteur et sa sœur étaient déjà fort âgés quand ils rentrèrent en France. Madame de *** mourut; le docteur fut peu de temps après attaqué d'une maladie grave. « Si je viens à mourir, se disait-il, quel appui la « jeune orpheline aura-t-elle dans le monde? » Cette pensée le mettait dans un état pénible.

Il regrettait de n'avoir pu encore lui procurer un établissement solide. Il connaissait à la vérité dans un département voisin un jeune avocat dont la main pouvait convenir à sa pupille. La profession était honorable, mais l'esprit et le talent du jeune homme étaient bornés. Cependant, la crainte de laisser sa fille adoptive sans protecteur dans le monde, lui fit prendre la détermination d'écrire à ce jeune nourrisson de Thémis, et de le faire venir auprès de lui. Il ne viola point son secret et ne trompa point le jeune homme. Il se contenta de lui demander s'il serait disposé à prendre pour épouse son aimable orpheline dont la naissance était un mystère. Il annonçait qu'il donnerait pour dot les 40,000 fr. auxquels il n'avait pas touchés, et qu'il y ajouterait le peu de bien dont il se trouvait possesseur. « Ne vous flattez pas,

« lui dit-il, de connaître jamais ceux auxquels « elle doit le jour; c'est un secret que j'emporte« rai avec moi. Qu'il vous suffise de savoir que « sa naissance n'a rien qui puisse affliger votre « amour-propre, et que si elle est couverte d'un « voile épais, ce voile serait tissu de soie et d'or « s'il était possible de le produire. Si les talents « et les vertus ont des attraits pour vous, ne « craignez pas d'épouser ma fille adoptive, je « vous promets le bonheur avec elle. »

Le jeune homme accepta sans hésiter; il ne pouvait faire un mariage plus heureux pour lui. Le bon docteur Thiollier ne mourut pas de cette maladie, et éprouva quelque regret de s'être tant pressé; car l'époux de sa chère Joséphine n'avait rien qui pût le flatter beaucoup. Pour ne point quitter sa tendre fille, il vendit tout ce qu'il possédait à Lyon, et alla s'établir à Privas avec les jeunes époux. Il y vivait paisiblement, regrettant sans cesse ses anciens souverains, sans se flatter de jamais les revoir, lorsque tout-à-coup les événements de 1814 relevèrent ses espérances.

O bonheur inattendu! les Bourbons sont à Paris. Le docteur quitte sa petite ville, se met en route pour la capitale, cherche M. de Luigny, le trouve chez moi, vient me voir, ne me laisse

rien ignorer, et par les bons offices de son ami, il est présenté à la cour.

Pour cette fois, justice fut faite à qui elle était due. Il apportait le portrait de la jeune personne. Ce talisman enfanta des prodiges. On lui donna immédiatement une pension ; il fit revivre et l'on accueillit d'anciennes prétentions ; on lui solda l'arriéré de ses honoraires, et comblé de graces et de faveurs, il retourna auprès de ses chers enfants. Si l'on me demande quel rapport cet épisode peut avoir avec mes Mémoires, je répondrai qu'il en a beaucoup ; que tout ce que je viens de dire prouve que l'on pouvait me confier des secrets, que ceux qui me connaissaient en étaient convaincus ; que cette estime qu'ils avaient de ma discrétion est un témoignage sans réplique contre ceux qui me représentent comme une femme légère, inconséquente, livrée sans frein à tous les calculs de l'intrigue. Il fallait bien que l'on me connût sous d'autres couleurs, pour me donner tant de marques de confiance.

Achevons ce qui regarde notre jeune pupille. Elle quitta Privas avec son époux et son père adoptif, et alla résider à Lyon. Lorsqu'un auguste personnage alla dans cette ville, elle lui fut présentée parée comme une dame de cour, couverte de diamants, et reçut l'accueil le plus flatteur.

Le public en fut témoin; les audiences particulières qu'elle obtint ne sont connues que de moi. Cette famille eut un libre accès auprès des plus hauts personnages. Elle était reçue lorsqu'elle le désirait au palais de l'archevêché. Le mari était le seul auquel on témoignât peu d'attention.

Les Lyonnais cherchaient la cause d'une faveur si éclatante. On étudia les traits de la jeune personne; on parla de ressemblances, mais tout cela se réduisait à de vaines et chimériques conjectures. Personne n'avait la clé de l'énigme, pas même le mari. Le secret était renfermé entre quatre personnes : le docteur, sa sœur, M. de Luigny et moi. Trois sont mortes; moi j'ai juré de me taire, et je tiendrai mon serment.

A l'époque dont je viens de parler, l'aimable Joséphine quitta Lyon, et vint à Paris avec sa famille dans les voitures de la cour. Elle se décida à y fixer sa résidence, retourna à Lyon pour réaliser ce qu'elle possédait, revint dans la capitale, où le bon docteur termina ses jours. Quant à elle et son mari, ils continuent d'y résider, et jouissent encore des faveurs et des graces d'un bienfaiteur qu'il m'est défendu de nommer. Toujours modeste, toujours vertueuse, l'intéressante pupille reçoit sans vanité et sans bruit les témoignages de bonté dont elle est l'objet assidu.

Je ne raconte point des fictions, je n'invente point; il n'y a pas un mot ici qui ne soit de la plus exacte vérité. Je connais les personnages, le lieu qu'ils habitent, et je n'ai parlé d'eux, comme je l'ai déjà dit, que pour confondre mes ennemis, ces gens sans délicatesse et sans probité, qui n'ont cessé de mentir à leur conscience pour me perdre.

Cette digression m'a éloigné d'Orléans et de mon ami M. de Luigny; je m'empresse d'y revenir: je lui renvoyai son domestique avec mes instructions. Napoléon, en rentrant en France, avait ordonné que toutes les personnes attachées à la cour des Tuileries s'éloignassent de trente lieues; il fallait, si j'y restais, que je me séparasse de mon cher Luigny: je craignais qu'en mon absence il ne se décidât à aller à Gand; je ne doutais pas qu'il n'y trouvât les mêmes inimitiés, les mêmes êtres malfaisants qui lui avaient fait tant de mal à Paris; pouvais-je l'abandonner dans le malheur? « Non, me dis-je, je ne ressemblerai pas « à ces ames vulgaires, je ne délaisserai pas dans « l'infortune celui avec qui j'ai pu passer des jours « heureux, quand il était heureux lui-même; « une main amie est, dans la disgrace, le plus beau « présent que le ciel puisse nous faire, je veux « être fidèle jusqu'au tombeau. »

Mon parti pris, je vendis mon mobilier, fis mes malles, laissai mon fils dans sa pension, et montai en voiture pour Orléans; j'y trouvai mon respectable ami à l'auberge de la cloche; il m'embrassa comme l'ange consolateur qui ne l'abandonnait jamais dans ses maux.

Je n'aurais en effet, pour tout au monde, cédé à qui que ce fût le bonheur de le soulager.

Mon intention était d'engager cet aimable vieillard à quitter la France, à se réfugier dans le lieu de ma naissance, à vivre au sein de la famille de mon père, où tous les cœurs étaient aussi bons que le sien, et je puis dire aussi généreux que le mien: j'ai toujours été convaincue qu'il y aurait trouvé le bonheur.

Mais à peine étais-je arrivée qu'il me fit part d'une conversation qu'il avait eue avec M. Ferrand, qui, comme nous, s'était retiré à Orléans; je ne saurais douter que cet ex-ministre n'entretînt des correspondances avec la cour de Gand. Le roi avait l'espoir fondé que les puissances ses alliées interviendraient dans ce grand procès politique, et réuniraient leurs forces pour expulser le redoutable ennemi qui menaçait de nouveau la tranquillité de l'Europe. Il fallait donc non-seulement attendre l'événement, mais le seconder par des

pratiques dans l'intérieur, répandre des écrits, faire des partisans à la maison de Bourbon.

Cette conduite était trop d'accord avec les sentiments que professait M. de Luigny pour ne pas l'adopter. Persuadé que M. Ferrand ne pouvait lui donner qu'une direction utile, il s'y abandonna tout entier. J'étais bien loin de vouloir le contrarier malgré les disgraces qu'il avait éprouvées, les injustices dont il avait été l'objet; la cause me paraissait trop belle pour l'abandonner, et s'il arrivait que les princes rentrassent, je voyais encore quelque lueur d'espérance pour mon ami. Le préfet d'Orléans était M. Roy, homme d'opinion différente de la nôtre, mais d'une admirable justice, d'une modération qui rassurait tous les cœurs. Son unique occupation était d'entretenir la paix; mais du reste ne molestant personne, laissant à chacun ses opinions sans en faire de reproche, encore moins de crime; il méritait plus d'égards qu'on n'en a eu depuis pour lui; les autorités du jour auraient dû mieux apprécier le mérite d'une pareille conduite, surtout dans une ville où il y avait une quantité prodigieuse de réfugiés, dont certainement les dispositions n'étaient rien moins que pacifiques; cet honnête préfet n'avait pour toute fortune que sa place, et il la remplissait avec autant de sagesse que de probité.

Je conseillai à M. de Luigny d'aller le voir, de conférer avec lui, de s'assurer s'il y avait sécurité pour lui; M. Ferrand fut d'un avis tout opposé; non-seulement il ne fallait pas communiquer avec cet intrus, mais éviter tout ce qui pouvait avoir l'air de le reconnaître. Il répétait sans cesse qu'il avait des instructions et des avis des princes; mais moi je pressai M. de Luigny de faire ses affaires avant tout, et d'assurer ma tranquillité en assurant la sienne.

Il se décida, fut reçu avec beaucoup d'égards, et ne fut pas fâché d'avoir fait connaissance avec M. Roy; il trouva en lui un esprit de justice extrême. Cet homme de bien regrettait le roi de France, et surtout la sage constitution qu'il avait donnée à son royaume; il avait de l'indépendance dans le cœur, l'amour de l'ordre et de la tranquillité; sa bonté était peinte dans ses traits; il assura M. de Luigny qu'il ne lui arriverait rien, tant qu'il serait à la tête de l'administration, quels que fussent les événements qui pourraient survenir. Mon respectable ami fut enchanté de sa visite, et me félicita de l'avoir, pour ainsi dire, forcé de la faire; il est vrai que plus tard on lui en a fait un crime; mais toute la faute, s'il y en a une (ce que je ne crois pas), m'appartient, et c'était sur moi seule qu'elle devait retomber; M. de Lui-

gny cacha sa visite à M. Ferrand, encore par mon conseil, et ceci lui a valu un reproche aussi injuste que le premier; on aurait pu savoir tout cela si l'on eût voulu, mais il aurait fallu prendre quelques informations, et quand il ne s'agit que de sacrifier un homme à l'intrigue et à la perversité de quelques autres, faut-il se donner tant de soins?

Orléans a toujours été une ville de refuge, à cause du caractère obligeant et hospitalier de ses habitants; chaque jour la ville se remplissait de nouveaux venus; on y voyait surtout une foule d'officiers qui, rejetés par le gouvernement de Louis XVIII, venaient demander de l'emploi sous celui de Napoléon; de ce nombre était le colonel dont j'ai parlé, lequel se disposait à rejoindre le parti de Bonaparte. On se rencontre facilement dans une ville de province, je ne fus donc point étonnée de le retrouver. Dès que je le vis, je m'empressai de causer avec lui, et de le détourner d'un projet qui pouvait le perdre sans retour; je lui parlai des nouvelles que nous recevions, de nos relations avec M. Ferrand, que j'évitai néanmoins de lui nommer.

« Non, non, madame, me dit cet homme véritablement outragé, je ne serai point le spec-
« tateur tranquille de la lutte qui vient de s'enga-

« ger, et qui est devenue la mienne. Si je le faisais, « je me regarderais comme un homme sans ca« ractère et sans dignité. Lorsque j'ai fait mon « devoir, on m'a indignement chassé. Aujourd'hui « que je vais reprendre les armes et le comman« dement que l'on m'a enlevé, je suis intimement « convaincu que si les Bourbons rentrent en « France, on me conservera mon régiment, parce « qu'on me craindra. Ainsi quelle que soit l'issue « du combat, je ne doute pas que je ne fasse « sagement de me mettre à même de deve« nir quelque chose; dans tous les cas nous ver« rons. »

M. de Luigny voulut le prêcher à son tour, mais il n'était nullement disposé à entendre nos sermons. Il partit, rejoignit l'armée, se battit en désespéré à Waterloo, et revint avec l'armée en déroute. Je ne sais comment il a fait, mais il m'a prouvé que son raisonnement était excellent, car il est resté colonel, et aujourd'hui il est encore au service avec un grade supérieur.

J'étais comme campée à Orléans, attendant tous les jours, dans l'incertitude, ce que les événements me permettraient de faire. Je dînais à table d'hôte, c'était pour moi une récréation: on y parlait successivement de nos craintes, de nos espérances; les opinions variaient comme les inté-

rêts. Les convives étaient un mélange de royalistes, de napoléonistes et même de quelques républicains; la conversation était constamment vive et animée, et lorsque l'on abandonnait la politique, elle devenait souvent amusante et instructive.

Parmi nos commensaux se trouvait un jeune officier dont les manières et le ton étaient d'une modération remarquable. Un jour pourtant qu'il avait dîné de meilleur appétit qu'à l'ordinaire, et fait au vin et aux liqueurs plus d'accueil qu'il n'avait coutume, nous fûmes étonnés de trouver un homme qui, renonçant à ses manières habituelles, commença d'abord par tenir des propos dont pouvaient justement s'offenser des dames qui étaient à table avec lui, et qui, par leur silence, lui donnèrent une leçon suffisante; puis se levant tout-à-coup comme un furieux: « Oui, s'écria-t-il, je voudrais voir tous les royalistes rassemblés dans la plaine de Grenelle, et les canons chargés à mitraille pour les exterminer; et s'il en réchappait quelques-uns, je me ferais un vrai plaisir de les achever les uns après les autres à coups de sabre. »

Indignée d'un pareil propos, je retire ma chaise et m'approche de la cheminée comme pour me chauffer; je gardais le plus profond silence. Le

jeune énergumène vient auprès de moi, et me demande d'un ton très-animé si j'aime la musique. Oui, monsieur, lui dis-je sèchement. « Eh « bien, voyez, madame, me répliqua-t-il, si je « suis malheureux; mes parents se sont ruinés « pour faire de moi un virtuose. J'étais d'une « force assez remarquable au piano; ces brigands « de Cosaques m'ont coupé une partie des doigts, « et depuis ce temps, quoique je puisse encore « manier mes armes, il m'est impossible de jouer « de cet instrument, pour lequel j'ai une sorte de « passion. »

Je me levai et le saluant: « Monsieur, lui ré« pondis-je, vos parents auraient mieux fait de « ne pas se ruiner, et de vous inspirer plus de « modération. » En disant ces mots, je remontai dans mon appartement, fort fâchée d'avoir rencontré un pareil convive; j'y étais à peine que l'hôtesse vint m'y trouver, me dire que le militaire était furieux, qu'il me regardait comme une royaliste enragée, et que le jeune officier, tirant son sabre, avait déclaré qu'il commencerait par moi la capilotade des royalistes; qu'il fallait que je partisse d'Orléans, et que s'il m'y retrouvait il me ferait un mauvais parti.

La pâleur et le trouble de cette femme me firent pitié; je n'avais nulle peur de ce jeune écer-

velé, mais elle était loin de partager mon héroïsme. « Mon Dieu, madame, me dit-elle avec « la plus vive instance, n'exposez pas mon hôtel « à un malheur. Je vous indiquerai une maison « particulière où vous serez en sûreté, mais de « grace ne me compromettez pas. »

J'acquiesçai à sa demande, car elle était vraiment dans un état à faire pitié. Je voulus bien rester trois jours dans une sorte de captivité. Mais le quatrième, je me décidai bravement à rentrer dans l'hôtel. Quelle folie en effet de croire que ce jeune militaire me tuerait pour une réponse qui n'avait aucune espèce d'analogie avec les opinions politiques! La première personne qui s'offrit à mes regards fut mon redoutable adversaire; il sourit en me voyant, s'approcha de moi pour me dire qu'il s'était laissé emporter par un mouvement de violence, qu'il me priait de le lui pardonner, mais que du reste il persistait dans ses sentiments pour les royalistes; je lui répondis à peine, et n'eus plus d'occasion de le rencontrer depuis, sinon au château des Tuileries, où je remarquai qu'il avait un grade distingué dans la garde royale. Il faut avouer qu'il y a des gens bien heureux.

Nous étions toujours à peu près dans les mêmes incertitudes et les mêmes irrésolutions. Je voulais

décidément emmener M. de Luigny avec moi dans le comté de Nice; j'avais fait revenir mon fils de sa pension, mais M. de Luigny ne voulait suivre d'autres conseils que ceux de M. F......; c'était son oracle. Ce vieux fonctionnaire réunissait chez lui une quantité de réfugiés, qui le consultaient, qu'il rassurait, en leur communiquant ce qu'il pouvait leur montrer de sa correspondance. La plus importante peut-être était celle de Fouché, qui, quoiqu'il fût ministre de Napoléon, n'en prévenait pas moins M. F...... qu'il travaillait pour les Bourbons; qu'à quelque prix que ce fût, il les replacerait sur le trône, et qu'il faciliterait de tout son pouvoir ceux qui voudraient aller à Gand rejoindre le roi. Sur cette parole, répandue avec discrétion, plusieurs gardes-du-corps et mousquetaires qui avaient d'abord hésité prirent enfin la route de Gand. Oh! puissance de l'intrigue et de la faveur! Ce sont ces traîneurs qui ont été le mieux et le plus promptement récompensés.

Nous n'avions pas beaucoup à faire pour la cause des Bourbons. M. de Luigny par son âge et moi par mon sexe, étions peu propres à prendre une part active dans le grand drame qu'on jouait alors. Notre plus importante occupation était de distribuer des proclamations qu'on nous

chargeait de répandre dans les campagnes, ce qui me procura l'occasion de voir Beaugency. Nous y étions sous la protection d'une dame aveugle, qui nous avait ouvert sa maison, et qu'on nommait madame Hussard. Son mari était le meilleur des vivants; il s'occupait beaucoup de ses vins, de sa table, et fort peu de politique. Ainsi cette mission se termina sans fâcheuse aventure.

Revenue à Orléans, je fus l'objet des soins d'un garde-du-corps, qui n'ayant aucun service à faire, s'était avisé de devenir amoureux. Mais tout se borna à des attentions, car mon cœur était muet. Ce n'était pas là qu'était placée mon exaltation; j'avais d'ailleurs promis à mon fils de ne jamais me marier, et ce serment était sacré pour moi. J'avais été constante dans cette détermination, et j'étais persuadée que cela seul pouvait me laisser dans cette douce tranquillité que je chérissais, et qui n'était troublée que par les peines d'un ami à qui j'avais promis de tenir lieu de fille.

L'amoureux se nommait Ernest. Je n'ai jamais vu personne qui ressemblât mieux à un jeune abbé pour sa figure ronde, son front timide, son langage modeste et embarrassé. Il ne fut pas long-temps à soupirer à mes pieds; son devoir l'appelait à Gand, et Fouché en avait

rendu les routes si faciles et si sûres, qu'il n'y avait aucun danger à s'y aventurer.

Qu'on ne soit pas surpris de me voir raconter mille petites particularités qui semblent ne présenter aucun intérêt; on sera peut-être étonné à la fin de mes récits, de voir que je n'ai rien dit d'inutile, et que tous ces menus détails, qui semblent si puérils et si oiseux, se rattachent par des nœuds intimes au dénoûment de ces Mémoires. Les soins de M. Ernest, ses tendres soupirs, l'expression de sa physionomie, ses discours amoureux, m'amusaient beaucoup. C'était pour moi une heureuse distraction au milieu d'un pays où je n'entendais parler que de politique, où j'avais besoin de dissiper la tristesse que me donnaient les inquiétudes, les chagrins et la mauvaise santé de mon ami.

M. F....., qui continuait d'être l'ame de notre petite colonie, soutenait notre courage et ne cessait de nous annoncer un changement prochain. Enfin Waterloo justifia ses prédictions. Fouché lui avait écrit à ce sujet une lettre bien capable de tranquilliser les esprits royalistes d'Orléans. Je ne l'ai point vue, mais la joie qui brillait sur le visage de mon ami qui vint m'en parler ne me permet guère d'en douter. Il y disait qu'on pouvait être tranquille sur l'issue de la bataille, que

Grouchy était dans les intérêts du roi, que d'ailleurs il était probable que l'incapacité de ce général ferait commettre quelque bévue; mais en même temps, il écrivait d'une tout autre manière à un correspondant que je ne puis nommer, ce qui prouvait qu'il cherchait à se ménager avec les événements, ou qu'il nageait comme on dit vulgairement entre deux eaux. La bataille perdue fixa toutes ses irrésolutions. Nous étions dans l'enchantement; je fus la première à recevoir cette nouvelle. On m'écrivit de Paris de venir faire une opération de bourse qui me serait très-avantageuse. M. de Luigny répugnait à ce voyage; il craignait que je n'y courusse quelque danger dans un moment où Paris était encore loin d'être tranquille. Pour le rassurer, je lui promis de revenir dès que j'aurais terminé l'opération qu'on me proposait, et surtout d'être prudente. Je partis seule, et j'arrivai à Paris le jour même où Napoléon vint habiter le palais de l'Élysée-Bourbon.

Je ne manquai point d'aller voir M. Corvetto, et grace à un de ses amis, je fis une très-bonne affaire, car il me conseilla de jouer la hausse, et je m'en trouvai bien. Je ne le nomme point ici par reconnaissance. C'est à lui principalement que je dois l'aisance et le peu de bonheur que m'ont valu quelques spéculations de bourse, et

j'espère encore dans ses bontés pour mon avenir. J'allai trouver M. J. N., agent de change, qui voulait absolument que je jouasse à la baisse, mais je me gardai bien d'écouter ses conseils. J'opérai à 53, et un peu plus tard je réalisai à 62. Je brûlais de revoir Napoléon ; j'allai à l'Élysée-Bourbon me mettre en observation, car il me tardait de contempler l'homme extraordinaire qui, après avoir ébranlé toute l'Europe, venait de détruire sa propre fortune jusque dans ses fondements. Je désirais étudier dans ses traits l'impression du malheur et de l'adversité.

Ma curiosité fut satisfaite ; il parut à une fenêtre avec quelqu'un de sa cour, que je n'ai pu bien reconnaître, mais qui m'a paru être le général Bertrand, son fidèle et courageux compagnon. Je ne retrouvai plus dans sa figure cet air fier et martial d'un grand guerrier et d'un conquérant. Ses yeux erraient à l'aventure, les mouvements de sa physionomie étaient brusques et presque convulsifs. Il paraissait surtout très-contrarié des cris de quelques passants qui insultaient à sa chute.

La personne avec laquelle il causait avait l'air très-préoccupé. Son geste était celui d'un homme qui parle avec peine de quelque chose qui l'affecte beaucoup. Napoléon l'écoutait avec une

sorte d'impatience; il fit un mouvement très-marqué de mauvaise humeur, tourna le dos en haussant les épaules, tandis que celui avec lequel il conversait resta immobile. Napoléon revint à lui avec un sourire qui ressemblait à la grimace du tigre; il prit l'officier-général sous le bras, rentra dans l'appartement, et ne revint plus.

J'aurais été désolée de ne pas voir cet homme extraordinaire dans un moment si critique; j'étais placée de manière à ne perdre aucun mouvement des muscles de son visage. Il fit sur moi une impression si forte, que j'ai encore présente à la mémoire toute sa mouvante machine, et je me retrace encore le jeu de ces gestes singuliers, de ce sourire terrible qui n'appartenait qu'à lui seul, et de ce coup-d'œil d'aigle d'une si indéfinissable expression.

Satisfaite de ce spectacle, je songeai à rejoindre mon respectable ami M. de Luigny. Déjà des bruits se répandaient qu'on devait se battre dans les rues de Paris. Ce n'était à la vérité qu'un bruit populaire; mais le peuple ne se trompe pas toujours; d'ailleurs je rencontrais des personnes de ma connaissance chargées de proclamations venues, disaient-elles, de Gand et qu'elles répandaient sous les portes. Elles m'assuraient toutes que les alliés étaient en marche, qu'ils s'a-

vançaient sur Paris pour y faire sur les traîtres des exemples et des exécutions dont il serait parlé long-temps, qu'ils voulaient donner une leçon aux peuples et leur apprendre ce qui leur était réservé s'ils s'écartaient de la fidélité qu'ils devaient à leur souverain.

Ces propos, que les circonstances justifiaient assez, m'effrayèrent véritablement. Je pensai que ceux qui n'avaient pas suivi le roi à Gand pourraient bien s'en repentir, car on sait jusqu'à quel point la peur grossit les objets. J'avais pris nombre d'informations sur mon frère; j'étais singulièrement inquiète de son silence, moi qui n'avais que lui pour toute famille. Personne n'avait pu me satisfaire à ce sujet. Mon oncle le commandeur s'était retiré pendant l'orage chez son amie la baronne H***. D'ailleurs j'avais peu d'espérance de le voir, car, comme je l'ai dit, il était pénétré de la maxime d'un célèbre ministre, qu'il faut plaindre les malheureux et les fuir. Le succès de mon opération de bourse me paraissait assuré. Je pris donc le parti de retourner à Orléans auprès de mon triste ami que l'incertitude des événements politiques, l'anxiété et le chagrin avaient rendu presque malade.

Je voulais qu'il allât reprendre ses fonctions en Berry, mais je ne pus vaincre sa répugnance;

il prétendait que c'était la seule occasion, peut-être, qui se présentait de revoir son maître, de le féliciter de son heureux retour, et de lui dire quelques mots pour sa justification; je prévoyais d'avance ce qui arriverait. Je le voyais avec une peine extrême courir au-devant de mille autres chagrins, mais il s'obstina et je ne voulus point le contrarier. Nous voilà donc encore une fois dans la capitale comme des voyageurs à qui tout manque pour ainsi dire. Mes opérations financières ayant été, comme je l'ai dit, couronnées du plus heureux succès, et les créanciers de M. de Luigny pouvant pousser la mauvaise humeur jusqu'à attenter à sa liberté, je lui prêtai une somme assez considérable pour le mettre à l'abri de toutes craintes. Je pris un logement dans une maison particulière, il en prit un dans la rue Saint-Honoré, fit plusieurs démarches pour voir son prince, mais toujours sans succès. Messieurs les ducs de F... et de M... avaient pris toutes leurs précautions pour qu'il ne pût arriver jusqu'à lui. Toutes ses lettres restaient sans réponse, et, comme je l'avais prévu, il était venu chercher à Paris de nouvelles tribulations et le dernier coup qui devait lui causer la mort. Je menais alors une vie assez retirée, je ne voyais que quelques personnes qui avaient dû le bonheur dont elles

avaient joui aux bienfaits de l'impératrice, et que son départ avait mises au désespoir. De ce nombre était le major d'un régiment qui avait perdu sa place, qui était son seul moyen d'existence. Après la restauration, on l'avait forcé de quitter le régiment; dépouillé de tout, il vécut des ressources qui lui restaient, venait me voir souvent et causer avec M. de Luigny de leurs disgraces communes; il avait juré de ne plus reprendre les armes, il tint parole; mais quand il eut consumé toutes ses ressources, la misère se présenta avec toutes ses horreurs. Il lui restait pour toute garde-robe une redingotte de drap brun et un gilet de Nankin. Il était adroit et maniait fort bien le carton; embarrassé sur l'emploi qu'il ferait de ses talents, il se décida à faire des polichinelles de carton et les construisit fort habilement; mais ce n'était pas tout d'avoir le personnage, il fallait encore l'habiller. Les fonds du major étaient épuisés : que faire? il imagina qu'il pouvait vêtir ses grotesques enfants de sa redingotte marron, et conserver pour lui le gilet de Nankin; le voilà donc à l'ouvrage, les polichinelles sont bientôt vêtus. Il se met en route pour les vendre et rencontre plusieurs personnes qui étaient loin de reconnaître M. le baron major du régiment de..., ayant sous les bras deux

paniers remplis de polichinelles, habillé lui-même d'une veste fort légère et piétinant dans les boues avec de gros souliers ferrés! Quelle triste métamorphose pour un brave qui avait tant de fois versé son sang pour la défense ou la gloire de son pays et gagné au champ d'honneur la croix dont il était décoré!

Quand les polichinelles furent épuisés, il fallut chercher de nouvelles ressources; il s'associa à une vieille ménagère pour prendre des enfants en sevrage; mais il semblait destiné à tous les malheurs. Un moëllon énorme se détache d'une voiture et tue un de ces enfants; et voilà du même coup la maison de sevrage détruite. Le malheureux réduit à la dernière extrémité se fait commissionnaire, scie du bois, porte des lettres et des paquets.

Un jour on le charge d'un très-gros fardeau à déposer chez le ministre de la guerre, il le décharge chez le suisse, et en sortant, il coudoie un officier qui le regarde et le rudoie; mais surpris tout-à-coup, il le prend par le bras, et croyant le reconnaître, cet officier lui demande s'il n'a pas servi dans tel régiment: « Oui sans doute, « lui répond le baron en rougissant, et voilà dans « quel état m'ont réduit les réformes du ministre « Dupont. Grand Dieu, s'écria l'officier qui était l'un

« des aides-de-camp du nouveau ministre, est-il « possible que ce soit vous? Ah! je n'ai pas ou- « blié que j'ai servi sous vos ordres. Dès ce mo- « ment, je ne vous quitte plus que justice ne vous « soit rendue. Venez chez moi, et dans le jour « même je parlerai au ministre de votre posi- « tion; je lui dirai combien peu vous avez mérité « le malheur où vous êtes plongé. »

« Monsieur, lui répondit le major, j'accepte « vos bons offices; je suis resté sans ressources « le jour où l'on m'a fait quitter mon régiment; « j'avais tout perdu dans la campagne de Mos- « cou. Il m'est dû des arriérés que l'on ne m'a « point payés. J'ai voulu vivre en honnête homme, « sans intrigue et sans bassesse, et vous voyez où « j'en suis réduit. Si vous pouvez seulement me « faire payer ce qui m'est légitimement dû, je « suis encore assez jeune pour m'ouvrir une « nouvelle carrière et gagner ma vie honnêtement. »

« Non non, répliqua le jeune aide-de-camp, « je vous assure que justice vous sera rendue en « entier; je me souviens trop bien de ce que « vous avez fait pour moi, lorsque j'étais sous vos « ordres, et je veux m'acquitter, si cela est pos- « sible. »

Tout en parlant ainsi, il le conduisit chez lui, fit servir un déjeûner qu'il partagea avec son

ancien chef, et le quitta pour se rendre auprès du ministre, où l'appelait son service d'une part, et de l'autre le désir qu'il éprouvait de soulager le malheur, et d'acquitter la reconnaissance.

C'est ici surtout que je regrette de ne pas savoir le nom de ce jeune officier, dont la conduite pleine de noblesse et de générosité mériterait bien d'être inscrite dans les annales de la bienfaisance; je suis obligée malgré moi de laisser dans l'oubli l'auteur d'un si beau trait de gratitude, vertu si rare de nos jours; il ne négligea rien auprès du ministre qui, je crois, était alors le maréchal Gouvion-St.-Cyr. Après plusieurs entretiens à ce sujet, le ministre voulut voir et connaître cette honnête et malheureuse victime de l'insouciance ou de l'intrigue; après avoir causé avec lui, s'être assuré de ses sentiments et de sa capacité, il lui fit non-seulement payer l'arriéré de sa solde, mais lui donna dans la garde royale un grade supérieur; je tais son nom par égard pour la cruelle situation où il s'est trouvé.

Voici une autre aventure arrivée à une famille que je connaissais beaucoup, et dont une des jeunes personnes avait été pour ainsi dire élevée par moi à Montpellier, lorsque j'étais chez Mme Gouan.

Cette famille se composait de l'époux, de l'épouse et de trois enfants, deux filles et un garçon; des pertes considérables les ayant réduits à une situation difficile, ils résolurent de vendre leur petit mobilier, de venir à Paris solliciter la bienveillance de M. Carnot qu'ils avaient connu à Montpellier; cet homme célèbre dans les sciences était alors ministre de l'Intérieur.

Les voilà donc arrivés à Paris et logés dans un hôtel borgne en attendant que la protection de M. Carnot les tire d'embarras; le père adresse une lettre au ministre; si M. Carnot l'eût reçue directement, le malheureux père de famille eût eu l'espoir de voir prochainement finir sa misère; mais par une fatalité attachée aux choses de ce monde, l'ordre d'un ministère veut que S. E. soit entourée de secrétaires qui prennent connaissance des lettres qui lui sont adressées, et s'il arrive que ces messieurs ne connaissent pas le nom de celui qui écrit, ou que ce nom ne leur paraisse pas d'assez haute importance, les lettres restent sans réponse, ou ces messieurs, presque souverains dans leurs bureaux, se contentent d'écrire: « Les nombreuses occupations de son « excellence ne lui permettent pas, monsieur, « de vous recevoir; elle vous prie de vouloir « bien lui écrire ce qui forme l'objet de votre de- « mande. »

C'est ce qui arriva au pauvre père de famille: sa première lettre étant restée huit jours sans réponse, il en écrivit une seconde, et l'on ne manqua pas de lui répondre, suivant la formule banale, que S. E. avait en ce moment de trop grandes occupations.

Cet excellent homme, persuadé qu'un ministre ne ment pas, ou ne permet pas qu'on mente en son nom, eut la candide simplicité de rédiger un long placet, où il exposait sa pénible situation; il avait été presque l'ami de M. Carnot à Montpellier, mais comme il se persuadait que le ministre ne l'avait pas oublié, sa délicatesse lui avait fait terminer sa lettre sans parler de cette circonstance.

Le malencontreux secrétaire, voyant qu'il ne s'agit que de solliciter une place, laisse encore le solliciteur se morfondre pendant huit jours, et lui écrit enfin, suivant le style de la chancellerie, que son excellence est bien fâchée, mais qu'elle ne peut placer personne, attendu que tous les emplois sont donnés, et qu'il n'y a pas même une place de garçon de bureau vacante.

Le malheureux lit, relit cette fatale lettre qui détruit toutes ses espérances; il ne peut concevoir qu'un homme aussi bon que M. Carnot ait pu oublier combien il l'avait aimé dans un temps

plus heureux et lorsque, par sa conduite, il n'avait cessé de mériter son estime; il montre le funeste écrit à sa femme, qui partage son désespoir; ils étaient au comble de la misère, sans pain, sans argent, et désormais sans asile; car ils n'ont pas le moyen de rester plus long-temps dans le triste réduit qu'ils occupent; ne sachant plus où donner de la tête, sans lit pour passer la nuit, ils se réfugient sous le portail de S. Sulpice, se cachent dans les coins pour ne pas être arrêtés par la patrouille.

Les enfants s'endorment du sommeil de cette heureuse insouciance, compagne naturelle de leur âge; mais le père et la mère ne dorment pas. Dans cette horrible extrémité ils prennent l'un et l'autre l'affreuse résolution de mourir le lendemain, et se fortifient mutuellement dans cette pensée; la vue même de leurs enfans ne peut en affaiblir la violence. A peine le jour paraît-il qu'ils éveillent leurs enfants; les deux aînés sont en état de les suivre; le père et la mère prennent successivement dans leurs bras le plus jeune, car ils ont résolu de les déposer quelque part; ils arrivent, toujours marchant sans but déterminé, à la porte de l'église de Saint-Roch. Alors l'idée leur vient de laisser leur malheureuse famille. Ils attendent qu'on en ouvre les portes; dès qu'on peut y en-

trer, ils s'empressent d'aller s'y reposer, et, plaçant devant eux leurs enfants, ils les font prier avec ferveur, tandis qu'ils pleurent eux-mêmes amèrement sur leur fatal mais irrévocable projet.

La prière terminée, la mère dit à son fils le plus grand et déjà raisonnable: « Mon ami, ton « père et moi nous allons sortir pour tâcher de « nous procurer du pain; vous trois, vous nous « attendrez ici, car vous êtes trop jeunes pour « nous suivre jusqu'où nous devons aller pour « vous en trouver; attendez tous les trois, en « priant Dieu de nous être favorable. »

Après avoir parlé ainsi à ses enfants, la pauvre mère les embrasse avec la plus vive douleur, tandis que son mari les regarde d'un air sombre et désespéré. Cet infortuné père de famille se croyait abandonné sans retour du seul protecteur qu'il eût au monde; aucun doute ne pouvait le distraire de cette affreuse pensée; il saisit violemment la main de son épouse qui se laisse entraîner jusqu'à la porte de l'église, où un dernier cri étouffé fut le dernier adieu qu'elle crut faire à ses enfants. Le hasard (car la fortune a ses combinaisons impénétrables à l'esprit humain) leur fit prendre la rue Saint-Honoré, et traverser la place du Carrousel au moment même où une voiture sortait rapidement de la cour des Tuile-

ries, par la porte du milieu, qui n'était pas alors décorée d'un arc de triomphe. Tout-à-coup la voiture s'arrête, et la personne qui est dedans fait signe aux deux malheureux de s'approcher. Quel est celui qu'ils aperçoivent? le ministre de l'intérieur lui-même, M. Carnot qui ayant été demandé de bonne heure au palais, en sortait au moment même ou ces infortunés allaient accomplir leur fatale résolution. Il les avait reconnus, il s'était empressé de les appeler; il les fait monter dans sa voiture, leur demande depuis quel temps ils sont à Paris, ce qu'ils y font, pourquoi ils ne lui ont pas fait part de leur arrivée? — « Ah! « que votre excellence me pardonne, dit le mari, « si, avant de lui répondre, je lui demande la « permission d'aller reprendre mes enfans que « j'ai laissés dans l'église de Saint-Roch, je me « trouverais sans cela hors d'état de lui parler. » Le ministre donne ordre à un de ses gens d'accompagner M. M..... à Saint-Roch, et d'amener les enfans. Ils arrivent et montent aussi dans le carrosse du ministre. Dans cet intervalle la mère avait eu le temps de lui raconter toutes ses infortunes, le désespoir où les avait plongés son cruel silence. — « Je vous assure, répondit M. Carnot, « que je n'ai eu aucune connaissance de vos « lettres; je ne puis blâmer mon secrétaire, il a

« suivi l'usage établi dans tous les ministères. Ne « doutez pas que si j'eusse été instruit de votre « arrivée à Paris, et de votre position, je ne me « fusse empressé d'y prendre part; mais désor- « mais, c'est chose arrêtée pour moi, je me ferai « tous les soirs représenter les lettres qui me se « ront adressées, et j'emploierai le temps conve- « nable à en prendre connaissance. » ......

En parlant ainsi, sa voiture avait repris le chemin de son hôtel.

La transition subite du comble du malheur à un bonheur inattendu, avait fait sur madame M... une si forte impression, qu'avant d'entrer dans l'hôtel elle resta évanouie. M. Carnot lui fit prodiguer tous les soins dont elle avait besoin. Il donna une petite somme à cette malheureuse famille, en lui promettant de s'occuper d'elle sans retard. Ils allèrent se loger dans la rue Bertin-Poirée. Le mari eut au ministère une excellente place qu'il conserve toujours. Il est vieux et ne saurait guère manquer d'avoir bientôt sa retraite. Son fils, excellent sujet, qu'il a parfaitement élevé, est placé dans le ministère de la maison du roi, et ses deux filles, dont une a épousé un négociant riche, rendent amour pour amour à leurs bons parents.

L'histoire que je viens de raconter est d'une

exacte vérité; j'en connais les personnages. En la retraçant ici, je n'ai d'autre but que de faire l'éloge d'un ministre qui n'a pas, comme tant d'autres, oublié ses amis dans l'infortune. J'ai voulu aussi montrer, par cet exemple, à combien peu de chose tient le bonheur ou le malheur dans notre triste vie. Je voyais souvent ces braves gens à l'époque de la seconde restauration. . . . . . .

Je voyais aussi beaucoup une dame d'une excellente famille, épouse d'un officier qui avait servi sous les ordres du général Lauriston. Elle conservait pour ce dernier une affection très-tendre, et n'en parlait jamais qu'avec la plus vive reconnaissance. Nous avions à ce sujet des idées un peu différentes; car j'avais souvent entendu parler de lui chez la baronne H**, intime amie de mon oncle, et aussi chez beaucoup d'autres personnes. Je ne l'avais jamais vu, mais je ne l'aimais pas parce que je savais que tout son esprit consistait à écouter avec la plus grande attention ce qu'il entendait de côté et d'autre pour en faire ensuite des récits très-diffus. D'ailleurs son extrême attachement pour Napoléon et ses intimes relations avec lui le rendaient suspect à beaucoup de monde. Du reste, sans consistance par lui-même, et femme, en quelque sorte, dans toute la force du terme, il donnait toujours

raison à celui qui lui parlait le dernier. Nous lui devons cependant une bonne action dans les derniers temps de son ministère de la maison du roi, une action qui tient à la plus louable fermeté de caractère. Comment a-t-il fait? je l'ignore, mais je reviendrai sur ce trait qui se rattache à mille choses que j'ai à dire sur un grand personnage.

Pour le moment je me contenterai d'une aventure qui s'est passée sous mes yeux et qui se rapporte au ministère du même personnage. Après les cent jours, je voyais beaucoup madame D...; je continuai de la voir les années suivantes. J'ai vu les lettres, les projets, j'ai connu les démarches, les intrigues qui se lient à ce que je vais raconter. L'impératrice Marie-Louise faisait beaucoup de bien à madame D...., et ajoutait à ses bienfaits une pension pour sa fille.

Cette jeune personne intéressait d'autant plus la princesse, que son frère était chef-d'escadron du premier régiment des cuirassiers de l'empereur d'Autriche, et de plus attaché à l'état-major du prince Charles. Madame de Montebello, imitant sa maîtresse, avait aussi mille bontés pour madame D... et sa petite famille. Elle lui avait fait faire connaissance avec M. de Luigny, qui l'avait parfaitement bien reçue, et me l'avait présentée.

Cette dame était d'une humeur douce, et ne sortait de son caractère que lorsqu'il était question de M. de Lauriston. Elle le connaissait depuis 1802, époque à laquelle il était aide-de-camp du premier consul. Le général l'avait aimée de l'attachement le plus tendre, et lui donnait des preuves de ses sentiments toutes les fois que l'occasion s'en présentait. Il avait usé de son influence pour lui faire obtenir, en faveur de diverses personnes, mille avantages qui devaient les porter à la générosité. Jusqu'au moment de la restauration, madame D... n'avait pas trouvé de cœurs ingrats. Ses choix n'étaient pas toujours heureux; les personnes qu'elle obligeait n'étaient pas toutes des personnes distinguées, mais peu lui importait. Elle avait eu constamment à se louer de leur exactitude à remplir leurs promesses. Telle était sa situation à l'époque où je la voyais.

M. de Luigny était resté quelque temps à Paris, toujours se flattant de rentrer en grace; mais toute espérance s'évanouit lorsqu'il reçut l'ordre de se rendre en Berry pour y prendre ses fonctions. Il était sans argent, il s'adressa à M. Belleville qui était auprès de Monsieur, et le pria d'exposer au prince la situation où il se trouvait. M. Belleville lui rendit ce service, et le prince donna l'ordre à M. de Verdun de faire

compter à M. de Luigny une somme suffisante pour retourner à son poste.

Mon digne et malheureux ami vint le matin me communiquer ces nouvelles, me faire part des nouveaux chagrins dont le poids l'accablait. Il n'avait pu parvenir à voir son prince, à l'entretenir, à solliciter de sa bonté (car cette bonté était inépuisable) la faveur de reprendre son service auprès de lui. Je le consolai du mieux qu'il me fut possible; je lui donnai des espérances que je n'avais pas moi-même, mais il était urgent qu'il partît, et il n'aurait pas résisté à l'idée accablante d'une disgrace sans retour. Il me quitta pour aller chez M. de Verdun recevoir les fonds nécessaires pour son départ. Il devait emmener avec lui le jeune homme à qui j'avais fait donner une très-bonne éducation, et qui nous avait quittés pour prendre les armes. Mais voyant son pays tranquille ou prêt à le devenir, il était revenu vers nous comme l'enfant prodigue. C'était une consolation pour M. de Luigny, de l'emmener avec lui dans le lieu qu'il appelait à si juste titre son exil.

Les ennemis qu'il avait au château, et qui redoutaient sa rentrée dans les bonnes graces du prince, savaient qu'ils devaient partir le lendemain cette particularité mérite d'être notée. Il

m'avait promis de venir déjeûner avec moi, mais quelle fut mon inquiétude lorsqu'à midi je ne le vis point! J'envoyai savoir chez M. de Verdun ce qu'il était devenu. On me fit réponse que depuis 10 heures 1/2 du matin il était sorti, et que probablement on ne le verrait pas. Je fis courir Charles dans tous les lieux où je supposais qu'il avait pu se rendre. Rien; enfin à quatre heures je le vois paraître pâle, défait, dans un état affreux. Il me prie de vouloir bien être seule un moment. Ma sollicitude avait prévu sa demande. Il me dit alors : « Je suis perdu; mes ennemis ont résolu « de m'enlever le modique témoignage de souve- « nir que Monsieur m'ait laissé, c'est-à-dire, le « misérable et triste emploi qui me reste. A peine « je sortais de chez M. de Verdun, que deux, « trois, quatre, je ne sais combien d'huissiers « m'enveloppent, me font monter dans une voi- « ture pour me conduire à Sainte-Pélagie. Assuré « de ma perte entière si j'en étais réduit à ce mal- « heur, je conjure le garde qui m'avait arrêté de « me conduire chez l'huissier de mon créancier, « en l'assurant que j'étais prêt à payer la somme « qu'il exigeait. Je songeais en ce moment que « j'avais sur moi l'argent nécessaire pour me tirer « d'embarras, sauf ensuite à pourvoir comme je « pourrais aux frais de mon voyage. Pour le con-

« vaincre, je lui montrai la somme que je possé-
« dais. Alors prenant un ton plus honnête, il « consentit à me conduire chez mon créancier, « en me faisant beaucoup valoir ce service. Arrivé « chez cet homme, je réglai mes comptes; mais « il ne me reste plus rien, et je ne sais comment « obéir aux ordres absolus qui m'ont été donnés « de me rendre à mon poste. Pour surcroît de « malheur, le garde m'a prévenu que d'autres « créanciers devaient aussi me faire arrêter; qu'ils « étaient poussés par une influence secrète qu'il « ne connaissait pas; que peut-être aussi on leur « faisait espérer que s'ils m'arrêtaient, MONSIEUR, « par un reste d'attachement pour moi, ne me « laisserait pas emprisonner. Il m'a conseillé, dans « tous les cas, de quitter Paris pour éviter de nou- « veaux désagréments. Eh mon Dieu, me dit tris- « tement le pauvre ami, je suis maintenant bien « sûr que c'est ma perte entière que l'on veut, « dans la crainte sans doute d'un retour que re- « doute leur perverse imagination. Sorti des grif- « fes des huissiers, je me suis jeté à la hâte dans « le jardin des Tuileries, pour y attendre l'heure « où je pourrais venir vous voir sans danger. »

« Eh bien, lui dis-je, il faut vous tranquilliser. Nous allons dîner; après cela vous partirez pour « Versailles, où vous resterez jusqu'à ce que j'aie

« pu réaliser quelques fonds, assez du moins « pour vous faire partir avec Charles et vous « mettre en état d'attendre le premier quartier « de vos appointements. » Il se remit un peu, et je laisse aux personnes qui ont connu cet homme si infortuné mais si bon, d'une figure où se peignait si vivement la beauté de son ame, je leur laisse le soin de juger quelle impression fit sur moi sa profonde tristesse. Je crois que dans ce moment j'aurais donné tout ce que je possédais au monde.

Il me pria, avant de me quitter, de voir quelques-uns de ses créanciers, de les apaiser après son départ autant que je pourrais, de crainte que s'ils venaient à connaître le lieu de sa résidence, ils n'eussent la cruauté de le poursuivre jusque là. Ce brave et digne homme avait l'espoir qu'on lui rembourserait ses charges, dont on lui avait enlevé les avantages et les fonctions, et qu'à l'aide de ce remboursement, il satisferait lui-même ses créanciers, et ferait honneur à ses affaires.

Je partageais cette opinion qui me semblait toute naturelle; il s'arrêtait avec complaisance à cette idée, et me disait avec l'expression de la reconnaissance, qu'alors il se trouverait heureux de reconnaître mes bienfaits. Mais j'étais trop généreuse pour m'occuper de ces considérations, et

les faire entrer dans mes calculs. La vie d'une bonne et tranquille fermière m'aurait suffi dans le moment de malheur de mon meilleur ami. C'était là où se serait bornée toute mon ambition. J'étais si touchée de ses peines, que le monde m'était devenu odieux. . . .

Cependant, ce n'était qu'une idée du moment. J'étais jeune et mon imagination l'était encore plus; mais ce à quoi je tenais le moins c'était l'argent: je me fâchais lorsqu'il me parlait de remboursement.

M. de Luigny partit le même soir pour Versailles, et dans la matinée du lendemain je fis les démarches convenables pour recouvrer des fonds qui m'étaient dus, et me procurer en même temps un logement plus convenable. J'en trouvai un rue de Grammont, chez une femme fort singulière, dont je parlerai plus tard. Mais je ne fus pas aussi heureuse pour l'argent.

Dans la crainte de laisser seul mon pauvre ami à Versailles, j'allai passer une journée avec lui. Il ne voulut point rester si près de Paris. Sa nourrice presque centenaire habitait un village voisin; il alla s'y confiner pendant quatre jours, disant qu'il voulait voir cette bonne femme une fois encore avant de mourir, lui ou elle. J'allai l'y retrouver; et je parvins alors à lui faire une somme

suffisante pour qu'il effectuât son voyage. Il partit avec son Charles, et je revins tristement à Paris, l'imagination frappée que je ne le reverrais plus. Je le revis cependant, mais alors pour le perdre sans retour.

Toutes mes pensées se tournèrent vers mon frère. Mon inquiétude sur son compte était extrême; depuis son départ je n'en avais reçu aucune nouvelle. Enfin un beau jour je le vis arriver à peu près dans le même état que la première fois, tout nu et sa santé détruite de nouveau. Il éprouva en me revoyant un extrême attendrissement, ce qui m'annonça que ce voyage n'avait pas été sans danger pour lui. Il ne voulut pas, de quelques jours, m'en parler, mais lorsqu'il fut entièrement reposé, je désirai savoir tout ce qui lui était arrivé, et voici ce qu'il me raconta.

« Nous étions partis, M. le baron de Mar...., « M. de la Gr.... et moi, dans une bonne calèche « que Monsieur nous avait fait donner. Ce fut « moi qui allai prendre chez le ministre de la « guerre, le duc de Feltre, les instructions qui « nous regardaient. Le prince nous avait pour- « vus de fonds suffisants pour accomplir notre « mission : elle consistait à opérer sur les derriè- « res de Napoléon que nous devions laisser mar- « cher en avant. Je n'avais pas été long-temps sans

« m'apercevoir que j'avais deux compagnons bien
« capables de faire un coup de main en traîtres;
« et voici ce qui me fit croire que c'était là tout
« ce qu'ils voulaient, quoique ce ne fût pas de
« cela assurément que nous fussions chargés.

« Il était difficile de servir la cause du roi plus
« mal que ces deux individus. Nous étions sur la
« grande route lorsque M. de la G...., apercevant
« un paysan, me dit de lui ordonner de crier *Vive*
« *le Roi!* de tirer dessus et de le tuer s'il s'y re-
« fusait : que me proposez vous-là, lui dis-je, vous
« me faites horreur; je ne pense pas que ce soient
« là les intentions du prince qui nous envoie; mais
« dans tous les cas, je n'en ferai rien, et si vous
« osiez le faire vous-même, comptez que je m'y
« opposerais de toutes mes forces. » — « Vous
« êtes encore un enfant, me dit le baron de M...,
« il faut vous armer de résolution pour extermi-
« ner tous ceux qui ne voudront pas répondre à
« ce cri sacré. » — « Enfant ou non, lui répliquai-
« je, je ne ferai pas le métier d'assassin. Je me
« renfermai alors dans un profond silence, et je
« continuai mon voyage bien fâché d'avoir pour
« compagnons des gens aussi peu capables de
« remplir une mission qui demandait autant de
« sang-froid que de sagesse et d'intelligence.

« Soit que ces messieurs n'eussent pas suivi la

« route qu'on nous avait indiquée, soit prémédi-
« tation, nous ne fûmes pas long-temps sans aper-
« cevoir de loin la troupe de Napoléon qui arri-
« vait droit sur nous. M. le baron jugea alors à
« propos de me confier les instructions dont nous
« étions chargés. Vous allez, me dit-il, vous mettre
« à pied, vous traverserez cette horde comme
« un homme sans conséquence qui voyage pour
« ses affaires; prenez votre petit paquet sous le
« bras. Nous resterons dans notre calèche, nous
« marcherons au petit pas, et, si l'on nous fouille,
« nous n'aurons plus rien de suspect que nos
« armes, que nous sommes censés avoir pris pour
« notre sûreté. Nous continuerons notre route
« et nous irons vous rejoindre sur les derrières.

« J'eus lieu de croire alors qu'ils étaient francs;
« car, comme je tenais sur mon sein la dépêche
« dont nous étions chargés, leur mission était
« entre mes mains. Je descendis et me disposai
« à exécuter ce plan le mieux qu'il me serait pos-
« sible; mais je réfléchissais que c'était une chose
« assez singulière dans ma destinée, que j'eusse
« été constamment désigné, dans ma carrière mi-
« litaire, à traverser les ennemis avec des dépê-
« ches, au péril de ma vie. Je veux, ajouta-t-il,
« te compter à ce sujet ce qui m'est arrivé en
« Égypte :

« Le général en chef, Bonaparte, avait donné « les ordres les plus sévères pour qu'on n'eût aucune communication avec les femmes, et menacé les officiers, s'ils n'y tenaient la main, de « punitions exemplaires. Cependant le chirurgien-« major du régiment, jeune homme fort gai et « très-original, nous engage, avec le capitaine de « la compagnie, à nous rendre dans un village « voisin, où nous trouverons des femmes, dit-il, « et du plaisir sans nous compromettre; j'ai pris « mes précautions et personne ne se doutera de « notre escapade. Il nous persuade, et nous voilà « partis; le temple de Cythère était une maison « de juifs où nous fûmes fort bien reçus pour « notre argent. . . . .

« Nous nous flattions de rentrer à notre poste « sans mauvaise rencontre; mais à peine étions-« nous en route que nous vîmes notre chirurgien « pâlir; il entendait du bruit, et quoi qu'il nous « eût dit, il nous avait aventurés sans la moindre « précaution. Le capitaine nous conseilla alors « de prendre un chemin de traverse qui nous « conduirait au quartier-général où notre absence « n'aurait fait aucune sensation; j'y consentis; « mais le malheureux chirurgien s'obstina à gar-« der le grand chemin quelque chose que nous « pussions lui dire. Nous arrivâmes, comme le

« capitaine l'avait prévu, au milieu de l'armée « sans que personne eût seulement soupçon de « notre désobéissance. Qu'était devenu notre com- « pagnon? nous en étions inquiets; nous n'en en- « tendions pas parler, lorsque nous rencontrâmes « notre colonel qui nous apprit que le chirurgien- « major avait été surpris revenant d'une course « dans le village voisin; que deux sous-officiers « l'avaient aperçu au moment où il partait avec « deux camarades d'armes qu'on n'avait pu recon- « naître; et que le rapport en ayant été fait, le « général en chef avait condamné le délinquant « à défiler devant tout le corps, son habit re- « tourné, et les épaules chargées d'un écriteau « attestant sa désobéissance. Je suis fâché, nous « dit le colonel, de cette humiliation, mais il l'a « bien méritée; car, comme chirurgien, il sait « mieux qu'un autre de quelle importance est « pour l'armée la défense du général en chef.

« En effet, le même jour, nous eûmes le cha- « grin de voir défiler le pauvre chirurgien au mi- « lieu de deux haies de soldats avec son écriteau « sur le dos. Il eut la loyauté de ne point parler de « nous, et nous étions fort tranquilles pour notre « compte, lorsque je reçus du général en chef « l'ordre de passer chez lui.

« Il me dit, en me voyant : je sais votre con-

« duite, et c'est en considération de votre père, « que je ne vous ai pas compris dans la punition « de ce misérable qui a enfreint mes ordres. Je « vais vous charger d'une action qui pourra servir « à réparer votre sottise; voici des dépêches que « vous porterez au général ...... [1].

« Il fallait pour remplir ma mission traverser « un gros de Mamelucks, et il y avait toute ap- « parence que je ne sortirais pas vivant de cette « épreuve. Général, lui répondis-je, je suis jeune, « alerte, plein de bonne volonté, j'accepte la mis- « sion de tout mon cœur, ayez seulement la bonté « de me faire donner un excellent cheval, et je « me fais fort de traverser l'armée entière et de « rapporter la réponse. Il sourit de me voir dans « cette heureuse disposition et tout fut bientôt « prêt pour mon départ.

« L'armée entière fut témoin de la manière « dont je partis. Je fendis l'air comme le vent; je tra- « versai l'ennemi sans rien voir, seulement j'en- « tendis un sifflement incroyable à mes oreilles. « Il ne m'arriva rien de fâcheux et je remis les « ordres dont j'étais chargé; j'étais inondé de « sueur. Tandis que le général préparait sa ré- « ponse, on me fit rafraîchir et changer de linge,

[1] Ici la mémoire me manque, et je ne me rappelle plus le nom de ce général.

« on me donna un autre cheval qui valait le pre-
« mier; je repartis avec la vitesse de la flèche,
« mais, excédé de chaleur et de fatigue, je tombai
« de cheval aux pieds de Napoléon en lui remet-
« tant ma réponse.

« Je ne m'étais pas même aperçu que j'avais
« reçu à la cuisse un coup de sabre que m'avait
« porté l'ennemi; la perte de mon sang me causa
« un évanouissement: on prit soin de moi; et de
« cette aventure, il ne me reste plus qu'une ci-
« catrice et un souvenir glorieux.

« Je reviens à ma mission des cent jours. La
« chose était ici bien différente; il fallait traver-
« ser un corps ennemi (car c'était ainsi que je
« considérais les troupes de Napoléon), seul à
« pied, chargé d'un paquet dont je connaissais
« toute l'importance; il était très-possible qu'on
« eût la curiosité de me fouiller, et je prévoyais
« ce qui m'en reviendrait. Je pris le parti de me
« jeter un peu sur la gauche, dans les terres la-
« bourées. Je n'étais encore qu'à une portée de
« fusil de la troupe, lorsqu'un groupe se détache
« de la colonne et vient à moi.

— « Où vas-tu, qui es-tu? — Je vais à la ville
« voisine retrouver mon oncle qui est allé cher-
« cher les provisions de la ferme. — Tu mens;
« il faut le fouiller. Je fus aussitôt pris par quatre

« hommes qui se saisirent du paquet, en prirent « connaissance, me chargèrent de coups de plat « de sabre et me laissèrent sur la route comme « un corps mort; j'étais sans connaissance, prêt « à rendre le dernier soupir, lorsque des paysans « m'enlevèrent, me transportèrent dans un village « voisin et me remirent entre les mains des sœurs « de Charité.

« Déjà les nouvelles autorités étaient instruites « de mon aventure et avaient ordonné de m'ar« rêter si j'en revenais. Je racontai ma triste mis« sion à ces bonnes sœurs qui eurent la bonté « de me cacher. Je fus soigné avec toute l'huma« nité possible, quoique mes compagnons eussent « eu la barbarie de me laisser sans argent. J'ai « su depuis que leur intention n'avait point été de « me rejoindre, mais de revenir sur leurs pas et « d'aller à Gand où ils firent un récit ridicule de « leur mission et attendirent, avec l'argent qu'ils « avaient reçu, un moment plus heureux. Quant « à moi, je me suis contenté de me faire remettre « des certificats de tout ce ce qui m'est arrivé, je « les ai entre les mains, et il faudra bien, ma « bonne petite sœur, ajouta-t-il, que tu par« viennes à les mettre sous les yeux du prince, « afin qu'on m'accorde les dédommagements qui « me sont légitimement dus; cela servira à cou-

« vrir les dépenses que ton amitié va t'obliger de « faire pour m'habiller de nouveau d'une manière « présentable; car, comme tu vois, j'ai tout « perdu. »

Il me remit en même temps ses certificats pour en faire l'usage que je jugerais nécessaire dans sa position. J'étais vraiment embarrassée; je venais de faire un sacrifice d'argent pour M. de Luigny. Depuis quelque temps, je ne faisais plus d'opérations de bourse; mais j'aurais tout sacrifié pour mon frère chéri, il était lui seul toute ma famille. Je voulus, à quelque prix que ce fût, faire pour lui tout ce qui était en mon pouvoir; d'ailleurs ses certificats ne représentaient-ils pas de l'argent? j'étais bien décidée à ne réclamer que ce qui était strictement dû, mais j'étais résolue à l'exiger avec ténacité; car je savais que dans les cours des souverains ce ne sont pas toujours les dettes les plus légitimes qui sont le plus promptement acquittées, ni ceux qui méritent le plus les bontés du prince qui les obtiennent. C'est, dit-on, affaire de politique; cela peut être, mais je doute que ce soit affaire de morale [1].

[1] Je me souviendrai toujours de ce que me dit, à Orléans, un colonel qui allait rejoindre l'armée de Napoléon; il avait eu, comme celui dont j'ai déjà parlé, beaucoup à se plaindre du gouvernement royal; c'était un homme d'un caractère fort doux, et bien

Après avoir donné mes soins à mon frère, je m'occupai de ses réclamations; ma première démarche fut auprès de M. le duc de Berry; il m'écouta avec la plus grande attention, me demanda les certificats de mon frère, reconnut qu'ils étaient parfaitement en règle et me promit sa bienveillance auprès du roi auquel seul appartenait de reconnaître ces services. Il me demanda ensuite avec qui mon frère avait fait son expédition? j'eus le malheur de nommer M. le baron de M... et M. de la G.... « Quoi, me dit-il, cet homme « qui prétendait à l'époque de notre première « rentrée avoir recouvré les diamants de la cou-

élevé, ce qui n'avait pas empêché qu'à l'époque de la restauration, le ministre ne l'eût fait arrêter; « peu de temps après, me dit-il, « on me rendit la liberté; je ne puis expliquer l'injustice qu'on « m'avait faite, car je ne la méritais nullement. Si j'étais attaché « par reconnaissance à Napoléon, je la lui devais, et je ne con- « cevrai jamais que la reconnaissance soit un crime dont on « puisse être puni; on me renvoya chez moi, je m'y rendis, et j'y « suis resté, bien résolu de saisir la première occasion de laver « l'affront qu'on m'a fait; cette occasion, la voici, et je la saisis « avec ardeur. La politique du nouveau gouvernement est, « dit-on, de gagner des créatures, et de laisser de côté ceux « qui le servent avec fidélité; je désire qu'il s'en trouve bien, « mais ce n'était pas ainsi qu'en agissait l'empereur. Je cours « le rejoindre, les événements décideront si j'ai bien fait; « dans tous les cas, je veux voir ce que l'on fera pour me ga- « gner. »

« ronne! j'en suis bien fâché, mais je ne veux « point me mêler des affaires de pareilles gens. « — Mais, monseigneur, mon frère n'a rien de « commun avec eux, on les lui a donnés pour com- « pagnons, il ne les a pas choisis. Il a reçu des « ordres, il les a exécutés au péril de sa vie. — « C'est malheureux pour lui, me répondit le « prince; voyez, madame, auprès du roi; essayez « d'obtenir quelque chose pour lui seul; je serai « bien loin de lui être contraire, mais je ne veux « nullement me mêler de cela. »

Je ne pouvais m'expliquer qu'on rendît mon frère responsable du mauvais choix de la cour et du ministre; mais c'était apparemment une fatalité attachée à son sort, qu'une action qui devait faire sa fortune ne parût digne que d'oubli et de dédain. Dans mon dépit, je regrettais de l'avoir, par mes conseils, précipité dans de nouvelles souffrances. Mais pouvais-je m'y attendre? Je voyais avec regret qu'il était exposé à mourir de faim si je venais moi-même à lui manquer; je m'armai de résolution et me déterminai à tout employer pour lui assurer un avenir. Je commençai par m'adresser à M. de Pradel, qui tenait *par intérim* le porte-feuille de la maison. La manière dont je parvins à lui est assez singulière pour la rapporter ici.

L'usage voulait que je lui demandasse une audience par écrit, mais j'ai souvent bravé les usages; trouvant toutes ces formalités trop longues, je pris le parti de me rendre chez lui, sans lettre d'entrée. Je fais une jolie petite toilette élégante et fraîche, et je pénètre dans son salon à l'aide d'un mensonge, soutenant que j'avais perdu ma lettre d'admission. Ma petite mine résolue fit effet; on me reçut et j'allai m'asseoir auprès de dix ou douze dames qui attendaient l'audience, et que l'on pouvait hardiment nommer de la vieille roche; les paniers seuls leur manquaient. L'huissier qui occupait la pièce en avant du cabinet de S. Ex., par interim, fit quelques difficultés de me recevoir, attendu que n'ayant aucun numéro il éprouvait l'embarras pour m'annoncer. Il voulait que je retournasse chez moi prendre ma lettre. Il s'éleva une discussion assez vive entre lui et moi. Les dix antiquités qui attendaient l'audience s'indignèrent *qu'une petite femme parvenue prétendît leur disputer le pas*. Alors la colère s'empara de moi; je nommai mon pays, mon père, mes oncles, et je crois que dans ma fureur je fis remonter mes aïeux jusqu'à Childebrand; mais l'huissier s'entêtait: il voulait pour m'admettre un ordre par écrit de son excellence. J'écrivis un billet, et fis tant de bruit pour qu'il

fût remis sur-le-champ au ministre, que sa porte s'ouvrit, et qu'on demanda d'où provenait tout ce tapage ; alors l'huissier donna mon papier, et en dépit des nobles douairières j'entrai sur-le-champ ; je n'entendis de leur part que ce mot : *c'est une horreur.*

M. de Pradel, après m'avoir demandé quel intérêt pressant me faisait mettre tant de vivacité dans mes demandes, m'écouta tranquillement ; je lui exposai tout ce qu'avait fait mon frère, les dangers qu'il avait courus, les pertes qu'il avait faites, les souffrances qu'il avait éprouvées par ordre de MONSIEUR, et pour la cause du roi ; je lui montrai ensuite les certificats dont j'étais munie, et qui se trouvaient parfaitement en règle. Je parlai avec chaleur de sa position, et je demandai avec fermeté qu'on lui donnât un dédommagement d'abord, et ensuite une place qui pût lui assurer un avenir tranquille à l'abri du besoin.

M. le comte de Pradel me promit ses bons offices, et me donna de l'eau bénite de cour, que mon peu d'expérience me fit recevoir avec reconnaissance et plaisir. Satisfaite de ses promesses, je me retirai en lui faisant mes remercîments.

Mon frère, à qui je rendis compte de ce qui s'était passé, n'en parut pas aussi content que moi.

« Je parierais, me dit-il, que toutes ces belles
« promesses n'aboutiront à rien; car je vois tous
« les jours plongées dans le plus profond oubli
« des personnes qui ont plus de titres que moi.
« Te souviens-tu de ce pauvre officier mutilé à
« l'armée de Condé pour la cause des princes? tu
« sais dans quel état il était, que serait-il devenu
« sans toi? Je ne dois pas me flatter; je ne serai
« pas mieux traité que les autres. Mais voici ce
« que j'ai conçu pour m'assurer un avenir:

« J'ai servi dans le Piémont avant la révolution;
« il est vrai que j'étais alors un enfant, mais on
« me saura gré des intentions qu'avait alors notre
« père de me faire entrer au service du roi de
« Sardaigne. Toute la famille de ma sœur est à
« Turin; les uns y sont ministres, les autres gou-
« verneurs; ce serait grand malheur que je ne
« trouvasse pas d'appui parmi eux. Il faut seule-
« ment que je me procure de bonnes recomman-
« dations. Tu sais combien j'ai peu d'esprit pour
« ces sortes de sollicitations; toi seule peux me
« rendre service; vois donc à m'obtenir ce qui
« me manque; tu te convaincras bientôt que j'ai
« eu une bonne idée, tu trouveras plus de facili-
« tés pour me faire quitter Paris que pour m'y
« faire rester. Je ne ferai jamais rien ici; ce sol est
» trop ingrat. »

Je pensais bien comme lui ; mais l'idée seule de me séparer d'un frère que je chérissais si tendrement, me faisait une peine infinie. Cependant je réfléchissais que je ne pouvais rien pour lui ; je pleurai beaucoup, et pourtant je me décidai à faire ce qu'il désirait. D'ailleurs s'il eût été exposé, en restant auprès de moi, à éprouver des peines ou des privations, je n'aurais jamais pu me consoler des justes reproches qu'il aurait eus à m'adresser. Je me déterminai donc à ce que l'on a appelé *intriguer*; c'est-à-dire, à solliciter de nouveau pour assurer à mon pauvre frère un sort indépendant. Je retournai chez M. de Pradel, mais je ne fus pas plus heureuse que la première fois ; je ne pus rien obtenir. Tout-à-coup il me vient une idée : « Sans les bureaux, me dis-je, il n'y a « rien à faire dans les ministères. Son excellence « promet, mais le chef de division agit ; et s'il ne « veut pas lui-même ce que veut le ministre, on « peut être sûr de ne rien obtenir. »

J'avais vu dans le monde, et par hasard, une femme qui passait pour être très-bien avec un chef d'administration et qu'en effet il a épousée depuis ; je consacre ici la reconnaissance que je lui dois, et par ce motif même je tairai son nom. J'allai le trouver, il me reçut avec beaucoup de politesse, trouva ma demande juste et naturelle,

et me promit de l'appuyer; mais, dit-il, n'y mettez pas de retard; voyez ma femme, et priez-la de me rappeler cette affaire; car, au milieu de mes nombreuses occupations, et malgré ma bonne volonté, je pourrais l'oublier.

Ce que je sollicitais était une somme d'argent suffisante pour faire le voyage de Turin, et s'y soutenir quelque temps; je désirais aussi des lettres de recommandation assez puissantes pour le faire entrer au service, avec un grade honorable. Déjà nous bâtissions des châteaux en Espagne, nous formions le projet de nous réunir, nous nous forgions des jouissances, bien douces pour nos cœurs et notre amitié. « Si j'obtiens un « poste convenable, me disait mon excellent frère, « tu viendras avec moi; jusqu'à ce jour je te dois « tout, j'acquitterai la dette du cœur, je ne serai « occupé qu'à embellir ton existence. »

Le chef dont je parle m'avait bien offert une place dans un bureau; mais mon frère l'avait refusée; la place en elle-même était peu de chose, et mon frère se sentait fait pour une vie plus active et plus élevée. Je voyais assidûment la dame dont on m'avait parlé; mais je n'avançais pas davantage. Enfin je me plaignis vivement des fausses promesses qu'on me donnait, de l'oubli cruel où le gouvernement laissait une personne qu'il

avait employée, pour ses intérêts, dans une circonstance difficile et qui avait exposé sa vie pour le roi. La belle dame me dit alors qu'il y avait moyen d'en finir, que si cette personne voulait faire un léger sacrifice, celui du tiers de la somme qu'on donnerait, l'affaire serait promptement décidée: trop heureuse de m'en tirer de cette manière, je pris l'engagement qu'on me proposait, avec d'autant plus de plaisir, que dans une autre circonstance, qui n'était ni pour moi, ni pour les miens, j'avais été obligée de me servir de ce moyen auprès du secrétaire d'un ministre; j'aurai occasion d'y revenir.

Je ne balançai donc point à donner ma parole, et, bien sûre de ne pas être désavouée par mon frère, j'eus bientôt à me louer d'avoir pris ce parti; quelques jours après, nous reçûmes une lettre de M. le comte de Pradel, avec un bon de mille écus, et une recommandation d'un auguste personnage, pour le roi de Sardaigne, en faveur de mon frère; je m'empressai de remplir ma promesse auprès de la belle dame, à qui j'avais cette obligation, et je fus de plus en plus convaincue qu'un ministre n'est rien dans son ministère, que ses employés sont tout, et que l'intrigue vaut mieux que la justice.

Nos adieux furent déchirants; plusieurs fois

nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre; « mon pauvre frère, m'écriai-je, c'en est donc « fait, je ne te reverrai plus; l'un de nous deux « mourra sans pouvoir embrasser l'autre; oh! « mon cher frère, objet unique de ma plus ten- « dre sollicitude, tu vas emporter tous mes vœux, « et souviens-toi que tu pourras, dans tous les « temps, partager tout ce que je possède au « monde. Nous pleurions l'un et l'autre. Chère et « bonne petite sœur, me disait mon frère (car « c'était ainsi qu'il avait coutume de m'appeler), « si tu veux, je resterai, je serai le compagnon « de tes peines, et de tes plaisirs. Non, non, je ne « mettrai pas d'obstacle à ton bonheur; pars, va « revoir ta sœur, elle est à Turin, elle y tient un « rang élevé; j'espère qu'elle fera tout ce qui dé- « pendra d'elle pour assurer ton avenir. »

Il me quitta à minuit pour partir le lendemain matin; je versais des pleurs, je faisais des cris qui furent entendus des voisins. Il revint, m'embrassa de nouveau, donna sa bénédiction à mon fils qui dormait près de moi; nous nous tînmes dans les bras l'un de l'autre pendant un quart d'heure. Il fit un violent effort et me quitta pour la dernière fois. Tout fut alors fini pour cette vie, nous ne devions plus nous revoir.

Je fus plusieurs jours à me remettre de l'im-

pression que m'avait faite cette cruelle séparation. Je restais de nouveau isolée dans le monde. L'amour seul que je portais à mon fils me tira de la mélancolie où j'étais plongée. Les lettres que je recevais de mon excellent ami M. de Luigny faisaient aussi distraction à mes peines. Je voyais avec plaisir que sa santé reprenait au milieu des bois où il faisait sa résidence. Il ne m'avait pas été inutile dans les démarches que j'avais faites pour mon frère; il m'avait adressé à M. le vicomte de ***, qui demeurait rue Saint-Florentin, et ce vicomte m'avait à son tour adressé au vicomte T......., mais on avait oublié de me prévenir que pour se présenter auprès de lui avec quelque espoir de succès, il fallait d'abord voir madame Le R.... sa maîtresse en titre, qui avait sur son esprit la plus grande influence ; c'était la première de toutes les recommandations. N'ayant pas eu la précaution de m'en munir, et ma personne n'étant peut-être pas de son goût, il me reçut avec une morgue presque insolente, que je n'ai jamais oubliée, non pour moi, mais parce qu'il s'agissait de mon frère.

J'ai su depuis qu'il fallait à M. le vicomte T..... des femmes plus que légères, et qu'il n'était pas non plus insensible aux dons de Plutus. Il jouissait pourtant d'une grande réputation de désin-

téressement, parce qu'on le jugeait sur l'état de sa fortune, et qu'il paraissait constamment gêné. Mais comment se fait-il qu'ayant occupé de belles places avec un traitement considérable, sans compter les gratifications, les etc., etc., ce vicomte de fraîche date soit resté dans un tel état de misère, qu'il ait été obligé de s'associer avec un M. L...., intrigant de profession, et de prendre un cabinet d'affaires. Je tiens de M. L.... B....., qu'il s'était établi entre le vicomte et lui un échange de services, que le vicomte l'aidait de ses moyens à la guerre, et qu'il aidait le vicomte de son argent. Il y avait compensation.

Quoique je n'eusse assurément pas lieu d'être satisfaite de lui, j'éprouvai néanmoins une peine assez vive dans une circonstance où il n'était pas heureux. J'étais chez M. C... R..., mon agent de change, où m'attirait le besoin de quelques conseils. J'y vis arriver le vicomte qui venait le prier de lui prêter une somme dont il avait le plus urgent besoin. J'étais assise, et il ne reconnut certainement pas la dame qu'il avait reçue si cavalièrement lorsqu'il était un personnage. Je ne pus m'empêcher d'éprouver une certaine peine lorsque j'entendis l'agent de change lui répondre par une plaisanterie d'autant plus bête qu'elle était déplacée et cruelle dans la position où se trouvait

M. T.... Je vous prêterai volontiers, lui dit-il, si vous avez un livret; or, M. T.... n'étant plus en fonctions, ne pouvait avoir de livret. Je fus affectée moi-même de la peine que parut faire cette réponse au malheureux vicomte. — « Vous êtes « bien dur, dis-je à M. C......., avec cette per« sonne. — Bah! me dit-il, il n'a jamais le sol. Les « femmes le ruinent, et quelle que soit sa posi« tion dans le monde, il sera toujours au même « point. Les femmes le dévorent; il a des dettes « par-dessus la tête; je désire qu'il les paie, mais « je doute qu'il le puisse jamais. C'est un homme « de tous les partis. Il peut encore revenir sur l'eau; « malgré cela je ne veux pas hasarder mon ar« gent. »

J'ai promis au commencement de ces Mémoires de peindre les hommes tels que je les ai vus, sans considération personnelle et sans déguisement. Je suis fidèle à mes promesses; M. T... ne doit pas m'en vouloir si je le peins sous ces couleurs. Je ne le connais pas particulièrement; je ne l'ai même vu dans ses fonctions qu'une seule fois; il me reçut mal, et j'en ai gardé le souvenir. Il pouvait, d'après la recommandation de M. le vicomte de ***, faire pour mon frère ce qu'il a fait pour beaucoup d'autres qui le méritaient bien moins; j'aurais conservé l'ami de ma jeu-

nesse, et je ne serais pas aujourd'hui seule au monde. Je lui en aurais gardé une reconnaissance éternelle, et je ne tracerais pas aujourd'hui des souvenirs, des anecdotes, des médisances, et des *on dit* qui ne peuvent avoir rien d'agréable. Au reste, comme il a beaucoup d'esprit, il se mettra sans doute au-dessus de tous les propos et de toutes les malices.

La personne chez laquelle j'étais logée rue de Grammont, était une très-bonne femme. Était-elle veuve ou mariée? je n'en sais rien, mais je n'ai jamais vu son mari. Elle avait la complaisance de me céder son logement en entier quand j'avais du monde ou que je donnais des dîners; car je savais par expérience que rien n'est plus puissant que les dîners quand on veut n'être pas seule et jouir d'un peu de crédit. J'avais donc l'attention de bien soigner ma cuisine et ma cave. Si c'était un travers, il avait au moins ses avantages, et le malheur m'en a bien corrigée.

Cette dame avait trois fils, dont deux au service militaire. Ils avaient besoin l'un et l'autre de passer à la commission d'organisation de l'armée. Je voulus lui rendre service; c'était un besoin pour moi d'obliger toutes les fois que j'en trouvais l'occasion [1].

[1] M. Moret, mon avocat, a bien voulu jeter du ridicule sur

J'avais besoin de trouver parmi mes connaissances quelqu'un qui pût me donner une recommandation pour M. le chevalier de Querelles, secrétaire-général de la commission. Parmi mes nombreuses amies, ou se disant telles, j'en rencontrai une qui voulut bien me recommander à ce chevalier aimable à qui je n'aurai jamais qu'un reproche à faire, celui de ne m'avoir pas mise à portée de lui témoigner ma reconnaissance. Je lui en dois beaucoup, ainsi qu'à M. Hardouin, son successeur; je les ai l'un et l'autre souvent importunés de mes lettres et de mes visites; j'avais tant à demander pour des officiers de mérite! je dirai même pour des officiers-généraux! qu'il m'est

cette manie; il en a même parlé d'une manière peu convenable. Je sais qu'il m'a dit qu'il était des cas où il fallait faire des concessions, et convenir d'un tort pour éviter le soupçon ou le reproche d'un tort plus grand. Il a cru prudent de substituer le mot d'*intrigue* à une accusation dont le nom seul me fait tressaillir; trop occupée alors pour surveiller tout ce qui se rapportait à ma défense, tourmentée de la crainte de manquer de défenseur, je n'ai pas fait assez d'attention à cette partie de son plaidoyer. La veille de la cause, je reçus de lui une lettre que je donnerai plus tard, et qui m'empêcha de revenir sur la légèreté avec laquelle il a cru devoir s'exprimer; mais ici je dois et je veux repousser toute espèce d'inculpation d'*intrigue*. Dans tout ce que j'ai fait, je n'ai jamais été mue que par une puissance qu'il n'était pas en mon pouvoir de surmonter, le besoin de rendre service. Je reviendrai sur ce point un peu plus tard.

doux de leur rendre ce témoignage honorable, que jamais les marques d'obligeance que j'en ai reçues n'ont été tachées d'aucune considération d'intérêt de leur part! Je n'arrivais chez eux que les mains chargées de certificats, et ce n'était qu'après un examen sévère qu'ils coopéraient à me faire rendre la justice que je réclamais. Je puis dire que je les avais bien compris, et que personne ne portait plus de respect que moi à leurs lumières et à leur intacte probité. De mon côté, tout était également désintéressé, et je puis me rendre ce témoignage que jamais je n'ai accepté pour prix de mes démarches un seul bouquet de violette, une seule voiture de place pour me conduire de la rue de Grammont au faubourg Saint-Germain. Ah! si je n'avais jamais rencontré que des hommes aussi purs et aussi délicats!

Je parvins donc à faire comprendre dans la liste des officiers qui pouvaient prétendre à servir le roi les deux fils de madame Louvet (c'était le nom de mon hôtesse). Le cadet entra dans les gardes-du-corps; mais l'aîné, désirant être admis dans la garde-royale, m'engagea à vouloir bien continuer pour lui mes bons offices. J'étais très-hardie quand il s'agissait de rendre service. J'écrivis avec confiance à M. Élie de Périgord, colonel des cuirassiers de la garde, qui me répondit



